This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE GIFT OF
Prof. Louis C.Karpinski

2717 **Pluche** (abbé). Histoire du ciel considéré selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse, où l'on fait voir l'origine du ciel poétique, la méprise des philosophes sur la fabrique du ciel et de la terre, la conformité de l'expérience avec la seule physique de Moïse, Paris, veuve Estienne, 1739. 2 vol. in-12 pl. veau, dos orn., tr. r. (rel. anc.). 65 fr.

25 pl. h. texte grav. taille-douce. Examen des anciennes mythologies. Peu d'usure.

QE
15
.P
v.

HISTOIRE DU CIEL

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES

DES POËTES,

DES PHILOSOPHES,

ET

DE MOÏSE.

Pluche

Frontispice du To

Dessiné et gravé par Le Bas.

Démocrite, à quoi penses-tu? L'homme n'es
pas fait pour construire la Terre, mais po
la cultiver.

Pluche, Noël Antoine

HISTOIRE DU CIEL

Conſidéré ſelon les idées

DES POËTES,

DES PHILOSOPHES,

ET

DE MOÏSE.

Où l'on fait voir

1°. L'origine du Ciel Poëtique.
2°. La mépriſe des Philoſophes ſur la fabrique du Ciel & de la Terre.
3°. La conformité de l'expérience avec la ſeule Phyſique de Moïſe.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Astron.-Gen. Lib
Phys. Laws C. Harpinski
9L 22-44-
2V

12-7-45 ADE

PLAN
DE CET OUVRAGE.

COMME l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'Hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel, & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix.

ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & aſſervi par les Francs, d'où [a] quelques-uns ont tiré des conſéquences auſſi imaginaires que cette conquête. Le ſavant homme [b], qui nous a donné l'hiſtoire critique de l'établiſſement de la monarchie Françoiſe, n'a donc pu ſe diſpenſer pour ruiner ces conſéquences de réfuter au long les fables qui ſembloient les autoriſer. Il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Gaulois, & établis parmi eux long tems avant Clovis. Il nous les montre employés dans les plus beaux poſtes de la milice Romaine, & profitant peu à peu de la foibleſſe des Empereurs leurs maîtres, pour devenir ſouverains de lieutenants qu'ils étoient : ce qui répand un jour admirable ſur la diverſité de nos loix & de nos coûtumes,

[a] *Hiſt. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boulainvilliers.*

[b] *M. l'abbé du Bos.*

uniquement provenue de ce que les Gaulois, auſſi libres ſous nos Rois que ſous les Empereurs, étoient jugés ſelon leurs loix particulières, & les tribus Françoiſes ſelon les leurs.

La néceſſité de commencer par renverſer des fables pour établir la vérité, eſt le cas où je me trouve. Les hommes les plus célebres qui nous ont parlé de l'origine du monde, ou de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, ſont les auteurs Payens, les philoſophes des différens âges, & les écrivains ſacrés. Tout eſt fabuleux dans ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains. Quoiqu'ils ayent été de tous les peuples les plus ſpirituels & les mieux policés, ils ſe ſont fait des idées ſi étranges ſur la coſmogonie[a], & ſur

[a] Formation du monde.

les puiſſances qui influent dans la conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais il eſt important d'en rechercher l'origine, ſoit parce que nous ſommes intereſſés à ſavoir par quel égarement nos peres ont pu ſe livrer à l'idolâtrie, qui eſt l'opprobre de l'eſprit humain ; ſoit parce que le fruit de cette recherche eſt de nous apprendre que la même mépriſe qui a peuplé le ciel de divinités chimériques, a donné naiſſance à une multitude d'erreurs qui tyranniſent encore la plûpart des eſprits.

Après cet éxamen du Ciel des Poëtes, il eſt juſte de paſſer à celui des Philoſophes. Croiroît-on que Gaſſendi, Deſcartes, & bien d'autres grands raiſonneurs

ont conſtruit le monde ſur des fondemens tout auſſi ruineux qu'avoient fait les poëtes ; & que leurs atômes, leur matière première, leurs loix générales dont ils font tant de bruit dans la fabrique du ciel & de la terre, ſont toutes idées vaines & démenties par une expérience journalière, auſſi-bien que par le récit de l'Ouvrage des ſix jours ?

Mais à entendre les philoſophes, Moïſe a uſé d'économie dans ſon hiſtoire, & s'eſt conformé au beſoin du peuple, plûtôt qu'aux régles d'une exacte philoſophie. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne croye ſa phyſique fort ſupérieure à celle du légiſlateur des Hébreux : & nous pouvons nous-mêmes nous ſouvenir tous tant que nous ſommes qu'au ſortir de nos études de philoſophie nous étions ſécrétement bleſſés du peu d'ac-

cord qui ſe trouvoit entre l'œuvre des ſix jours, & ce monde qu'on nous avoit formé avec tant d'appareil par les loix du mouvement appliquées à une matière première ſelon les idées de quelque philoſophe célébre. La haute eſtime que nous avions conçue pour ces loix ſi fécondes en beaux effets, nous prévenoit peu favorablement pour les volontés ſpéciales qui, dans le récit de la création, ſont la cauſe immédiate de tous les êtres en détail, & qui leur aſſignent leur forme & leur place ſans faire dépendre la naiſſance des uns de l'action ou de l'influence des autres. Je ſuis très éloigné de penſer que la première culture que Deſcartes & Malebranche ou tels autres philoſophes ont donnée à notre raiſon, ait été une première leçon d'incrédulité. Je reſpecte dans ces grands

hommes la beauté de leur eſprit, & la droiture de leur intention. Mais ils n'ont point tout vû : & il eſt très-réel que l'incrédulité croit trouver des armes puiſſantes contre la révélation dans ces loix générales qu'on ſe figure avoir formé ou pu former le monde tout autrement que l'Ecriture ſainte ne nous l'apprend. Il eſt donc très-néceſſaire de voir ſi c'eſt la phyſique de Moïſe qui a beſoin d'indulgence, comme étant adreſſée au peuple ; ou ſi ce ne ſont pas nos philoſophes qui ſont dignes de compaſſion en nous entretenant d'une fabrique qui les paſſe, ou qui ſe trouve même entièrement abſurde & impoſſible. S'il en étoit ainſi, comme j'eſpère le faire voir, la première conſéquence qu'il ſeroit naturel d'en tirer, eſt que l'irréligion aujourd'hui ſi commune, n'auroit

embraſſé que des phantômes, en quittant la coſmogonie de l'écriture pour celle de la philoſophie ; & qu'au contraire il n'y a de ſaine phyſique ſur la ſtructure du ciel & de la terre, que dans la révélation qu'on ſe figure incompatible avec la raiſon.

Le point le plus important de cette diſcuſſion ne conſiſte pas à ſavoir s'il y a des loix générales, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie ne nous ont jamais induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marche & ſe conſerve par des régles ſimples & uniformes. Mais il s'agit de ſavoir ſi les loix générales du mouvement ou de l'attraction ont pu former le

monde, comme elles ſervent à l'entretenir : & c'eſt cette fabrique du monde, conſtruit par un effet du ſimple mouvement imprimé à la matière, que je crois auſſi impoſſible, & auſſi contraire, ſoit à la raiſon, ſoit à l'expérience, que peu conforme à la révélation.

Mais ne prenons ici ni l'écriture, ni le raiſonnement pour juge d'une recherche tout humaine. L'écriture ne contenteroit pas certains eſprits, & mes raiſonnemens ſont trop peu ſûrs pour y faire aucun fonds. L'inſpection de la nature ſera notre unique régle. Il eſt aiſé de faire voir au lecteur judicieux que l'expérience dément la poſſibilité du monde Carteſien, & condamne évidemment les opinions des philoſophes tant ſur l'origine du ciel, que ſur la formation des corps qui y roulent ; au lieu

que l'expérience la plus ſenſible eſt parfaitement & uniquement d'accord avec le récit de Moïſe.

Toute cette hiſtoire ſera donc diſtribuée en quatre Livres, que je nommerai *le Ciel Poëtique*, *le Monde des Philoſophes*, *la Phyſique de Moïſe*, & *les conſéquences de l'hiſtoire du Ciel.*

Sujet du premier livre.

Le premier ſe peut intituler le Ciel Poëtique, parce que nous y rechercherons l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planètes dans la plus haute antiquité, comme auſſi les progrès du culte monſtrueux & des erreurs funeſtes dont l'uſage de ces noms a rempli le monde.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations ſans néceſſité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit ici une fauſſe délicateſſe à ne vouloir pas faire

uſage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils ſont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenſer le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuſe, on a jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuves, en faveur des Lecteurs qui les ſouhaiteront.

Du ſecond livre.

Le ſecond livre eſt intitulé le Monde des Philoſophes, parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine des cieux, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non-ſeulement ce qui a donné lieu aux fauſſes idées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres fabriques imaginaires; mais encore combien elles ſont contraires à la vérité & à la ſtructure du monde réel.

Du troiſième livre. Le troiſième livre ſera intitulé la Phyſique de Moïſe, parce qu'on y fait voir que le bon ſens & l'expérience établiſſent la création des corps, ſoit organiſés, ſoit élémentaires, par des volontés ſpéciales, & de la manière que Moïſe nous l'a rapportée.

Du quatrième livre. Le réſultat de ce parallele de la Phyſique ſacrée avec la profane eſt de connoître plus exactement la portée de la ſcience humaine, & de la ramener à ſa meſure, comme auſſi à ſon veritable objèt, par l'étude des choſes de pratique, & par le retranchement de tout ce qui nous égare, ou de ce qui nous paſſe. C'eſt tout le but de cette hiſtoire.

La plûpart des remarques dont elle eſt compoſée ſe ſont préſentées à la ſuite de l'hiſtoire de la Phyſique Expérimentale

& Syſtematique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais elles m'ont paru devoir être miſes à part pour ne point charger ceux à qui elles peuvent convenir, de l'achat de l'ouvrage entier : & peut-être étant renfermées dans un ou deux petits volumes ſeront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines, & la philoſophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en eſſayant de leur démaſquer ces perſonnages fabuleux dont ils entendent ſi ſouvent parler. Elles pourront être de ſervice pour les jeunes philoſophes, en leur montrant que dans cette phyſique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la ſcience, & beaucoup à perdre du côté de la religion.

Peut-être ce petit eſſai ſera-t-il de quelque utilité à ceux-mêmes qui enſeignent. Je m'eſtimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils puſſent enſuite faire valoir & proportionner au beſoin de leurs éléves. Il arrive ſouvent que les Maîtres avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loiſir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enſeignent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'eſprit juſte & ſolide, ils ſe croient à plaindre d'employer une longue ſuite d'années à manier des fables, preſque toûjours abſurdes ou ſcandaleuſes, ſans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la ſatisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rappelle ici toutes les

branches de l'idolâtrie à une ſeule & même racine. Je tâche de faire voir que la même mépriſe a donné naiſſance aux dieux, aux déeſſes, aux métamorphoſes, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette ſorte à leur juſte valeur amuſeront ſans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle d'avoir à comparer des opinions qui embraſſent la nature entière, & de prendre parti. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que les choſes naturelles ſont impénétrables à notre raiſon comme les vérités

révélées ; que c'eſt aſſez pour nous que les unes & les autres nous ſoient bien atteſtées ; & qu'il eſt infiniment déraiſonable d'en vouloir juger par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé *Hiſtoire du Ciel conſidéré ſelon les idées des Poëtes, des Philoſophes, & de Moïſe, &c.* par Mr. PLUCHE. On ne ſauroit donner trop d'éloge à l'Auteur qui a tourné toutes ſes vûes du côté de la religion, & des bonnes mœurs. Le Public a déja applaudi aux premiers ouvrages qui ſont ſortis de la même main, & je ne doute pas qu'il ne reçoive encore favorablement celui-ci, qui offre ſur la Mythologie, ſur toute la religion Payenne, & ſur l'uſage de la raiſon, un ſyſtême nouveau, & ſoûtenu avec beaucoup d'érudition. A Paris le 6. Juin 1738.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé le Sieur PLUCHE, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *Hiſtoire du Ciel, &c.* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jourde la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant ſe conformera en

tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingtiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept-cent trente huit, & de notre Regne le vingt-troiſiéme. PAR LE ROY, en ſon Conſeil

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 61. Fol. 53. conformément aux Reglemens, de 1723. qui fait défenſes, Art. IV, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre debiter, ou afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 21. Juin 1738. Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.

ON dit ordinairement que l'aſtronomie a emprunté du Paganiſme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terreſtres qu'on donne aux ſignes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les ſavans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité les tems, les lieux, les perſonnes, & la plûpart des circonſtances auxquelles ces noms devoient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre les métamorphoſes des poëtes, & certains évènemens de l'Hiſtoire tant ſacrée que profane. Preſque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie en nous faiſant remarquer dans l'hiſtoire pluſieurs perſonnages que la flatterie avoit diviniſés de leur vivant, ou que la reconnoiſſance avoit placés dans les aſtres après leur mort. Le travail de ces ſavans eſt très-utile, & leurs remarques ſont ſouvent bien fondées, puiſqu'il eſt réel qu'avec le tems il s'eſt mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps céleſtes pluſieurs noms d'hommes, & bien des traits tirés de l'hiſtoire. Mais il reſte encore à nous faire connoître quel eſt le premier pas qui a conduit nos peres à l'idolâtrie, & par quel degré la raiſon humaine s'eſt pervertie au point d'adorer des hommes morts, après leur avoir aſſigné pour demeure le ſoleil, la lune, & les étoiles.

La première origine du mal, la vraie ſource de l'idolâtrie & de toute ſuper-

ſtition, eſt l'abus du langage de l'aſtronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus occaſionné par une cupidité aveugle, & par un amour démeſuré des biens de la terre. LE CIEL POETIQUE.

Ce n'eſt point l'idolâtrie qui a livré à l'aſtronomie les noms que celle-ci employe: mais c'eſt l'aſtronomie qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puiſſances dignes de reſpect ou de crainte. En un mot le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'eſt dans ſon origine qu'une écriture très-innocente, mais priſe groſſièrement & dans le ſens qu'elle préſentoit à l'œil, au lieu d'être priſe dans le ſens qu'elle étoit deſtinée à préſenter à l'eſprit.

L'hiſtoire de ce deſordre doit donc néceſſairement embraſſer deux objets tout différents: je veux dire l'inſtitution des noms & des figures qu'on a par la ſuite honorées comme des dieux; & en ſecond lieu, la mépriſe par laquelle on s'eſt porté à leur attribuer la divinité & un culte religieux. Des deux parties de cette hiſtoire de l'idolâtrie l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le beſoin introduiſit après le Diviſion de la première partie.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

déluge dans la ſociété ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raiſon humaine : mais elle nous intéreſſe infiniment, ſoit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires, ſoit parce qu'elle nous prouve ſenſiblement que l'eſprit de l'homme ne ſait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la ſimplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les inſtructions ſalutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOus ne pouvons juger ſainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous ſavons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Mais où trouverons-nous les penſées & les affections des premiers hommes, ſi ce n'eſt dans les monumens qui nous viennent d'eux ? Faiſons donc d'abord la recherche de leurs coûtumes & de ces monumens, pour en

tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître. LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des uſages communs à toutes les Nations.

On eſt quelquefois étonné de la conformité qui ſe trouve en pluſieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus groſſière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'uſage de s'aſſembler pour louer Dieu dans un endroit diſtingué & choiſi ; d'y offrir à Dieu le pain, le ſel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement ; de ſacrifier des victimes ; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur ; & de joindre à l'action de graces le chant & le ſon des inſtrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'enſévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'aſſembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la ſuite nous aurons lieu de remarquer d'autres uſages également univerſels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoûtenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon. D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & comme ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins

faux que le premier ; puiſque Moïſe ne recommande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. Quel eſt donc le dénoûment de cette difficulté ? le voici.

LES USAGES UNIVERSELS.

V. *Maimonid. dux dubitantium. & Guillelm. Pariſien. ſis. de Legib.*

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coûtumes qui leur ſont communes : mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés ; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées par-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

tout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches long-tems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre : eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ ; mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace ſingulière. Ainſi la prière publique, les offrandes, les conſécrations, les libations, les ſacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la ſuite, ſe trouvent parmi les Hébreux avant Moïſe, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu

parler de lui, parce qu'elles proviennent ſenſiblement des Peres communs du genre humain : & bien loin que cette conformité d'uſages favoriſe en rien l'inclination aſſez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux ſentir la fauſſeté des raiſonnemens formés par l'irreligion : elle ne fait que mieux ſentir l'excellence de l'Ecriture ſainte qui ſeule nous ramène à la vraie origine de toutes choſes, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une ſeule famille primitive, la raiſon véritable de la reſſemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalouſie mutuelle qui ſe trouve entr'elles quand elles ſont voiſines, & malgré l'ignorance où ſont les unes de ce qui ſe paſſe chez les autres quand elles ſont éloignées.

Les USAGES UNIVERSELS.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'aſſemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, eſt encore une pratique tout auſſi univerſelle que les précédentes [a]. On a un aſſez bon nombre de preuves [b] qui tendent à faire voir que la raiſon naturelle pour laquelle la vie des hommes

a *Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entret. 1.*

b *Voyez la lettre qui finit le tome troiſieme.*

LE CIEL POETIQUE. d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le ſoleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une ſuite néceſſaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue. Le ſoleil régloit l'année comme à préſent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en paſſant d'une conſtellation ſous une autre. Mais ni le lieu de ſon lever & de ſon coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diverſité de ſes phaſes régloit les aſſemblées de religion, & les affaires de la ſociété. Après le dernier croiſſant, & lorſque la lune en conjonction avoit ceſſé de paroître, les peuples montoient ſur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phaſe, après quoi l'on ſacrifioit.

La famille de Noé qui a perpétué les ſacrifices d'avant le déluge communiqua auſſi à ſes deſcendans l'uſage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raiſon la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En ſeroit-il de même des noms que les peuples les plus célébres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? Ou ſi l'inſtitution de ces noms eſt évidemment poſté-

rieure au déluge, n'eſt-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées elle provient de la famille de Noé, & que ce ſont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur diſperſion ont donné aux maiſons du ſoleil les noms qu'elles portent ? Eſſayons d'en découvrir les raiſons, l'origine, & la datte même, s'il eſt poſſible.

LES USAGES UNIVERSELS.

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus ſavans hommes de l'antiquité * en nous faiſant appercevoir les raiſons naturelles qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, ſans y penſer, les vraies raiſons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres. S'il y a même quelque choſe de ſolide & de ſuivi dans l'hiſtoire que je vais donner de l'origine du Ciel Poëtique, j'avoue que j'en ſuis redevable à l'explication ingénieuſe, mais ſimple, par laquelle l'auteur des Saturnales nous a éclairci l'origine du nom de ces deux ſignes. Toutes les autres penſées ſont venues ſe ranger preſque d'elles-mêmes à la ſuite de cette première, & je n'y ai

* *Macrobe. Saturnal. lib. 1. c. 17.*

LE CIEL POETIQUE. guère d'autre part que d'avoir continué à raiſonner ſur le reſte, comme il a fait ſur ces deux points.

» Voici, dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux ſignes, que nous ap- » pellons les portes ou les barrières de la » courſe du ſoleil, les noms d'écreviſſe » & de chevre ſauvage. L'écreviſſe eſt un » animal qui marche à reculons & obli- » quement : de même le ſoleil parvenu » dans ce ſigne commence à retrograder, » & à deſcendre obliquement. Quant à » la chevre, ſa méthode de paître eſt de » monter toûjours, & de gagner les hau- » teurs tout en broutant. De même le » ſoleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de ſa courſe » pour revenir au plus élevé.

Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices n'ont reçu ces noms que pour déſigner par un mot ou par un rapport de reſſemblance ce qui ſe paſſe alors dans la nature; on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer de mois en mois ce qui arrive ſur la terre dans les divers déplacemens du ſoleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux ſuivant la remarque de M. Hyde, dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux ou les deux freres Caſtor & Pollux, que les Grecs plaçoient au troiſième rang des ſignes du zodiaque. Ce qui eſt confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoiſſoient pas les Dioſcures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne ſphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois aſtériſmes que le ſoleil parcourt au printems ?

LES USAGES UNIVERSELS

* *In Euterpe num.* 42.

C'eſt un trait de la profonde Sageſſe qui veille ſur les beſoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire ſa principale ſubſiſtance, les meres ſe trouvent communément pleines ſur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver eſt utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide ſaiſon, le petit ſe tient chaudement ſous ſa mere. Il ſe dénoüe enſuite avec le doux tems, & ſes membres délicats ſe fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus ſont les agneaux. Enſuite naiſſent les veaux. Les chevreaux viennent

LE CIEL POETIQUE.

aſſez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent ſuivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & groſſiſſent le troupeau. On s'apperçoit ſans peine que l'antiquité a déſigné le paſſage du ſoleil ſous les trois conſtellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît ſucceſſivement de nouvelles troupes tout le long du printems; & qui pouvant ſe trafiquer, commencent à faire les richeſſes de la ſociété. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les ſignes printanniers; c'eſt parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un, & a reçu pour ſuffire à leur nouriture une abondance de lait, proportionnée à ſa fécondité.

La furie du lion pouvoit aſſez bien marquer celle du ſoleil lorſqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la ſuite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moiſſons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de ſier le blé avant qu'il rougiſſe.
Rubicunda ceres medio ſuccciditur æſtu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille eſt très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom ſignifioit en Orient *la couleur rouge.* אֲרִגְּנָא *Erigné.*

Il n'étoit pas poſſible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le ſoleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles ſous leſquelles il ſe trouve alors le nom de la balance. LES USAGES UNIVERSELS.

Les maladies d'automne, lors de la retraite du ſoleil, ont été caractériſées par le ſcorpion qui traîne après lui ſon dard & ſon venin. La chaſſe que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une maſſue. Le verſeau a un rapport ſenſible aux pluyes d'hiver : & les poiſſons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui eſt excellente aux approches du printems.

Seroit-il poſſible après cette explication ſi ſimple de l'origine des douze ſignes céleſtes, de conjecturer vers quel tems l'uſage de ces noms a commencé ? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui ſe paſſe ſur la terre durant le cours de l'année, ſe trouve aſſez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou ſur les bords de la Torride. En Egypte,

Dan. 5 : 7. C'eſt donc le tems de la moiſſon que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougiſſant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moiſſoneuſe.

LE CIEL POETIQUE. par exemple, les ſemailles & la recolte ſe font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'eſt d'uſage dans les climats tempérés. Au lieu d'y ſemer en Septembre ou en Octobre, après avoir donné pluſieurs labours pénibles aux terres qu'on doit enſemenſer; dans l'Egypte on ſe contente en Novembre de jetter le blé ſur le limon que le Nil a laiſſé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un ſillon ſans profondeur avec une charue très-légère* *. Au lieu que le blé preſque par-tout ailleurs eſt ſur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moiſſonné; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir ſans frais & ſans travail la moiſſon la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout eſt engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* *Diod. l. 1.*

* *Ibid.*

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoique ſavans & judicieux, ont avancé ſur des mémoires peu ſûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois ſe ſeme, pourit, germe, fleurit, mûrit, & ſe coupe. Si la choſe étoit, comme ils le diſent; ce que j'ai à prouver ici n'en ſeroit que plus évident. Mais il eſt difficile de comprendre que le blé puiſſe mûrir dans le tems qui eſt le ſeul hiver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas juſqu'à y cauſer de fortes gelées, mais ne laiſſe pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait ſuivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans ſon Aſtrique, & de M. de Maillet conſul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger,

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le ſigne de la vierge, ou de l'épi rougiſſant, qui caractériſe la moiſſon, ſe rapporte au mois d'Août & de Septembre; l'oût & la moiſſon, dans bien des provinces, ſignifient la même choſe. Ce n'eſt donc pas en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puiſqu'ils expriment un ordre qui n'eſt pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans LE ZODIAQUE.

& mettent la moiſſon d'Egypte en Mars & en Avril. Ils ſont en tout conformes au récit de Pline, Hiſt. Nat. liv. 18. ſect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai preſque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le paſſage de Pline. *Vulgo eredebatur ab amnis deceſſu ſerere ſolitos: mox ſues impellere, veſtigiis ſemina deprimentes in madido ſolo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera: ſed tamen inarari certum eſt abjecta prius ſemina in limo digreſſi amnis. Hoc eſt Novembri menſe incipiente. Poſteà pauci runcant, quod botaniſmon vocant. Reliqua pars non niſi cum falce arva viſit paulò ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faiſoient les ſemailles auſſitôt après la rentrée du Nil dans ſes bords, & qu'enſuite ils diſperſoient des pourceaux ſur les terres afin qu'ils enfonçaſſent ſous leurs piés les ſemences dans le limon encore humide. Je crois que cela ſe pratiquoit autrefois: (Hérodote aſſure qu'on le faiſoit de ſon tems, environ ſix cens ans avant Pline, *in Euterp. num.* 42.) Encore aujourd hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il eſt certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non auſſitôt qu'il eſt retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent ſoin d'en arracher les mauvaiſes herbes. Les autres après les ſemailles ne rendent aucune viſite à leurs terres que quand ils y reparoiſſent la faucille à la main vers la fin de Mars.

LE CIEL POETIQUE. le verſeau qui déſigne les pluyes & la triſteſſe de l'hiver, au lieu que l'Egypte ne connoît preſque point la pluye, & n'a pas de plus belle ſaiſon que l'hiver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les ſignes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on ſait être de la plus haute antiquité ſont tout couverts de figures parmi leſquelles on trouve fréquemment l'écreviſſe & la chévre ſauvage; celles de la balance, & du ſcorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faiſoient donc uſage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie ſur les bords du Nil: & cette réfléxion nous conduit comme par la main juſques dans les plaines de Sennaar d'où ſont ſortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes: & rien en effèt n'étoit ni plus néceſſaire, ni mieux imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lorſqu'ils ſe furent extrémement multipliés, ne purent ſe régler que par l'éxacte connoiſſance du cours du ſoleil, & par la facilité des annonces de ſes divers dépla-

cemens. On partagea pour cet effet les étoiles, ſous leſquelles on le voyoit paſſer & repaſſer, en douze portions égales*; parce qu'on avoit obſervé qu'il les parcouroit une fois, pendant que la lune en faiſoit environ douze fois le tour. Ainſi toute la ſuite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la ſociété dans le cours d'une année entière fut exprimée par douze mots. Et ſi l'uſage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a paſſé à la plûpart des peuples, c'eſt une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la ſource commune du genre humain.

LE ZODIAQUE.

* V. *Macrob. in ſomn. Scip. l. 1. c. 21. ſext. Empiric. adverſ. mathem. Spectac. de la Nat. tom. 4. part. 2. Ent. 1.*

IV.

L'invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms ſymboliques qui déſignoient les douze parties tant de l'année que du ciel, étoient d'un ſecours infini pour régler les commencemens des ſemailles, de la fénaiſon, de la moiſſon, des chaſſes générales, & des autres travaux de la ſociété. Comme ils préſentoient à l'eſprit douze objets dont les figures ſont fort ſenſibles; pour en rendre l'uſage plus commode on les peignit groſſièrement, en les traçant ſur l'ardoiſe ou ſur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une

LE CIEL POETIQUE.

ſculpture linéaire & informe. Mais comme le crayon d'un tableau en eſt le commencement; ces délinéamens groſſiers des douze ſignes céleſtes ont apparemment donné naiſſance à la peinture. Mais le lecteur ſent aiſément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une ſorte de travail déterminé, où deux & trois de ces images rapprochées pour déſigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'eſprit autre choſe que ce qu'elles préſentoient aux yeux. La vûe du lion céleſte annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (*a*), caractériſoit la moiſſon & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'autonne. La vûe d'une balance & d'un ſcorpion marquoit la durée des deux mois qui ſuivent l'équinoxe d'autonne. Nous touchons donc ſenſiblement à la naiſſance de l'écriture, puiſque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'eſprit de choſes différentes de ce que les yeux appercevoient.

V.

L'établiſſement des fêtes repréſentatives.

Tous les peuples ont été & ſont encore

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'origine d'Aſtrée, ou de la Juſtice.

dans l'uſage de perpétuer leur reconnoiſ- L'ECRI-
ſance avec le ſouvenir des évènemens TURE SYM-
mémorables & importans par l'établiſſe- BOLIQUE.
ment de quelques fêtes, & même d'accompagner ces fêtes de la repréſentation de ce qui y a donné lieu. Les preuves ou les exemples de ces cérémonies repréſentatives s'offrent de toutes parts ſans qu'on les cherche : & perſonne n'ignore combien les conciles & nos plus ſaints évêques ont eu de peine à en modérer les excès parmi nous. Il eſt donc fort naturel de croire que les premiers hommes ne manquèrent pas de repréſenter dans quelqu'une de leurs fêtes le triſte état où ils s'étoient trouvés après le déluge : & nous en voyons une en effèt qui a été en uſage dans tout l'Orient, d'où elle a paſſé enſuite juſqu'au fond de l'Occident, dont le nom & toutes les circonſtances avoient un rapport marqué avec les ſuites du déluge. La face de la terre avoit été changée par la fracture des réſervoirs de la mer, & par l'alternative des ſaiſons juſqu'alors inconnue. La fécondité de la terre, auparavant auſſi conſtante que l'uniformité de l'air, fut donc conſidérablement interrompue. Les hommes furent forcés de recourir à l'uſage des torches & ſur-tout des bois réſineux, tant pour éclairer les

LE CIEL POETIQUE.

longues nuits que pour ſe garantir des injures de l'hiver & des vents. Enfin l'extrême multiplication des bêtes ſauvages dans les bois, dont la terre s'étoit couverte durant le ſéjour des hommes dans la Chaldée, les contraignit, quand ils voulurent s'étendre, à ſe tenir en armes pour leur donner la chaſſe, ou même à les aller attaquer dans leurs retraites. Auſſi trouve-t-on dans la plus haute antiquité une fête dont les principales parties ſont parfaitement liées avec ces trois circonſtances. 1°. On commençoit par y pleurer la perte de l'ancienne abondance. 2°. On y portoit des torches allumées. 3°. Après les ſacrifices & le repas commun la triſteſſe ſe convertiſſoit en joye. On y remercioit Dieu d'avoir redonné aux hommes les ſoûtiens de la vie, & l'on finiſſoit la fête par une chaſſe repréſentative ou ſimulée en courant çà & là avec une pique ou un épieu à la main, & en portant ſur les habits, ou même ſur le viſage, quelques goutes du ſang des victimes; pour paroître avoir eu part au danger & à la pourſuite des animaux. Ces fêtes dégénérèrent par la ſuite en une licence affreuſe: mais elles étoient innocentes dans leur principe. Dieu en étoit l'objèt comme de toutes les autres; & les cris qu'on jettoit

vers lui, en déplorant d'abord les maux du genre humain, leur firent donner le nom de Baccoth, qui ne ſignifie autre choſe que lamentations (*a*). Ceci nous menera par la ſuite aux fêtes de Bacchus : mais ces fêtes & leurs noms ſont bien antérieurs à la naiſſance, ou au culte de cette divinité ridicule. LES FETES REPRESENTATIVES.

VI.

Symboles les plus uſités. Goût des Allégories.

On ſe trouva bien d'expoſer en public une légère figure, une ſimple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages ſe devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes ſe devoient célébrer. L'uſage en parut ſi commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choſes qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers ſymboles propres à inſtruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'eſprit par un certain rapport de reſſemblance entre la figure, & la choſe qu'on vouloit faire entendre.

(*a*) Béké ſignifie des pleurs dans la langue Hébraïque & Phénicienne. Dans le Pſeaume 136, *Super flumina Babylonis : illic ſedimus & flevimus* ; le mot original qui répond à *flevimus* eſt Bakinou. Les Bachants ſignifient des hommes qui ſe lamentent ; & les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel ſont appellées Bacchantes, *mebaccoth*.

LE CIEL POETIQUE.

Par exemple, un ſymbole des plus anciens, puiſqu'il eſt devenu univerſel, eſt le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'aſſemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée ſenſible de la puiſſance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'être qu'ils venoient adorer. Ce ſymbole magnifique a été en uſage dans tout l'Orient. Les Perſes * le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroaſtre n'en introduiſit point l'uſage ſous Darius Hiſtaſpès : mais il enchérit par des vûes nouvelles ſur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Veſta des Etruſques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (*a*). On a retrouvé le même uſage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amérique *. Moyſe conſerva la pratique du feu perpétuel dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & preſcrivit le détail aux Iſraëlites. Et le même ſymbole ſi expreſſif, ſi noble, & ſi peu capable de jetter le peuple dans l'illuſion, ſubſiſte encore aujourd'hui dans tous nos temples.

Le feu, ſymbole de la divinité.

*V. *Hyde de religion. Perſ.*

V. *les coûtumes de Zoroaſtre ſous Darius Hiſtaſpès. Pr. deaux hiſt. des Juifs.*

V. *les mœurs des Sauvages du P. l'Aſſiteau.*

Origine des allegories.

Cette méthode de dire ou de montrer

(a) *Nec tu aliud Veſtam niſi vivam intellige flammam.* Ovid. Faſt.

une

une choſe pour en faire entendre plu- LES
ſieurs autres, eſt ce qui a introduit parmi SYMBOLES
les Orientaux le goût des allégories. Ils EGYPT.
ont très-long-tems conſervé la coûtume d'enſeigner tout ſous des ſymboles qui ſont propres à piquer la curioſité par un air myſterieux, & qui récompenſent enſuite ſes efforts par la ſatisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a ſouvent fait uſage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclairciſſement.

VII.

Origine de l'écriture ſymbolique des Egyptiens. Le Labyrinthe.

Le fils de Cham, que l'Ecriture ſainte appelle Meſraim (*a*), & que les profanes

(*a*) Ce nom qui eſt un duel, & bien d'autres qui ſont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, ſont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même ? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches ſont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des ſurnoms qu'on leur a donnés après leur mort pour conſerver le ſouvenir de leur hiſtoire par un mot propre à caractériſer ce qu'elle avoit de plus important. C'eſt ainſi que l'un d'eux eſt ſurnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de ſon tems tout

LE CIEL nomment Ménès, eſt le premier Roi qui
POETIQUE. poliça par de ſages loix la colonie que Cham avoit établie en Egypte. Thot qui fut, dit-on, le miniſtre ou le conſeiller de Ménès & enſuite ſon ſucceſſeur, ou quelque Egyptien des tems voiſins du déluge, entr'autres ſervices importans qu'il rendit à l'Egypte entière, imagina & grava ſur la pierre une multitude de nouveaux ſymboles rélatifs aux beſoins particuliers du pays, & propres à faire entendre les réglemens communs à tout le peuple: c'eſt ce qui a fait regarder Thot comme

le genre humain étoit encore *au de-là* de l'Euphrate. Au contraire ſon fils *Phaleg* a porté ce ſurnom, qui ſignifie *diſperſion*, pour marquer la ſéparation de la famille de Noé, juſques-là contenue dans la Chaldée. Par une raiſon ſemblable on a donné le ſurnom de *Ludim*, qui ſignifie *finuoſités*, *detours*, à un des enfans de Sem, & à un des deſcendans de Cham; au premier, parce qu'il établit une colonie ſur les bords *tortueux* du Méandre; & à l'autre, parce qu'il établit la ſienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainſi tous ces noms plurtiels, & Meſraim en particulier, caractériſent différens Patriarches par le ſouvenir des peuples dont ils ſont les peres, & par la circonſtance du pays où ils ſe ſont établis. Cette remarque eſt importante, parce qu'elle nous fait voir quels ſoins on prenoit de conſerver l'hiſtoire, & par quels moyens la tradition des grands évènemens s'eſt perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette ſorte étoient une hiſtoire très-détaillée. De-là vient que le ſeul dixième chapitre de la Genèſe, qui met ſimplement bout-à-bout les noms des deſcendans de Noé, contient une érudition plus étendue & mille fois plus ſatisfaiſante ſur l'origine des nations, que toute la littérature Greque & Romaine où la vraie origine des choſes eſt entièrement défigurée & méconnoiſſable.

l'inventeur de l'écriture ſymbolique; quoique la méthode qu'il employa pour ſe faire entendre ne fût qu'une extenſion ou une imitation des figures du zodiaque, & peut-être de quelques autres inventées dès avant la diſperſion. Il peut très-bien ſe faire que Thot, ou Taaut, ne ſoit qu'un perſonnage imaginaire, & qui n'a jamais exiſté. Ce mot qui, auſſi-bien qu'Anubis, paroît ſignifier un chien, étoit le nom qu'on donnoit à la canicule pour les raiſons que nous ne tarderons pas à expoſer. Ce chien ſymbolique donnant aux Egyptiens le plus important de tous les avis, & ſervant à régler l'ordre des fêtes, a été par la ſuite regardé comme le nom de l'inventeur de la police Egyptienne. Mais quoi qu'il en ſoit de l'exiſtence de Thot, certainement l'inventeur des caractères Egyptiens a vécu aſſez peu de tems après la diſperſion, & cette remarque nous ſuffit pour le préſent. Quel donc qu'il ait été, ce qui nous intéreſſe ici eſt d'entendre le ſens de ſon écriture, du moins quant aux caractères qui étoient d'un uſage plus fréquent. Tranſportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voiſins de la confuſion des langues : & ſi nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit

LES SYMBOLES EGYPT.

LE CIEL POETIQUE. perpétuellement ſous leurs yeux, connoiſſons d'abord les principaux objets de leur créance, leurs principales coûtumes, & leurs beſoins les plus preſſans.

Ceux des deſcendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'aſſembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ſes libéralités & de ſon admirable providence qui renouvelle tous les jours les proviſions néceſſaires à l'homme. Ils mangeoient enſemble après les prières & les offrandes. Ils faiſoient profeſſion d'attendre la réſurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompenſe de la juſtice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effèt de cette perſuaſion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils ſavoient être deſtinés de Dieu à ſe relever un jour de la pouſſière, & à paſſer dans un tout autre état. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reſpect pour les morts qui, avec le ſacrifice & l'offrande du pain & du vin, a paſſé de la Chaldée, c'eſt-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raiſons de cette pratique ſe ſoient fort obſcurcies ou altérées par des

idées acceſſoires, & par la diverſité de l'éducation ; les honneurs funébres ſont en eux-mêmes d'un uſage univerſel ; & proviennent d'une origine commune. LES USAGES UNIVERSELS.

Mais la diſpoſition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte ; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, en ont conſervé pluſieurs juſqu'à nos jours. Ils tenoient les faces de ces monumens inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure Circonſtances particulières à l'Egypte

*V. *la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

LE CIEL POETIQUE. majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébranlable. Auſſi ſont elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve tout communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abrégées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le

tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des honneurs rendus aux morts, ni des ſacrifices. Ce n'eſt point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eſt évident que la religion eſt plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers ſymboles. Mais c'eſt au beſoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aſtronomie que nous ſommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture. ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Cham & ceux de ſes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baſſe Egypte, eſſayèrent d'abord d'y cultiver la terre ſuivant l'ordre de l'année, & ſelon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrémement ſabloneuſe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils ſemoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes ſe couvrir promtement d'une épaiſſe verdure. Les épics paroiſſant bientôt de toute part leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais preſque tous les ans dès le mois Travail des Egyptiens traverſé.

LE CIEL POETIQUE.

d'Avril ou de Mai il venoit d'Ethiopie (*a*) un vent furieux & peſtilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Eſſayoient-ils de réparer le mal par un ſecond labour, & en ſemant de nouveau? leurs eſpérances ſe trouvoient ranimées par l'arrivée, preſqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout ſembloit alors proſpérer. Ils comtoient ſur une moiſſon plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais l'orſqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus ſec, ſans la moindre apparence de pluye, leur fleuve groſſiſſoit à leur grand étonnement, ſortoit tout à coup de ſes bords, & leur enlevoit ces proviſions qu'ils croyoient déja poſſéder. Les eaux continuant à monter juſqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze ſemaines, & ſouvent davantage. Ceux qui s'étoient ſauvés à tems ſur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites aſſez hautes pour n'être pas

(*a*) Voyez Dapper & M. de Maillèt. C'eſt ſans ſujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. *Non ſentit auſtros l.* 2. *c.* 45.

gagnés eux-même par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité preſqu'auſſi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laiſſoit après lui ſur les campagnes un limon qui les engraiſſoit. Mais les Egyptiens ne ſavoient pas encore en faire uſage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût poſſible de faire la moiſſon; puiſque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la ſéchereſſe, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverſes, abandonna tant la baſſe que la moyenne Egypte, & ſe retira dans la haute où il crut qu'il lui ſeroit aiſé de ſe garantir à l'aide des montagnes qui la bordent : il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no, la demeure de Ham.* Mais pluſieurs de ſes enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit preſque tout le reſte de l'année comme un beau jardin & un ſéjour de délices, eſſayèrent de ſe précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroiſſemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les ſignes, avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de juſtes meſures, lorſqu'il faudroit ſe ſauver, & ſur-tout pour ſemer

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

enſuite ſi à propos, qu'ils euſſent encore le tems de recueillir leur moiſſon avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

Signes & cauſes de l'inondation.

Ils remarquèrent d'année en année que le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etéſien (*a*) qui ſoufflant du Nord au Sud vers le tems du paſſage du ſoleil ſous les étoiles de l'écreviſſe, pouſſoit les vapeurs vers le Midi & les amaſſoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y cauſoit des pluies abondantes, groſſiſſoit l'eau du fleuve, & portoit enſuite l'inondation dans toute l'Egypte ſans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut être ne concevoient-ils pas cette ſuite d'effets de la manière que nous venons de la repréſenter. Mais ſans raiſonner inutilement ſur les cauſes & ſur la production de l'effet ; ils remarquèrent que le ſouffle du vent de Nord étoit toûjours ſuivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible ſelon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le ſigne infaillible de la crûe des eaux, ſervit bientôt de régle aux habitans.

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.
(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie.

Mais il leur manquoit un moyen ſûr pour connoître au juſte le moment où il falloit tenir leurs proviſions prêtes, & leurs terraſſes bien relevées pour s'y ſauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme. ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites on ne les démêle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus groſſe & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque

LE CIEL POETIQUE.

certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun devoit avoir les yeux pour préparer ſes proviſions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de ſe retirer ſur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems ſur l'horiſon vers le lever de l'aurore qui en s'éclairciſſant elle-même de plus en plus, la faiſoit bientôt diſparoître, cette étoile ſembloit ne ſe montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui ſuivoit de près ſon lever. Elle faiſoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maiſon des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux ſecours qu'ils en tiroient. Elle les avertiſſoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent הנבח *le chien* ou *l'aboyeur*, le moniteur, en Egyptien *anubis*, en Phenicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en paſſant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diverſité de la prononciation qui les faiſoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui eſt toûjours le même nom. Le danger

dont elle avertiſſoit les Egyptiens étoit le ſubit débordement du Nil. De-là vient que le peuple étoit toûjours attentif ſur le tems où cette étoile ſe dégageoit des rayons du ſoleil & montoit le matin ſur l'horiſon. La liaiſon infaillible qu'il y avoit entre le lever de l'étoile & la ſortie du fleuve hors de ſon lit déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou ſimplement le Nil (*a*). ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les habitans retirés dans leurs bourgs, ſur les avis du vent ſeptentrional & de la canicule, demeuroient oiſifs pendant deux mois & plus, juſqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuſe épreuve qu'ils avoient faite de ſemer en autonne, c'eſt-à-dire, durant leur hyver, & de moiſſonner en Mars, les faiſoit ſoupirer après l'abaiſſement du Nil. Le laboureur n'avoit preſque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainſi avant le débordement la prudence des Egyptiens conſiſtoit principa-

(*a*) En Egyptien & en Hébreu *ſihor*, en Grec σείριος, en Latin *ſirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve ne l'appellent pas autrement que *ſihor*, & c'eſt auſſi le nom populaire de la canicule. Les Egyptiens lui donnèrent encore, mais dans des tems poſtérieurs, le nom de Sothis ou Thotes qu'ils croyoient avoir été premier auteur de ces obſervations; & quelquefois celui d'Iſis, parce que la grande fête qui ouvroit l'année, & qu'ils nommoient la fête d'Iſis, étoit dans les commencemens toûjours jointe au lever de la canicule.

LE CIEL POETIQUE.

lement à obſerver la fin des vents printaniers, le retour des vents ſeptentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la circonſtance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la ſortie du fleuve hors de ſes rives, leur prudence ſe réduiſoit à obſerver le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur ſouffle avec ſon cours qui eſt du midi au Nord (*a*); en ſecond lieu à meſurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit ſemer dru ou clair, ſelon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point ſemer du tout ſi l'inondation étant trop petite devoit laiſſer le ſable de l'Egypte entièrement aride & ſans ſucs; ou ſi étant trop forte elle

(*a*) Ὅταν αὖται (πνοαὶ νοτίοι) τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίων ἐλαυνόντων, καὶ κολύσωσι τὰς τοῦ Νείλου αὔξοντας ὁμβρους καταβρηγνύναι, &c. *Si (flatus auſtrini) vincant Eteſias à quibus verſus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Iſid. & Oſir. Voyez auſſi la deſcription de l'Egypte de M. de Maillet, lettre neuvième

devoit ſéjourner juſqu'aux approches de Décembre & de Janvier ; à varier à propos leur conduite en différens cantons ſur l'inégalité des terrains ; en un mot, à régler avec diſcernement ſur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (a).

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La même néceſſité qui rendit les Egyptiens obſervateurs, & quelque peu aſtronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inſpection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, ſi étrangement traverſé par cette diſpoſition qui étoit particulière au pays, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'uſage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement ſymboliques aux objets qui leur ſervoient de régles, les conduiſit tout naturellement à tracer tellement qu'ellement les figures de ces ſym-

(a) *Auctus . . . . menſura notis deprehenduntur. Juſtum incrementum eſt cubitorum XVI. Minores aqua non omnia rigant ; ampliores detinent ; tardius recedendo. Ha ſerendi tempora abſumunt ſolo madente ; illa non dant, ſitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem ſentit. In XIII etiamnum eſurit. XIV cubita hilaritatem afferunt ; XV ſecuritatem ; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillet conſul au Caire, dans ſa deſcription de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre : ce qu'il ſuffit d'obſerver pour concilier ſans de plus longues diſſertations l'ancien meſurage du Nil avec le moderne.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

boles pour inſtruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de ſe méprendre.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéreſſoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoiſſance, furent exprimées par des caractères qui euſſent avec elles un rapport ſenſible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

Thotès ou Thot, un des plus anciens habitans de l'Egypte & peut-être fils de Cham, ou un Egyptien des premiers tems, & à qui l'on a par la ſuite donné le nom de Thot, imagina autant de ſymboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à obſerver pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les ſemailles ſelon la force du débordement: & comme l'eſtime, ſoit de la durée du vent Etéſien, ſoit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine; il forma une compagnie de perſonnes uniquement occupées de ce ſoin. Il leur traça ſur la pierre des caractères propres à

exprimer les diverſes circonſtances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour les mettre en état de donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Telle eſt l'origine de l'ordre ſacerdotal ſi ancien dans l'Egypte, & dont la principale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inſpection des mouvemens de l'air. Telle eſt l'origine de la célebre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec ſoin les caractères des différens travaux & les ſymboles des réglemens publics; ſymboles qui parurent par la ſuite des figures fort myſtérieuſes, quand le ſens en fut oublié. Cette demeure, ſur la ſtructure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, ſe nommoit alors tout ſimplement & ſans aucun myſtere le *labyrinthe*, c'eſt à-dire, la tour (*a*).

VIII.

Détail des ſymboles Egyptiens.

Préſentement ſi nous voulons deviner d'une façon raiſonnable quelques-uns des ſymboles Egyptiens les plus uſités; nous n'en devons, ce me ſemble, chercher

(a) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירנתא Labiranta, *la tour, le palais.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphyſique de quelque philoſophe moderne. Conſultons les beſoins de la colonie Egyptienne. C'eſt là qu'il eſt naturel de chercher le ſens des figures qu'on expoſoit aux yeux de tout le peuple aſſemblé.

Symboles des vents.

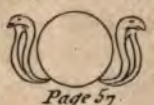
Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit étoient étroitement liés à l'obſervation ; 1°. du ſoufle des vents ; 2°. du lever de la canicule ; 3°. des crûes de l'inondation. C'eſt donc à ces trois circonſtances & non à une métaphyſique inintelligible que le collége des prêtres ou des aſtronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte ſe trouvera ſans refuge & ſans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment diſtinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choſes qui ne ſe peuvent voir ?

Les oiſeaux par la légèreté avec laquelle ils traverſent l'air ſont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, ſignifie la promtitude de leur paſſage, & la diligence des ſervices qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiſeaux il y en a qui cherchent en certains

* *Pſ.* 17:11. & 103:3.

Page 57.

Figure 1ere T



Page 57.

Fig. 2.

T

Pag. 59.

Fig. 3

T

Pag. 58.

Fig. 4.

T

Pag. 42

a

Fig. 5.

b

T

c

d

Fig. 6

M

Fig. I. Les Symboles de Dieu. Fig. 2, de Dieu auteur de la vie. Fig. 3, de Dieu Maitre de l'air. Fig. 4, de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5, Les Symboles des vens. a, L'epervier. b, La penle de Numidie. c, L'ibis. d, la tête de Huppe. Fig. 6, L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel vent d'air.

tems des pays froids, d'autres qui ſe rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur eſpéce ; on ne ſe contenta pas de choiſir les oiſeaux pour être en général le ſymbole du vent ; mais on caractériſa les différens vents qui ne ſe peuvent peindre, en les déſignant chacun à part & d'une façon préciſe par la figure de ceux des oiſeaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une eſpéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiſeaux qui ſe voyent ſi ſouvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire naturelle de l'Afrique, ni les circonſtances où ſe trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs ſymboles. Mais l'explication de quelques-uns ſuffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures ſymboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'obſerver le retour. L'épervier marquoit le vent Etéſien ſepten-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

trional qui chaſſe les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaiſſes nuées les y réſout en pluies, & fait enfler le Nil dans tout ſon cours. La huppe au contraire ſignifioit le vent du midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpentage des terres & le tems des ſemailles. Mais on ne me croira pas ſur ma parole. Il faut que je produiſe quelque rapport, quelque reſſemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi ?

L'épervier ou le vent Etéſien.

Les naturaliſtes remarquent que l'épervier ſe plaît dans le Nord ; mais qu'au retour du doux tems & lorſqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ſes aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ſes vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeuneſſe. Dans l'antiquité, la plus reculée & dès avant Moïſe, les Arabes voiſins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute ſemblable à celle que les naturaliſtes nous en donnent. Dans le diſcours que Dieu adreſſe à Job, & où il fait voir que ce n'eſt pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence ſpéciale a diverſifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les incli-

nations des animaux ; *eſt-ce par un effort de votre induſtrie*, lui dit-il, *que l'épervier ſecoue ſes vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ſes aîles en regardant le côté du midi* (a)? Cet oiſeau par la direction de ſon vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui ſoufle du Nord au Sud vers le ſolſtice d'été, & qui par l'effet de cette direction intéreſſoit ſi fort les Egyptiens. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe tout au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermiſſeaux qui écloſent ſans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'eſpéces de moucherons, de demoiſelles, & d'autres inſectes cherchent ſur tout les eaux dormantes, & par conſéquent celles du Nil répandu, pour y dépoſer leurs œufs qui ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le limon échauffé par le ſoleil après la rentrée du fleuve dans ſes bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle ſaiſit avec induſtrie les momens & les lieux où les inſectes naiſſans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui eſt caché ſous la peau du ver, & enſuite ſous l'enveloppe La huppe, vent du Sud.

* V. *Diod. de Sic. biblioth. lib.* 1.

(a) *Nunquid per ſapientiam tuam plumeſcit accipiter expandens alas ſuas ad auſtrum?* Job 39 : 29.

LE CIEL POETIQUE.

de la chryſalide, ſorte de cet étui pour prendre ſon vol & pour porter ſon eſpéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, paſſe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil ſe partage. Elle va toûjours à la ſuite du Nil à meſure qu'il rentre dans ſes canaux juſqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériſer parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le deſſéchement déſiré.

Auſſitôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'eſt-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le ſigne d'une choſe fort différente, mais l'oiſeau figuré, le vent de midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprêtoient leur blé, reconnoiſſoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à ſemer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moiſſon trop tardive.

D'autres ſymboles ſubalternes, placés comme autant d'attributs ſur la tête ou dans les pattes de ces oiſeaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorſque les

vents ſeroient orageux, ſecs, froids, brûlants, ou pluvieux. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La ſeconde circonſtance, & celle de toute l'année ſur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle ſe débaraſſoit des rayons du ſoleil, ou ſe montroit avant l'aurore ; on étoit ſûr que le ſoleil s'avançoit ſous le ſigne du lion, & que le débordement ſuivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de ſon lever le commencement de leur année (*a*), & toute la ſuite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre ſous la forme d'une étoile, ce qui ne la diſtinguoit point d'une autre, ils la peignirent ſous une figure qui avoit rapport à ſa fonction & à ſon nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*aſtre-chien*, le *portier*, l'*aſtre qui ouvre*, *ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient ſous la forme d'un portier

La canicule ou le lever de l'étoile Seirius.

Anubis, הנבח Hannobeah latrans, monitor. ἀστροκύων,

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, ſed cancer. Nam prope cancrum eſt ſothis quam Græci canis ſidus dicunt : neomenia autem eſt ipſius ſothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

LE CIEL POETIQUE. reconnoiſſable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adoſſées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation ; alors au lieu des deux têtes de figure humaine on lui mettoit ſur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les ſymboles ſubordonnés qu'on y ajoûtoit étoient l'explication des avertiſſemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une proviſion de vivres, gagner promptement les terraſſes élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en obſervant le cours de l'air : Anubis avoit au bras une marmitte ; des aîles aux piés ; dans ſa main droite ou ſous ſon bras une grande plume ; & derrière lui une tortue ou un canard, animaux amphibies qui vivent ſur la terre & au bord de l'eau.

Tous ces avis fort ſimples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également néceſſaire, qui étoit de marquer au peuple la juſte hauteur qu'il falloit donner aux terraſſes pour être à coup ſûr au-deſſus de la plus forte inondation, ſans faire des frais inutiles en les élevant trop.

On

Anubis.

Cette Figure pourra servir d'éclaircissement à la Page 256. La Tortue ou le Canard qu'on trouve souvent aux piés d'Anubis, annonçoit aux Egyptiens leur prochain séjour au bord de l'eau.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

On conſtruiſoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requiſe : & afin que le peuple connût préciſément la ligne qui lui devoit ſervir de régle, on la lui déſignoit en couchant préciſément ſur cette ligne la figure de la ſphinx qui a toûjours paru ſi énigmatique & ſi myſtérieuſe aux Egyptiens mêmes, dans les tems poſtérieurs*; mais dont le ſens s'offre à préſent de lui-même à la ſuite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit compoſée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché : ce qui ſignifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oiſif ſur les terrains relevés, tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans ſa force, ſavoir tout le tems que le ſoleil mettroit à parcourir les ſignes du lion & de la vierge. Cette vérité ſe trouve atteſtée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ſes bords ſur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils ſont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée ſous le ſigne de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra**. La figure de la ſphinx marquoit de plus, par la juſteſſe de ſon élévation, le point d'excès ou de *ſurabondance :*

* *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

* *Plin. ſupr.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

en ſorte que ſi l'eau, paſſant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en ſa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas prendre la peine de ſemer, parce qu'à coup ſûr la retraite des eaux ſeroit trop lente pour pouvoir ſemer & recueillir au mois d'Avril. Ce qui acheve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom même de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mere de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt-là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

(*a*) שפע *Sphang redundantia. Job* 22 : 11. & 4. *Reg.* 9 : 17. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*

La troiſième circonſtance, qui intéreſſoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoiſſance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le ſoin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de meſurer les degrés de l'élévation de l'eau ſur une colonne deſtinée à cet uſage, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de ſon tems à connoître les ſignes avant coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce beſoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il eſt tout naturel de penſer, que les ſignes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juſte profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture ſymbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me ſemble, un rapport ſenſible à la meſure du Nil: ce ſont la croix & le canope. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverſes crûes de leur fleuve, ſorti de ſes bords, par une colonne traverſée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'uſage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils La croix ou la meſure du Nil.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée ſoit par une, ſoit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils ſe contentoient ſouvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée ſur un vaſe ou ailleurs pouvoit ſignifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation: & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, ſignifioit apparemment l'inondation aſſujetie à des régles certaines, ou le ſalut de l'Egypte, cauſé par la régularité des obſervations & des précautions.

Le Canope.

Ce n'étoit pas aſſez que les Prêtres ou les Miniſtres publics priſſent ſoin d'obſerver la juſte meſure des progrès de l'eau: il falloit que le peuple en fût inſtruit. Et il paroît que c'eſt à quoi l'on pourvoyoit, en expoſant publiquement trois ou quatre ſorte de vaſes, ou de meſures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, ſervoient ſans cris & ſans meſſagers à lui indiquer les trois ou quatre eſpéces de hauteurs qui faiſoient la différence des crûes du Nil. Deux choſes me perſuadent que c'eſt-là le ſens de ces vaſes, ou meſures à large ventre, ſi ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une eſt le nom qu'on leur

I. La Sphinx. 2, Autre Sphinx réunissant les symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3, 4, 5, Les marques des crues du Nil. 6, Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Hup[pe] une Equerre, et un Clairon.

donne ; l'autre ſont les attributs dont on les accompagne. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vaſe, eſt fondé ſur l'uſage qu'on en faiſoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, ſous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monſtre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, & que depuis ils ont nommé *Pyton*. Ob, ou l'ennemi que les écrivains ſacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les ſuperſtitions & les folles idées des Payens (*a*), nous le voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit meſuré la juſte hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau ; on en informoit le peuple par l'expoſition d'un vaſe qui contenoit aparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toiſes, ou de coudées : c'eſt pourquoi ils donnoient à ce vaſe le nom de Canob, qui ſignifie *la toiſe du dragon* (b), la meſure du débordément.

* V. *l'hiſtoire de Saül & de la Pytoniſſe, &c.*

(a) אוב *Ob. Levit.* 20 : 27. Ob, ſignifie proprement enflûre, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(b) De קנה *Cane*, une perche, une toiſe, une canne à meſurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 40 : 5. קנה המדה *Kené hammiddah*, une canne à meſurer ; & de אוב *Ob*, le dragon, Pyton, l'ennemi. C'eſt

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vaſe ne ſont pas moins ſignificatifs que ſon nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent ſouvent ce vaſe vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la ſuite être le ſymbole de l'induſtrie, ou du labourage. Quelquefois ils faiſoient ſortir les piés de la figure par le bas de ce vaſe. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du ſymbole des travaux ruſtiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine. Quelquefois ils faiſoient ſortir du vaſe les mains de la figure, dans l'une deſquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'obſervation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que ſelon la nature du vent il accéléroit, ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des ſemailles. Aſſez ordinairement

à Menphis qu'on prennoit autrefois ces meſures, comme aujourd'hui au Caire, pour en inſtruire le reſte de l'Egypte. Le bourg voiſin des ruines de cette grande ville ſe nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voiſine Menophi, ce qui eſt viſiblement le vrai nom de Menphis, & ne ſignifie autre choſe que *la meſure du dragon, ou la meſure du débordement*. De מנה *Mana*, meſurer, nombrer; & de אוב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le ſens. Très-ſouvent encore le haut du vaſe eſt ſurmonté par différentes têtes d'oiſeaux, pour ſignifier & caractériſer les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traverſoient, ſoit la crûe, ſoit l'abaiſſement des eaux. Quelquefois ils mettoient ſur le canope la tête d'un chien, pour ſignifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil ſous le ſigne de la vierge, & aux approches du deſſéchement. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Toutes ces conjectures réunies ſemblent former une certitude. Elles ſont d'autant plus recevables, qu'elles ſont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet eſſai d'explications, puiſqu'il commence à répandre quelque lueur ſur une matière juſqu'à préſent fort obſcure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

IX.

Suites des ſymboles Egyptiens.

Quel qu'ait été l'inventeur des premiers ſymboles particuliers à l'Egypte, ce que

ORIGINE DU CIEL POÉTIQUE.

nous n'avons aucun intérêt, ni peut-être aucun moyen d'éclaircir ; il ſuffit de ſavoir qu'on les reçût par-tout avec applaudiſſement. La commodité de ce langage qui ſe faiſoit entendre par les yeux, & qui faiſoit en un ſens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu à peu l'uſage plus commun. On l'étendit à tout.

L'écriture ſymbolique ſervit bientôt à l'inſtruction des mœurs, auſſi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conſerver parmi les peuples la connoiſſance des vérités les plus importantes, & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'aſſembloient à la nouvelle lune furent bientôt remplis de figures ſignificatives, propres à rappeller leur eſprit à une intelligence ſouverainement puiſſante qui préſide à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux préſens ; ſupérieure au ſoleil, à la terre, & à l'induſtrie de l'homme ; donnant au ſoleil ſa chaleur & ſa beauté, à la terre ſa fécondité, à l'induſtrie de l'homme le ſuccès de ſon travail, & la récompenſe de ſes peines.

* Le ſoleil, ſymbole de Dieu.

* Le caractère de l'écriture Egyptienne

deſtiné à ſignifier Dieu, étoit non une flamme, comme c'étoit l'uſage en Orient, mais un cercle, ou plûtôt un ſoleil; ſymbole extrémement ſimple, & le plus capable de leur repréſenter la puiſſance & l'action univerſelle de l'Etre ſouverain qui anime tout. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils ajoûtoient au cercle, ou au globe ſolaire, différentes marques ou attributs qui ſervoient à caractériſer autant de perfections différentes. Pour marquer, par exemple, que l'Etre ſuprême eſt l'auteur & le conſervateur de la vie, ils accompagnoient le cercle d'un ou de deux ſerpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs, a toûjours marqué la vie ou la ſanté, non pas parce que le ſerpent ſe rajeunit en ſe défaiſant tous les ans de ſa vieille peau; mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue deſquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot hévé ou hava ſignifie également la vie, & un ſerpent. Le nom de *celui qui eſt*; le grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en eſt tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie: mais on pouvoit la mat- Le ſerpent ſymbole de vie.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

quer par la figure de l'animal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, ſymbole de la fecondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nouriture abondante aux hommes & aux animaux qui les ſervent, on accompagnoit le cercle ſymbolique, le caractère de Dieu, de la figure des plantes les plus fécondes, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*b*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aiſément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaiſſeur.

(*a*) C'eſt de ce nom *hava*, qui ſignifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum*, la vie, & l'*avé* qui eſt un ſouhait de bonne ſanté. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *edit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on ſait ſignifier la vie, ſignifie auſſi un ſerpent. Et c'eſt ſur une pure équivoque du mot hévi ou héva, qu'eſt fondée la méthamorphoſe de Cadmus & d'Hermione en ſerpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. Macrobe nous a appris que le ſerpent étoit le ſymbole de la ſanté, *ſalutis draco*, en parlant d'Eſculape. *Saturnal. l.* 1. *c.* 20.

(*b*) Cette plante ſe nommoit anciennement Muſa, aujourd'hui *Mouſe* ou *Moni*. Voyez Proſp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Weſtlingius, ſon Commentateur. Voyez auſſi le figuier d'Adam, lettre 9. de M. Maillet. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être ſurpris de la trouver ſtérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point.

Du milieu de ſes longues & larges feuilles s'éléve un rameau diviſé en pluſieurs nœuds, de chacun deſquels ſortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuſe, beurée, nouriſſante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies ſur une ſeule branche, il ſe forme un régime ou une maſſe de 150 ou 200 fruits *. Après la recolte on coupe le feuillage énorme (a) & les tiges qui ſe ſécheroient, & on en nourit les éléphans. Cette plante qui nourit, ſans frais, des milliers d'habitans pendant pluſieurs mois, & qui a toûjours été la reſſource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choiſie par préférence pour caractériſer le ſymbole de celui, qui avec la vie donne les ſoûtiens de la vie. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

Mais cette vie & l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des diſpoſitions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'eſt Dieu ſeul qui gouverne l'air en maître ſouverain; que c'eſt de lui qu'il faut attendre les influences ſalutaires, & qu'il diſpoſe ſelon ſon bon plaiſir de la nature, & des ſaiſons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve

(a) De deux aunes de long, ſur deux piés de large, *M. Maillet.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

les viciſſitudes & l'agitation, quoi-qu'il ſoit inviſible, on employa dans l'écriture le ſcarabée ou les aîles d'un inſecte volage, dont les mouvemens varient d'un inſtant à l'autre. Les aîles du ſcarabée ou du papillon dépliées autour du cercle ſymbolique étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, eſt auſſi le diſtributeur des productions de la terre, & le maître des ſaiſons. Cette vérité étoit ſur-tout néceſſaire à un peuple laboureur. Auſſi le globe accompagné de grandes aîles de ſcarabée ou de papillon, ſe trouve-t-il placé au haut de la plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion *.

Le Scarabée ou l'air.

* V. *la table d'Iſis, publiée par Pignorius.*

X.

Les ſymboles de l'année. L'année ſolaire, Oſiris.

Toute la ſociété ayant un beſoin extrême de régler l'ordre de ſes jours, & de convenir des tems où il faut s'aſſembler, ſe repoſer, ou travailler en commun, l'écriture ſymbolique fut tout particuliérement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant expoſées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon ſimple & uniforme.

1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atys, sous le Belier. 3. Le Soleil Couchant. 4. Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëffure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure 1re a pu donner Lieu a la fable d'Atlas.

Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux, 1°. au cours du ſoleil ; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque ſaiſon ; 3°. aux travaux qui ſe doivent faire en commun. Commençons par les ſymboles du ſoleil. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Cet aſtre qui étant le plus magnifique objet de la nature avoit eté ſi juſtement choiſi pour être le ſymbole de l'Etre tout-puiſſant, eut auſſi ſon caractère ou ſa marque dans l'ecriture ſymbolique, & cette figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Oſiris. Ce mot, ſelon les anciens les plus judicieux & les plus ſavans (*a*), ſignifioit l'inſpecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des aſtres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il eſt compoſé, il ſignifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*) ; ce qui revient au même ſens : & c'eſt parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction Le gouverneur ou le ſoleil.

(*a*) *Plutarch. de Iſid. & Oſirid. & Macrobe in ſomn. Scip. lib.* 1. *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi, & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אוזוי ארץ *Ochoſi erets*, ou *Oc. ers, dominum terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui eſt un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte ; dans l'Oxiares de l'hiſtoire Greque ; & dans l'Aſſuerus des Perſes. Ce nom eſt d'une ſtructure ſemblable à celle du mot Ochoſias, qui ſignifie le gouvernement de Dieu.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

au ſoleil qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un ſceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou ſimplement par un œil.

Souvent on ſe contentoit des marques de ſa dignité, telles qu'étoient un ſceptre ſurmonté d'un œil *, ou un ſceptre entortillé d'un ſerpent, ſymbole de la vie, que le ſoleil entretient; ou ſimplement le fouèt & le ſceptre réunis; quelquefois le bonèt royal d'Oſiris poſé ſans ſceptre ou avec un ſceptre ſur un thrône. Aſſez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, portant ſur ſa tête une fleur de lotus, ou même aſſiſe ſur cette fleur qui eſt tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus eſt une eſpéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les ſecours que les Egyptiens tiroient de ſon fruit, dont ils faiſoient du pain (a), donne auſſi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & ſe ferme le ſoir.

* *Plutarch. ibid.*

Ces variétés de ſymboles déſignoient ſans doute diverſes circonſtances du jour, ou de l'année; peut-être le ſoleil levant, le ſoleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuſcule, le tems nébuleux, les cha-

(a) Herodote dans ſon Euterpé, num. 54. outre cette première eſpéce de lotus, dont la fleur eſt blanche, en reconnoît une ſeconde dont la fleur eſt de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

leurs fortes ou foibles. Il eſt ſenſible que rien n'étoit plus aiſé que de varier le ſens d'un même ſymbole par l'addition ou par la ſuppreſſion d'une piéce. Mais comme on a par la ſuite groſſièrement abuſé de cette écriture, & qu'on en a tout à fait perverti le ſens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à ſe développer) ce ſeroit peut-être un travail perdu, ou une entrepriſe téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces ſymboles dans les monumens Egyptiens qui nous reſtent; par exemple, dans la table d'Iſis; parce que les ſymboles y ſont unis ſelon les ſyſtêmes des tems poſtérieurs, & non ſelon leur ſens primitif qui a été perdu, puiſque ce gouverneur purement figuratif a été pris pour un homme qui avoit vécu ſur la terre, & eſt pris pour un dieu dans l'écriture qui reſte ſur les monumens. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je ſuis fort tenté de croire que le gouverneur, ou l'Oſiris avec ſon fouèt, avoit un rapport plus particulier avec la révolution journalière dont le mouvement eſt plus ſenſible; & qu'avec ſon ſceptre il ſignifioit la durée d'une année ſolaire, parce que c'eſt cette révolution annuelle du ſoleil qui régle tout dans la nature.

On employoit la figure d'un oſiris, ou d'un ſoleil, car c'eſt toûjours la même La navigation.

ORIGINE DU CIEL POÉTIQUE.

choſe, pour ſignifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, & autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, & des proviſions de toute eſpéce. Le retour annuel de cette flotte étoit déſigné par un oſiris porté ſur un cheval aîlé, ſymbole des vaiſſeaux, & de leurs voiles; ou par un oſiris dans la main duquel on mettoit non un ſceptre, mais un inſtrument de marin, un harpon dont on ſe ſert en mer pour piquer les gros poiſſons que l'on rencontre: & comme le blé étoit la marchandiſe qui occaſionnoit ſur tout ces retours annuels; quand on annonçoit aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il eſt croyable qu'on le faiſoit par une affiche, par l'expoſition d'un oſiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poſéidon ou de Neptune; de Poſéidon, qui ſignifie (*a*) *la provi-*

LE TRIDENT.

(*a*) De פוש *Push copia, ſubſidium*; & de ידים *Jedaim, ora maritima*, vient פושידים ou פושי יו *Poſeidaim*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poſeidon. Copiæ orarum, ſubſidia littorum.* On peut remarquer que ces terminaiſons en *im* & en *in*, qui ſont familières aux Orientaux, ne ſont point du goût des peuples d'Occident.

ſion des pays maritimes ; ou de Neptune, qui ſignifie *l'arrivée de la flotte* (*a*). A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandiſes de débit deſcendoient en batteau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voiſinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte ; d'où vient que dans le langage commun *aller à la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même choſe : & Plutarque (*b*) nous apprend que les extrémités de l'Egypte, les côtes maritimes ſe nommoient *Neptyn* en Egyptien. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit beſoin d'une marque ou d'un ſymbole particulier. C'étoit le retour des ſacrifices anniverſaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thebaïde de Stace, par l'anniverſaire d'Anchiſe dans le troiſième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Iſraël ſur le ſort de la fille de Jephté, que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité de

Les anniverſaires.

(*a*) De נוף *nouph*, *agitare*, qui forme נפה *nephah*, ou נפה *nephet*, *agitatio*, *appulſio* ; & de אבי *oni navis*, *claſſis*, vient נפתאני *neptoni*, *claſſis appulſio*, l'arrivée de la flotte.

(*b*) Νέφθωι ἡ καλέσι τὴς γῆς τὰ ἔσχατα. *De Iſid. & Oſir.*

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

pleurer & de prier ſur les tombeaux des perſonnes cheres à la patrie, & de renouveller ces aſſemblées & ces ſacrifices après l'année révolue. L'oſiris, ou le ſymbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniverſaire par le changement de ſon attribut. Alors au lieu du fouèt, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit ſur la tête un boiſſeau, une meſure de blé qui ſe diſtribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (*b*), *la délivrance*. On entrevoit aſſez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de paſſage étoit le ſymbole de la mort ; que le boiſſeau étoit l'annonce d'une diſtribution funébre ; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des juſtes.

L'aviron.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniverſaire par la figure d'un oſiris pré-

(*a*) L'aviron à deux pointes ſe trouve trois fois dans une des faces de l'obéliſque qui eſt à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'Antiq. Expl. tom. 4. p. 352.* Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi tom. 1. p. 75.*

(*b*) De פלט *palat liberare*, פלוטה *pelutah* & פלוטא *pelouto liberatio.*

1, et 2, Pluton, ou Serapis. Symbole de l'anniversaire. La 2e. fig. est tirée dune medaille. voy. Lil. Gre. Girald. La 3e. fig. a rapport a la page 120.

ſentée dans l'aſſemblée des peuples, il falloit néceſſairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât préciſément le tems de l'année où la fête ſe célebroit, & ſi l'aſſemblée ſe tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Venons donc au ſymbole qui régloit proprement l'année ſacrée, l'ordre des fêtes.

XI.

L'année civile. Iſis.

On pouroit aſſez raiſonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Eccleſiaſtique; puiſque ces fêtes étoient des aſſemblées religieuſes où l'on faiſoit profeſſion d'honorer Dieu, & de le glorifier de ſa providence. La recherche que nous faiſons des uſages primitifs, & de la ſignification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours deſtinés au travail ou aux aſſemblées de religion étant la régle de la ſociété, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères poſſible de déſigner plus ſimplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le ſymbole de la terre, & de ſes productions

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

qui varient ſelon les ſaiſons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus ſûr almanach pour partager l'année, & les ſaiſons, qu'en diſtinguant les tems par la venue des fraiſes ou des féves, par la moiſſon des foins ou des blés, ou par les différentes recoltes qui ſuivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout ſur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le ſoleil qui anime tout dans la nature: Quand on voulut ſignifier la terre qui enfante & nourit toute choſe, on choiſit l'autre ſexe. La femme qui eſt mere & nourice étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ſes productions ſous la forme d'Isha ou d'Iſis, qui eſt l'ancien nom de la femme & le premier qu'elle ait porté (*a*). Ce ſymbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & les diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujet des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la

(*a*) אישה כי מוש *Isha ki meish, virago quia ex viro.* Geneſ. 2 : 23.

Différentes Isis
Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.

terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fourniſſoit aux hommes de quoi ſe loger, & ſe mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaiſans ? On couronnoit Iſis de petites tours ou de crenaux de murailles. Vouloit on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens ? On couvroit la tête d'Iſis de bandelettes, de peaux couſues, quelquefois de plumes rangées les unes ſur les extrémités des autres ; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le ſervice du genre humain, toutes ſortes d'animaux domeſtiques & ſauvages ? On environnoit Iſis de pluſieurs rangées de têtes d'animaux ; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup ſûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Iſis, ou le ſymbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, ſi le pronoſtic de la fécondité n'étoit point favorable, on expoſoit une Iſis avec un ſeul ſein ; pour avertir le peuple de reparer

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

la médiocrité de la moiſſon, par la culture des légumes ou par quelqu'autre induſtrie. Pour marquer le jour, Iſis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant ſur ſa tête le thrône d'oſiris, ou du ſoleil tourné en devant, mais vuide & ſans bonèt ni ſceptre, elle ſignifioit apparemment l'aurore, ou un ſacrifice qui ſe faiſoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit ſignifier le crépuſcule du ſoir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moiſſon. On paroit ſa coeffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer le printems & ſes diverſes parties. La moiſſon étant faite en Egypte, quand le ſoleil entre dans le taureau, les cornes de la geniſſe étoient la marque de la grande fête qui ſe célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Iſis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de geniſſe, & tenant ſur ſes genoux ſon fils bien aimé, le petit Horus, ſymbole du travail annuel. La moiſſon qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit ſur la tête d'Iſis une écreviſſe, ou le cancre marin; quelquefois les cornes

I, La grande Déesse de Syrie et d'Ep
2, L'Isis à tête de Vache avec le petit Ho
3, L'Isis à tête de Lion.

de la chévre ſauvage, ſelon qu'on vouloit ſignifier ou l'entrée du ſoleil au cancer, ou les fêtes qui ſe celebroient lors de ſon entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois ſur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui ſe célébroit au retour des vents Etéſiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Iſis des aîles d'une poule de Numidie pour déſigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, eſpéce de cigogne qui ſe nourit de ſerpents : & comme l'on diſoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui venoient d'Arabie (*a*), on ne ſauroit guère douter que ces figures & ce langage ne fuſſent une énigme, fondée ſur la demande qu'on faiſoit des vents Occidentaux pour repouſſer les vapeurs peſtilentielles, que le vent d'Orient ou du Sud-eſt pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Eſt tout le long de l'Egypte.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. mare Junc.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord

(*a*) *Herodot. in Euterpe, num.* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler de ſerpents aîlés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os de ſerpents qu'on lui montra dans des lieux voiſins de la Mer Rouge, ce ſont des arrêtes de poiſſons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort diſtants de la mer.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit ſert à faire du pain ; les cornets de colocaſie (*a*), qui étoient de jolies fleurs, employées à ſe couronner à certaines fêtes ; l'eſpéce de poire que produit l'arbre nommé Perſea ; les grands feuillages du Bananier, & telles autres plantes qui fleuriſſent & fructifient en des ſaiſons différentes, entroient dans les pâtures d'Iſis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverſes particularités de l'année, ou lui annoncer telle ou telle fête.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croiſſant, placé ſur la tête d'Iſis, pouvoit être le ſymbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit ſa lumière du ſoleil. Mais on ne court pas de riſque à penſer que la phyſique Egyptienne étoit beaucoup plus ſimple : & il eſt bien plus naturel de croire que le croiſſant couché ſur la tête d'Iſis marquoit la néoménie, ou l'aſſemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, poſé ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croiſſant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annon-

(*a*) Voyez l'éclairciſſement qui eſt à la fin du ſecond tome, ſur la Colocaſie, ſur le Lotus, ſur le Perſea, & autres plantes d'Egypte.

çoit

A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée le soir autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La graine tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, Tête Egyptienne avec les feuilles Symboliques du Bananier. G, Branche de Persea avec son fruit.

çoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur ſa tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un ſacrifice funébre & une diſtribution anniverſaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moiſſon. Un ſeul exemple de ce langage ſymbolique ſuffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le ſens comme les ſituations, & les attributs des figures.

XII.

Les travaux, ou l'année Ruſtique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens paroiſſent dans leurs inſtructions s'être aſſez peu occupés de recherches curieuſes & ſpéculatives. Leur grand objèt étoit d'in-

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ſpirer au peuple des ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu ; & de régler leur travail aux ſuccès duquel leur vie étoit attachée. Un philoſophe plein de quelque ſyſtême de phyſique ou de ſublimes penſées ſur la nature des eſprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher ſon dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni ſyſtêmes : c'eſt preſque la même choſe. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aiſément le ſens de ſes démarches par ſes beſoins, & c'eſt en étudiant les beſoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raiſonnablement interprêter les leçons de Thot, & le ſens des principaux caractères de l'écriture qu'il imagina pour le ſervice du peuple.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la ſuite des fêtes, le peuple avoit encore beſoin qu'on lui en montrât d'autres qui pûſſent fixer l'ordre & le tems de ſes différens travaux. C'eſt ce que nous nommerons l'année Ruſtique.

Comme l'induſtrie ou le travail de l'homme, & ſur tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Oſiris & d'Iſis,

(le lecteur entend à préſent ce langage;) après avoir marqué le ſoleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur; & la terre ſous la forme d'une femme ou d'une mere féconde; les Egyptiens déſignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Oſiris & Iſis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils ſe plaiſent à combler de biens. Enſuite par les différentes formes qu'ils faiſoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux céleſtes, une maſſue, ou une fléche, & telles autres parures ou inſtrumens ſignificatifs; ils exprimoient ingénieuſement la conduite, les opérations ſucceſſives, les traverſes, & les ſuccès du labourage.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Hores ou d'Horos (*a*), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe ſignifioit également le laboureur & l'artiſan, le labourage & l'induſtrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient ſouvent le ſymbole par la ſimple peinture d'une tête humaine, ſiége na-

(*a*) חרש *horès* ὥρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris le nomme Aroueris, qui ſignifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou ſans aſpiration *aràs* & *arat* vient l'*arò*, ἀρῶ des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

turel de l'intelligence ; & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſecours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie : ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils plaçoient les deux figures dont je parle, ſur l'inſtrument qui ſert à nettoyer le blé.

Cet enfant repréſentatif, & le ſerpent qui y étoit joint, paſſèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle eſt viſiblement l'origine de l'uſage, ſi peu ſenſé, où ſe mirent les Athéniens faute d'entendre ces choſes, de placer leurs enfans dans un van auſſitôt après leur naiſſance, & de les y coucher ſur des ſerpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, diſoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to put them (new-born infants) in vans..... thus Callimachus tell's us Nemeſis placed young Jupiter in a golden-van.

..... σὲ δὲ κοίμισεν Ἀδρηστέα
λίκνα ἐνὶ χρυσέα.

It was common practice among them (athenians) ef-

Cet enfant étoit employé dans les fêtes où l'on repréſentoit l'ancien état du genre humain, & les ſecours qu'on avoit procuré aux hommes en leur apprenant à régler leur travail. Le même enfant paroiſſoit, mais ſous des attitudes différentes, dans chacune des fêtes ou aſſemblées publiques pour y annoncer les travaux qui devoient concourir avec les fêtes ſuivantes. Examinons en détail les diverſités qui naiſſent de ce double emploi d'Horus. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

XIII.

Horus, ou le ſymbole du labourage, porté dans les fêtes repréſentatives.

Quand on célébroit la fête repréſentative de l'ancien état du genre humain, & des progrès de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes

pecially in families of quality to place their infants on dragons of gold: wich was inſtituted by Minerva in memory of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre ſur un van leurs enfans nouvellement nés. C'eſt pourquoi Callimaque nous dit, que Néméſis (attentive à toutes les bonnes pratiques) poſa le petit Jupiter ſur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, ſur-tout dans les familles diſtinguées, d'étendre les petits enfans ſur des ſerpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

LE CIEL POETIQUE.

rapports. L'Iſis, figure de la terre changée par le déluge, ſe nommoit Céres, Thémis, Néméſis, Sémélé, Mnémoſyne, & Adraſtée. L'enfant, porté ſur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un ſerpent pour repréſenter la ſubſiſtance que le travail avoit peu à peu procuré aux hommes, ſe nommoit Horus, Hériſton, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de pluſieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclairciſſement du ſymbole de Céres. L'Iſis, ſurnommée Néméſis, ſignifioit fort ſimplement, la terre *ſauvée des eaux* (*a*); Sémélé vouloit dire, *la repréſentation* (*b*) de l'ancien état; & Mnémoſyne (*c*) n'eſt que la traduction du même mot en langue Greque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Céres, ou du ſymbole de la terre affligée, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu néceſſaire dans la maiſon de chaque particulier: & c'eſt ce qui faiſoit donner à la figure d'Iſis, ainſi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémiſto, & d'Adraſtée, qui

(*a*) De משה *masha*, tirer, ſauver de l'eau, vient נמשה *nimesheh*, ſauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïſe ou Moſéh, juſtifie ſuffiſamment cette origine.

(*b*) De סמל *ſamal*, & סמלה *ſimeleh*. *Ezech.* 8:5. *Simulacrum, idolum.* De ce mot vient le *ſimilis* des Latins.

(*c*) Μνημόσυνη *memoria.*

ſignifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*).

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Après la figure de la terre la principale piéce de la repréſentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hériſicthon, c'eſt-à-dire, l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit ſur un van, ou dans un cofrèt portatif, avec un ſerpent de même métal. Le ſymbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des ſecours que le travail aſſûre aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux aſſiſtans une haute idée du labourage, & du prix ineſtimable des ſecours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effèt la plus excellente leçon qu'il fût poſſible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaiſon du triſte état de leurs peres, avec les ſecours que l'expérience & l'application leur apprenoient à ſe procurer.

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis*; & תמאישתא *themiſto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar* ou *eder*, l'excellence; & de אשתא *eshta* ou *veſta*, le feu, אדראשתא *adraſta*, l'excellence du feu. C'eſt de ce mot *eſta*, le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*aſtu*, qui ſignifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de là vient l'ancien uſage qui ſubſiſte encore, de confondre l'idée de maiſon avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour ſignifier deux cens maiſons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE.

Une infinité de monumens de l'antiquité nous atteſtent l'uſage du cofre portatif, du van, de l'enfant, & du ſerpent (*a*). Pour mieux faire entendre comment l'induſtrie avoit peu à peu réparé ou adouci le deſordre cauſé par le déluge; on joignoit à ces figures les triſtes graines dont on avoit été contraint de ſe nourir dans les commencemens, & les marques des traverſes qu'il avoit fallu ſurmonter. Les perſonnes qui portoient dans la cérémonie publique le cofre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient auſſi des noms ſignificatifs, & faiſoient partie de la repréſentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces ſymboliques à faire entendre certaines vérités aux ſpectateurs.

L'enfant repréſentatif ſe nommoit tout ſimplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la ſubſiſtance, *liber Pater;* quelquefois l'Enfant de la repréſentation, *ben Séméléh;* quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms, dont nous donnerons l'éclairciſſement dans le détail des fêtes des

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce, recueillies par Mylord Potter évêque d'Oxford, aujourd hui archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clement d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les ſignes mémoratifs du paſſé, je me contenterai ici d'en rapporter un exemple qui ſert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui eſt connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus ſavans ont vû toute autre choſe que la vérité. C'eſt la fable d'Ericthon. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

On ſait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athénes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverſes preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, ſi connue par ſes oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le cofrèt qui contenoit, ſuivant l'uſage de leur patrie primitive, les figures ſymboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes portoient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant, & un ſerpent.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.** * *Metamorph. d'Ericthon. Ovid.*

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms rélatifs au labourage, dont elles avoient en mains les ſymboles. Elles ſe nommoient *Herſé*, *Pandroſos*, &

Aglaure. La ſignification de ces noms dévoile toute l'obſcurité de l'énigme. Il nous ſuffit d'entendre que c'eſt à l'alternative de la *pluye*, de la *roſée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit *la vie* qu'il nous procure. Laiſſons l'imagination des poëtes s'égarer ſur le reſte, & chercher ſelon leur coûtume, dans un ſymbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphoſe.

XIV.

Horus, ou les ſymboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus, en paſſant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent ſans doute diverſifiées ſelon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le ſens en étoit ſimple dans la première origine, & c'eſt ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, ſe peut juſtifier par le détail des diverſes formes qu'on lui faiſoit prendre, puiſqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obſtacles qu'il a à ſurmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

I, Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air à aider le travail de l'homme. 2, Hériotes. 3, Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4, le Coffret mysterieux. 5, la tête d'un enfant dans un Van.

Tantôt nous le voyons enfant ſur les genoux de ſa mere ; parce que l'homme n'eſt que foibleſſe, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une maſſue qu'Oſiris & Iſis lui mettent en main. C'eſt le travail, encouragé par le concours du ſoleil & de la terre à ſe délivrer des ennemis qui traverſent ſes efforts. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favoriſent. Quelquefois ſes aîles, c'eſt-à-dire, les vents Etéſiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triſte chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés ſans pouvoir faire aucun mouvement. Tout ce qu'il peut faire alors ſe réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impreſſion du vent, pour en déſigner le cours. Le labourage, en effet, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement ſoit à moiſſonner, ſoit à battre le blé, eſt preſque oiſif pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine : il eſt alors borné à meſurer la profondeur des crûes ; à obſerver le retour du

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

vent méridional, j'ai preſque dit le vol de la huppe ; & à préparer les inſtrumens néceſſaires pour meſurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoiſſables ; enſorte qu'auſſitôt ce partage fait en grande diligence, on puiſſe ſemer & herſer avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lachés ſur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le ſol ſabloneux qui eſt deſſous.

Herodot. in Euterp. num. 42.

Souvent la tête d'Horus ſe trouve poſée ſur le vaſe qui repréſente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ſes mains ſortir du vaiſſeau, mais croiſées, immobiles, & embaraſſées par l'obſtacle que l'eau lui cauſe. L'unique affaire qui doive l'occuper dans ſon loiſir forcé eſt l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt ſon inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque ſymbole, ce ſeroit celui du vent. Auſſi une de ſes mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier.

Mais ſi nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Eſſayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choſes dans un petit

Horus à tête d'Epervier.

Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement régulier.

eſpace, jouiſſons du privilége de réunir en un ſeul corps quelques-unes des parties détachées de pluſieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être auſſi ſignificatif que ſi nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en ſera commode, & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne ſera que plus propre à rendre le peuple attentif ſur le ſens qu'elle cache. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Quelle inſtruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de ſe ſauver aux approches de l'inondation, & de ſemer enſuite à tems, pour moiſſonner au mois de Mars? Tout le néceſſaire ſe réduit à ſavoir ſe précautionner pour la retraite au retour du vent ſeptentrional qui groſſira bientôt la rivière, & à meſurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit ſuivre l'écoulement. Mettons ſur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans ſa main une croix. Dès-lors tout eſt dit: & cette écriture ſi courte n'eſt pas de mon invention; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment.

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le ſigne du lion, ſous lequel la moiſſon commence ailleurs, eſt le tems

LE CIEL POETIQUE.

du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien ? Veut-on lui faire entendre que la durée de ſon inaction eſt depuis le ſouffle des vents Etéſiens, & le lever de la canicule, juſqu'à ce que le ſoleil quitte le ſigne de la vierge ? Convertiſſons le ſigne du lion en un lit de repos. Les piés du lit ſeront des piés de lion : le chevêt du lit, ſera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour obſerver le moment où il faudra ſe lever. Plaçons ſous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de l'épervier, le ſecond par la tête de la canicule, le troiſième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand ſoin d'obſerver, eſt préciſément celle qui ſe trouve dans les monumens*.

La même peinture ſe trouve ailleurs (*a*) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etéſien ; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geſte emphatique l'important avis de la retraite, en ſe tournant vers Iſis qui

* V. *Menſa Iſiaca, dans la bordure.*

(*a*) Figure peinte ſur une momie chez les PP. Auguſtins de la place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure eſt employée ſur un mort, quand on fera voir comment le ſens de ces ſymboles a été perverti.

La durée du repos d'Horus.

porte ſur ſa tête un thrône vuide, c'eſt-à-dire, en ſe montrant devant l'aurore à l'Orient, L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Mais c'eſt être trop hardi que d'oſer davantage écrire en Egyptien, lorſque je ne ſuis pas encore trop ſûr d'y ſavoir lire. Affermiſſons-nous ſeulement dans cette lecture, & eſſayons encore l'application de nos principes ſur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte; je trouve une piéce d'écriture ſymbolique, dont le ſens ſe préſente aſſez naturellement. Vers le haut ſe voit le cercle ſolaire élevé ſur de grandes aîles de papillon: au bas eſt Oſiris ſur ſon thrône. A côté de lui eſt Iſis avec la meſure du Nil, & devant eux eſt Horus les habits relevés avec une ceinture pour ſe mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ſes mains vers le cercle qui domine ſur le tout. V. *les voyages de Paul Lucas, tom. 2. & l'Antiq. expl. tom. 2.*

Cette peinture eſt parlante, & il n'eſt pas obſcur que le labourage doit tout attendre de l'Etre ſupérieur qui ſeul peut rendre l'air, le ſoleil, la terre, & la meſure de l'inondation, favorables aux plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix ſuſpendues aux aîles du papillon? C'eſt le grand objèt des déſirs

LE CIEL POETIQUE. de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, ſoit longue, ſoit courte & abrégée, marque la meſure de l'inondation : étant répétée & ſuſpendue aux aîles de papillon, elle marque une diſpoſition d'air propre à donner une forte inondation, ſans quoi l'Egypte n'eſt point fertile, parce qu'il n'y pleut pas ; & que le ſol qui en eſt ſabloneux ne pourroit rien nourir ſans une certaine quantité de limon, qui ne devient ſuffiſante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

V. *la bordure de la table d'Iſis.* Paſſons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus eſt jointe au corps du ſcorpion. Horus conſidère les épics qu'Anubis lui montre. C'eſt le labourage qui ſous le ſigne du ſcorpion, c'eſt-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a ſemés. Il conſidère avec complaiſance le ſuccès de ſes ſoins, dont il eſt redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oiſif juſqu'à l'écoulement des eaux, ſans prendre d'autre ſoin que celui d'obſerver le cours de l'air, & de meſurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Dans une autre ſculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un

1, Les secours du Labourage, 2, Naissance du blé sous le Scorpion. 3, Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monſtre, qui fait ſa réſidence dans le Nil, & qui en ſort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monſtre, ne peut être que le labourage à qui l'expérience a appris peu à peu à régler ſes opérations, ſi à propos, qu'il puiſſe deſormais, même après l'abaiſſement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'enſemencer ſes terres; enſorte qu'il ne lui reſte plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand ſon hyver eſt venu, c'eſt-à-dire, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du ſagittaire. C'étoit remporter une victoire complette ſur ce fleuve, auparavant ſi redoutable. Une petite piéce de plus, qui accompagne la figure du monſtre vaincu, acheve de fixer le ſens de l'énigme: c'eſt un arbre dépouillé de ſa verdure qu'on apperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonſtance de la chûte des feuilles (*a*) marque au juſte le tems

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(*a*) Le climat d'Egypte eſt très-chaud, & les arbres y conſervent ſouvent leur verdure pluſieurs années de ſuite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la deſcription de l'Egypte par M. de Maillet conſul au Caire, lett. 9.*

LE CIEL POETIQUE. où les Egyptiens ont fini leurs travaux, ſont ſûrs de leur recolte, & triomphent enfin des inſultes du Nil.

XV.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ſes attributs varie auſſi ſes noms ſelon les ſignes céleſtes, & ſelon les particularités des ſaiſons. Mais dans toutes ſes variétés il a toûjours un rapport ſenſible aux travaux de la ſociété. Le chapitre qui ſuivra celui des ſymboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer d'expliquer ici ce qu'il ſignifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom ſuffit pour répandre un grand jour ſurtout ce qui vient d'être dit, & prouve non-ſeulement que ces figures ſont ſymboliques, mais que ce ſont des inſtructions populaires.

Les ſuccès ineſpérés d'une culture ſi ſingulière (*a*), qui ſans frais & ſans ſueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'eſt le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé ſans dépenſe & ſans peine. σώρας ἀδαπανήτους τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.

1. 2, Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance. 3, Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Perséa, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

entre le labour le plus aiſé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoiſſance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux conſacrés aux exercices publics de la religion, le ſymbole des proſpérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence ſingulière qui les chériſſoit comme une mere aime ſon fils, & à leur recommander ſur-tout d'en faire uſage en paix, en ſilence, & ſelon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'aſſurer la jouiſſance & la propriété des biens de la terre. C'eſt pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes, du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du ſoleil au capricorne, on plaçoit dans l'aſſemblée la figure d'Horus, courbée ſous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit ſur ſa tête les marques naturelles d'une heureuſe recolte; ſavoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre,

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

(*a*) Ἥτε ἀμπελόφυτος ομοίως δεδδομένη δαψιλείαν οἴνε τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent auſſi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote, dans le voiſinage d'Alexandrie,

LE CIEL POETIQUE.

ſurmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages de légumes & de pluſieurs fruits. Quelquefois ſes genoux paroiſſoient plier ſous le fardeau. Souvent on le peignoit aſſis pour marquer le repos, dont il aſſuroit aux hommes la jouiſſance. Il portoit le doit ſur la bouche (*a*) & recommandoit aux aſſiſtans, non le ſecrèt des myſtères, ce qui eſt une idée des tems poſtérieurs où la ſignification des figures fut oubliée & changée, mais la modération, la ſoûmiſſion aux loix, la diſcrétion, en un mot la paix, ſans laquelle les hommes perdent la poſſeſſion des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je ſais que le ſavant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gréque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit ſur la bouche ſignifioit le ſoleil. Mais il ne m'a convaincu que de ſon érudition. *La paix & la police parmi les citoiens après les recoltes & dans la joye qu'inſpire le repos de l'hyver*, voilà le vrai ſens de notre ſymbole, & l'inſtruction que cette écriture donnoit

eſt célebre dans l'antiquité. *Horace Carm. l. 1. od. 37.* La boiſſon commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num. 52.*

(a) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Ant. q. Expl. tom. 2. pag. 300. & la table d'Iſis.*

au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonſtances, qui éloignent la-deſſus tout doute & toute équivoque. L'une eſt le ſupport des fruits dont Horus eſt chargé : l'autre eſt le nom qu'on lui donne quand il eſt dans cette attitude : la troiſième eſt le geſte de cette figure. Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes ſéches dont on orne ſa tête, ſont immédiatement appuyés ſur les deux grandes cornes d'une chévre ſauvage. Il n'étoit pas poſſible de déſigner plus ſimplement, & ſans moins de myſteres, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorſque le ſoleil paſſe ſous le ſigne du capricorne (*a*). L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

L'hyver au laboureur procure un doux repos
Il y jouit en paix du fruit de ſes travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne ſont nulle-part comparables à celles que l'hyver aſſure aux Egyptiens. Leur hyver eſt un printems, & le plus beau printems de l'univers.

L'autre circonſtance, qui ſe joint à la marque de l'hyver, eſt le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme

(*a*) ..... *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parte agricolæ plerumque fruuntur.
Georgic. 1.

LE CIEL POETIQUE.

alors Harpocrate, nom qui en Phénicien ſignifie l'*ordre de la ſociété*, la police (a).

La troiſième circonſtance qui achéve de tout éclaircir, eſt le doit appliqué ſur la bouche, geſte qui à la ſuite des deux circonſtances précedentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ſes attributs, par ſon geſte, & par ſon nom ne tourne l'eſprit des aſſiſtans ni à la penſée du ſoleil, ni au reſpect que demande le ſacrifice, ni au prétendu ſecret des anciens myſtéres; mais à la conſidération de l'abondance dont ils jouiſſent durant l'hyver, & à l'uſage paiſible & modéré de cette abondance, lequel ſeul fait le bonheur de la ſociété.

Si ce geſte du doit appliqué ſur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'eſt parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par ſon geſte; au lieu qu'il falloit juger de la ſignification du geſte par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que ſon nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la ſociété : voilà la fonction exprimée par

(a) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *conſtitutio civilitatis*.

le nom. Comment rapprocher ces deux choſes ? Eſt-ce un bon moyen de régler la ſociété, lorſque l'abondance & le repos l'invitent à la joye (*a*), que de l'avertir de ſe taire dans un ſacrifice ? Cela ne fait point de ſens, & ce ne peut être là l'intention du geſte. Mais il eſt tout ſimple de régler des laboureurs dans leur oiſiveté & dans leur abondance, en leur recommandant par un geſte expreſſif de *modérer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur lorſque le repos de l'hyver les réunit, en ſuprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toujours où cet avis ſera écouté. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Cette explication de la figure ſymbolique nommée Harpocrate ſe trouve confirmée par d'autres uſages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroiſſoit Harpocrate, c'eſt-à-dire, la fête qui ſuivoit les recoltes ſe nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*b*). Le nom de cette fête qui ſignifie *l'uſage* Les Pamylies.

(a) ..... *Inter ſe læti convivia curant.*
Invitat genialis hyems, curas que reſolvit.
Georgic. ibid.

(b) *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Greques, par M. Potter édit. Anglic. tom. 1. p. 382. *The Grecian Dionyſia were the ſame with the Ægyptian Pamylia.*

LE CIEL POETIQUE. *moderé de la langue* (*a*), ne laiſſe aucun doute ſur le ſens du ſymbole que nous expliquons. De-là eſt venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adreſſer au peuple ces paroles : *Coupez vos langues. Abſtenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*b*) : ce qui eſt la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la ſuite on prit pour une cérémonie rélative au ſacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de diſcrétion & de conduite, adreſſée à tous les aſſiſtans : & c'eſt parce que les pamylies ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes ſociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres perſonnes qui vivent en ſociété, en ont pris en Occident le nom de *familles*.

Angérone. L'Angérone, que les Romains prirent pour la déeſſe du ſilence parce qu'elle avoit le doit ſur la bouche, n'étoit originairement autre choſe qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oiſiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du ſymbole par le tems de la fête où on l'emploioit,

(*a*) De פא *pa, os*; & de מול *mul, circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah, oris circumciſio.*

(*b*) τάμνετε γλώσσας. *Favete linguis, parcite verbis.*

qui

qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui ſignifie *la moiſſon dans la grange*, la jouiſſance des fruits de la terre (*b*). L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La figure du travail qui jouit en ſilence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'aſſemblée des peuples, étoit avec grande raiſon nommée Harpocrate, c'eſt-à-dire, le ſalut du peuple, la régle de la ſociété; puiſqu'elle enſeignoit les deux maximes qui en ſont le ſoûtien, & qui ſont tout le but de la politique; l'une, que *par le travail on obtient tout;* l'autre, que *ſans la paix on perd tout.* Auſſi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure: *la langue régle le ſort. Le bien & le mal dépendent de la langue* (*c*): & c'eſt parce que le peuple avoit principalement beſoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrémement multipliée & ſouvent abrégée.

On la voit tout communément avec une cruche, au lieu de trois; & avec une corne

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. ſaturnal. l.* 1. Il accuſe juſte pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine ou Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hangerona*, le blé renfermé.

(*c*) γλῶσσα τύχη, γλῶσσα δαίμων. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colère & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la corne de la chévre qui avoit nouri Jupiter. Mais nous ſommes encore bien loin de la naiſſance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la ſuite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en ſerons aux évènemens qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les ſym-

boles les plus connus, ceux qui contenant les inſtructions les plus néceſſaires aux peuples, reparoiſſent le plus fréquemment par cette raiſon dans les monumens anciens. On voit aiſément que la ſingularité de ces figures étoit fondée ſur le beſoin de varier les ſignes, & d'en abréger le nombre. Toutes ces figures étoient donc ſignificatives, & le lecteur n'eſt plus tenté de croire qu'Oſiris, Iſis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il ſent bien à préſent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par leſquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes ſelon les ſaiſons, & de la ſuite des travaux de l'année. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XVI.

Cérémonies ſymboliques. Mémoriaux des évènemens paſſés.

L'écriture ſymbolique, ſi ordinairement & ſi utilement employée à enſeigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéreſſoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la ſociété, ſervit auſſi dès le commencement à conſerver le ſouvenir de l'hiſtoire, & à expoſer publiquement l'objèt ou les raiſons des fêtes établies à

LE CIEL POETIQUE.

l'occaſion des grands évènemens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire civile, ni l'hiſtoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens : telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel ſymbole tiré de l'hiſtoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainſi il reſtera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; ſur-tout ſi les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée ſelon les fauſſes idées des ſyſtêmes formés dans des tems poſtérieurs, & depuis que le vrai ſens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été ſuivi d'une nouveauté dont le ſouvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, ſur-tout chez les nations policées & ſédentaires. Cet évènement, c'eſt le déluge. La nouveauté dont il fut ſuivi, c'eſt l'entier changement du labourage. Nous avons raſſemblé dans la lettre qui termine le troiſième tome du Spectacle de la Nature un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des veſtiges encore ſubſiſtans & diſperſés d'un bout de la terre à l'autre ;

par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluies, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, & une ſérénité univerſelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & reſſerré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore ſous les tropiques où le ſoleil darde à plomb ſes rayons pendant pluſieurs ſemaines de ſuite. Après le déluge, autre ciel (*a*), nouvelle diſpoſition des étoiles à notre égard par l'inclinaiſon de l'axe de la terre, viciſſitude des ſaiſons, pluies auſſi nouvelle que l'arc-en-ciel qui en eſt la ſuite & l'effet néceſſaire, météores incommodes, vents inconſtans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverſes perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant. LES CÉRÉMONIES HISTOR.

La comparaiſon de ces deux états ſi différens ne pouvoit manquer d'occuper ſouvent les enfans de Noé. Ils en conſervèrent le ſouvenir parmi leurs deſcendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faiſoient

(*a*) οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ. Le ciel & la terre d'à préſent. 2. *Petr.* 3 : 7.

LE CIEL POETIQUE. toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations ſur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fuſſent dans l'uſage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le ſon des inſtrumens, & la joye ſuccédoient aux pleurs. De-là vient que les cris uſités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems ſont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne ſignifient que des pleurs & des expreſſions de douleur adreſſées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre ſont plus faciles à démêler chez

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé, io pæan. Ce mot io, jeov, jevoé, hevoé eſt le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui eſt*. Bacché vient de בכה *beche*, pleurs. Triumphé vient de תרועה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé ſignifioit ſanglots, cris entre-coupés. Par la ſuite il a ſignifié la prière publique, enfin le chant des aſſemblées, comme on le peut voir *Pſ.* 88:16. Le mot Pæan dit quelque choſe de plus, s'il vient de פעה *paha*, jetter des cris aigus comme une femme dans les douleurs de l'enfantement, *Iſaïe* 42 : 14. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expreſſions courtes par leſquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adreſſer leurs prières & leurs cris. Le tout en étoit ſemblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

les Egyptiens que parmi les autres peuples, non ſeulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des ſymboles publics, conſtans, & gravés ſur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, ſe fixèrent mieux, ou ſe défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il eſt aiſé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triſte changement introduit par le déluge dans la nature. On y pleuroit avec Iſis, la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon ſorti de deſſous terre, ou par un monſtre aquatique. Enſuite on ſe réjouiſſoit de la réſurrection d'Oſiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu ſa force. Ceci n'eſt plus une énigme qui ait beſoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces perſonnages, ou plûtôt fait entendre le ſens de ces caractères.

CEREMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

L'allégorie des géants.

Les Egyptiens & la plûpart des Orien-

LE CIEL POETIQUE.

taux, quels que ſoient des uns ou des autres ceux qui en ont été les inventeurs, avoient une allégorie ou une peinture qui devint célebre, & qu'on retrouve partout. Elle repréſentoit le monſtre aquatique tué, & Oſiris reſſucité. Mais il ſortoit de la terre des figures hideuſes qui entreprenoient de le déthrôner. C'étoient des géants monſtrueux dont l'un avoit pluſieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ſes mains un quartier de montagne, & le lançoit contre le ciel. On les diſtinguoit tous par des entrepriſes ſingulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Oſiris reprenoit le deſſus, & Horus ſon fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, ſe délivroit heureuſement de ſes pourſuites, en ſe préſentant à ſa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je comte une fable: mais pour montrer que ce tableau eſt hiſtorique, & que tous les perſonnages qui le compoſent ſont autant de ſymboles ou de caractères ſignificatifs qui expriment les deſordres qui ont ſuivi le déluge, les peines des premiers hommes,

& en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il ſuffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (*a*) ſignifie *la perte de la ſérénité ;* Othus (*b*), *la diverſité des ſaiſons ;* Ephialtès (*c*), *les grands amas de nuées*, auparavant inconnues ; Encelade (*d*), *les ravages des grandes eaux débordées ;* Porphyrion (*e*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévaſſe les plaines, & renverſe les montagnes ; Mimas (*f*), *les grandes pluies ;* & Rœchus (*g*), *le vent*. Comment ſe pourroit-il faire que tous ces noms conſpiraſſent par hazard à exprimer les météores qui ont ſuivi le déluge, ſi

LES CE
REMONIE
SYMBOLI
QUES.

(a) ברו *beri*, *ſerenitas*, הרוס *harous*, *ſubverſa*, la perte de la ſérénité.

(b) עתות *ouittoth* ou *othus tempora*, *tempeſtatum vices*, la ſucceſſion des ſaiſons.

(c) עבי *evi* ou *ephi nubes*. עלתה *altah*, Geneſ. 15 : 17. *caligo*. *Ephialtes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*.

(d) עין-הלך *en-celed*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, torrens.

(e) פור *phour*, *frangere*, & en doublant פרפר *pharphar*, *fruſtulatim diffringere*, Job 16 : 12. de-là פרפרין *porphyrion*, *confractio*. C'eſt le même mot qui a donné naiſſance aux mots latins *purpura*, *far*, & *furfur* ; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briſer le blé pour avoir la farine & le ſon.

(f) מים *maïm*, les grandes pluies.

(g) רוח *Rouach* ou *Rœchus*, le vent.

LE CIEL POETIQUE.

ce n'avoit été là l'intention & le premier ſens de cette allégorie ? Par-là les fables diſparoiſſent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuſes aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour ſe délivrer du vent qui ruinoit ſes eſpérances, c'eſt un ſymbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à ſe garantir des ravages du vent printanier & des ſuites du vent Boréal, qu'en obſervant exactement l'entrée du ſoleil au ſigne du lion pour ſe ſauver, & en ſe gardant avant ce tems-là de riſquer des moiſſons qui auroient été emportées.

Le beſoin de perſonifier les objets qu'on vouloit peindre, introduiſit ainſi de très-bonne-heure l'uſage des tableaux allégoriques, & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on ſe croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impreſſion, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choſes intellectuelles fit recourir d'abord aux figures ſymboliques. L'uſage de ces figures autoriſa enſuite le

goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obſcur étoit éclairci par la ſimplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne ſont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la ſignification propre des noms de tous les perſonnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écriture & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la repréſentation des maux paſſés, & aux réglemens de la ſociété.

Les cérémonies instruct.

XVII.

Suites des mémoriaux du paſſé.

Nous avons déja remarqué que les Anciens ne ſe contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées ſur la pierre, mais même par des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient ſignificatifs, & ſervoient à retracer le ſouvenir des choſes paſſées.

La fête de l'ancien état du genre humain, après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la diſperſion. Mais elle prit en Egypte une forme plus brillante

LE CIEL POETIQUE. à l'aide des figures ſymboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclairciſſement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les ſymboles, ſans jetter une lumière utile ſur une infinité de monumens qui nous en reſtent, & qu'on a regardés juſqu'à préſent comme inintelligibles.

Les Orgies. On portoit dans cette fête un pannier ou un coffrèt qui contenoit les monumens des progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés,

(a) ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀνεκείτο. *In ciſtâ (ou capſulâ) repoſitum erat Dionyſii (Oſiridis) pudendum. S. Clem. Alex. cohortat ad Genteſ. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien ערוה *ouervah* ou *orvia, pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravagances & de diſſolutions.

du ſel, de la laine cardée, des tourtes de miel, & de fromage ; enfin un enfant, un ſerpent, & un van (*a*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre inſtrument de muſique.

LES CE-
REMONIE
SYMBOLI-
QUES.

Cet aſſemblage paroît d'abord étrange : mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reſte eſt fort ſimple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un ſerpent d'or ou d'autre matière, eſt le bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis : c'eſt le labourage ou l'induſtrie encore foible & qui fit *ſubſiſter* les hommes avec des bayes ſauvages & des graines recueillies ſans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu à peu à ſemer à propos des graines d'un meilleur ſuc ; à nettoyer le blé à l'aide du van ; à faire du pain ; à joindre même quelque délicateſſe au ſimple néceſſaire ; à s'aſſurer toutes ſortes de nouritures ſaines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brébis ; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inſéparable de la célébration des fêtes étoient le ſymbole de la reconnoiſſance qui réuniſſoit les hommes à certains jours

(*a*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's Antiquity of Greece*, *tom.* I. *Grecian Feſtivals.*

LE CIEL POETIQUE.

pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi ſe nourir, ſe chauffer, & ſe couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la ſuite tant de myſtères* & toute la repréſentation que je viens de détailler, paſſa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux ſe répandit fort loin. Rien n'eſt ſi ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un ſerpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

* *Myſtica vannus.* Virg. Georgic.

V. *l'Antiq. expliq. & l'état du tréſor de S. Denys.*

Pour rendre ces repréſentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triſte néceſſité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maiſons & les fruits de la terre contre les inſultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le ſéjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'eſt la circonſtance particulière dont ils conſervèrent le ſouvenir par une eſpéce de chaſſe qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois ans. Cette chaſſe n'étant que repréſentative & peu ſerieuſe, fit dégénérer la ſainteté des fêtes en des courſes tumultueuſes qui furent ſuivies des plus grands deſordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

Il eſt vrai qu'elles commençoient par le ſacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu,

comme il eſt aiſé de le prouver par leurs cris de guerre qui ſignifioient, *le Seigneur eſt le fort* (a); *le Seigneur eſt ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur ſoit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur langage & leur religion étoient les mêmes.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Mais on peut concevoir quelles dûrent être les ſuites de la liberté avec laquelle les aſſiſtans de tout âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun; ayant en main une maſſue, ou une torche, ou une pique; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer; & ſe barbouillant les habits & le viſage du ſang des victimes pour porter les marques d'une chaſſe dangereuſe.

(a) אל אלוה *el eloah* ἐλέλεῦ, d'où vient ἀλάλη cri militaire.

(bb) *Io ſaboï* de צבאי *ſaboï*, *Deus mihi exercitus.*

(c) *Iehov niſſi*, *Io niſſi*, *Dio niſſi*; *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux eſto. Exod.* 17 : 15. Il n'eſt pas encore tems de convertir ce Dioniſſi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionyſius des Grecs.

LE CIEL POETIQUE.

XVIII.

Les animaux vivans, devenus ſymboliques.

Préſentement que nous connoiſſons le goût des Orientaux, & ſur-tout des Egyptiens, pour les figures ſymboliques, nous ſommes autoriſés à croire que les pratiques ſingulières qui s'obſervoient parmi eux étoient autant de ſignes de certaines vérités, ſoit aſtronomiques, ſoit morales ou autres: nous ne riſquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Libye, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poiſſons & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des ſymboles fort ſimples. Ce n'étoit que les anciens ſignes du zodiaque, & les différentes marques des ſituations du ſoleil. On caractériſoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Iſis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleſte où le ſoleil entroit; & au lieu d'une ſimple peinture, on faiſoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le ſymbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faiſoit paroître un

chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'eſt Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion. La néoménie du bélier devint tout naturellement la plus ſolemnelle dans les lieux où l'on faiſoit un grand commerce de brébis. La néoménie du taureau fut la plus agréable de toutes dans les gras pâturages de Memphis & de la baſſe Egypte. La fête de l'entrée du ſoleil dans les chevreaux fut brillante à Mendès où l'on nouriſſoit plus de chévres qu'ailleurs. Chaque ville s'affectionna ainſi à la néoménie d'un ſigne ou d'un autre, ſelon l'interêt ou le goût qu'elle y pouvoit prendre. Dans l'uſage où l'on étoit de décorer le cérémonial de figures ſingulières, les peuples couronnoient de fleurs & conduiſoient proceſſionellement l'animal ſymbolique dont la fête portoit le nom. Pouvoient-ils n'y pas voir avec une prédilection particulière l'objèt qui faiſoit leurs richeſſes ſpéciales ? Il eſt vrai qu'après l'introduction de l'idolâtrie, ils s'abſtinrent de faire mourir l'animal qu'ils avoient vû paroître ſi honorablement dans leurs cérémonies. Mais il continuèrent toûjours à en faire trafic.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Biblioth. l. 1.*

LE CIEL POETIQUE.

Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thébes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. On peut donc ſoupçonner avec la plûpart des ſavans que l'utilité & l'interêt du commerce étoient le motif qui portoit les Egyptiens à chérir ces animaux, & ce qui leur en rendoit la vûe ſi flatteuſe dans leurs fêtes. Mais quelque vraiſemblable que ſoit cette conjecture ſur l'origine des animaux reſpectés en Egypte; voici quelque choſe de plus poſitif ſur cette bizarre coûtume dont on a tant écrit ſans en aſſigner la vraie origine. M. de Maillèt dans ſa Deſcription de l'Egypte, qu'il connoiſſoit très-bien, après un ſéjour de plus de ſeize ans, nous apprend que la moiſſon ſe fait en Mai dans la baſſe Egypte; en Avril au-deſſus du Caire; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moiſſon étant l'objèt qui remue le plus puiſſamment l'eſprit des peuples, la néoménie qui terminoit la recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au bélier dans les environs de Thébes. La grange étoit pleine: c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le tau-

reau ; & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement unie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal, dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

Les cr
re'moni
symbol
ques.

XIX.

Les ſymboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles ſignifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu conſacré pour en être la ſepulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une deſcription exacte du cimetière de

Biblioth. l

LE CIEL POETIQUE.

Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La ſépulture commune étoit, ſuivant ſon récit, au-de-là d'un lac nommé Acheruſie (*a*). Le corps mort étoit apporté ſur le bord de ce lac au pié d'un tribunal compoſé de pluſieurs juges qui informoient de ſes vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ſes dettes on livroit ſon corps à ſes créanciers pour obliger ceux de ſa famille à le retirer de leurs mains, en ſe cottiſant pour faire la ſomme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de ſépulture, & apparemment étoit jetté dans une eſpéce de voyerie ou de foſſe qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une ville * peu diſtante de Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verſoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit ſignifier qu'un tourment ou des remords qui ne finiſſent point. Et ce ſeul trait nous donne lieu de

* *Achante.*

(a) De אחרי *acharei*, après; & de אשי *ish*, l'homme, vient אחריאוש *acharejis, ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui ſuit la mort de l'homme. On dit auſſi אחרון *achron, poſtremum, conditio ultima.*

(*b*) Quelques auteurs croient que comme on a donné à la tourterelle le nom de *tor* תר ou de *turtur* pour imiter ſes gémiſſemens réïtérés, le nom de *tartare* ſignifie les pleurs, les regrets éternels. Ce mot peut venir du Chald. תרה *tarah*, *præmonitio*, en doublant.

penſer que le lieu où l'on jettoit les corps ſans ſépulture étoit accompagné de repréſentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne ſans ceſſe; d'un autre dont le cœur eſt perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pouſſe au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe auſſitôt, & qu'il eſt contraint de reporter ſans interruption vers le ſommèt. LES CE'RE'MONIE INSTRUCTIVES.

S'il ne ſe préſentoit point d'accuſateur, ou que l'accuſateur qui dépoſoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on ceſſoit de pleurer le mort: on faiſoit ſon éloge. Par exemple, on vantoit ſon excellente éducation, ſon reſpect pour la religion, ſon équité, ſa modération, ſa chaſtété, & ſes autres vertus. Jamais on ne lui faiſoit un mérite de ſa naiſſance qu'on ſuppoſoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des aſſiſtans applaudiſſoit à ces éloges & félicitoit le mort ſur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien. *Diod. ibid.*

Sur le bord du lac étoit un batelier ſévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans ſa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les Rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec la même rigueur, & n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE.

admis dans la barque ſans la permiſſion des juges, qui les privoient quelquefois de la ſépulture. Le batelier conduiſoit le corps au-de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruiſſeaux, de boſquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu ſe nommoit Eliſout*, ou les champs éliſées, c'eſt-à-dire, *pleine ſatisfaction, ſéjour de repos* ou *de joye*. A l'entrée de ce ſéjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbere. Toute la cérémonie finiſſoit par jetter trois fois du ſable ſur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עלצות

Tous ces termes & ces pratiques qui ont été copiés preſque par-tout, étoient autant d'inſtructions adreſſées au peuple. On lui faiſoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de diſcours ou de ſymboles très-ſignificatifs, que la mort étoit ſuivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxo-

(*a*) M. de Maillet nous a très-bien expliqué comment on enterroit les momies Egyptiennes. On les deſcendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, ſous les ſables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laiſſoit enſuite retomber le ſable des environs. La coûtume de jetter trois fois du ſable ſur le corps mort eſt devenu univerſelle. *Injecto ter pulvere.* Horat Carm. l. 1. od. 28.

(*b*) *Magnâ manes ter voce vocavi.* Æneid. 6.

rable ; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juſte qu'un paſſage à un état plus doux. C'eſt pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (a) Nous l'appellons de même *le trépas*, c'eſt-à-dire, le paſſage à une autre vie. La barque de tranſport ſe nommoit *La tranquillité* (b), parce qu'elle ne tranſportoit que les juſtes ; & au contraire le batelier qui refuſoit ſans quartier ceux que les juges n'avoient pas abſous, ſe nommoit *la colere* (c), ou la vengeance. LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Quant à la terre jettée ſur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expreſſion ſimple de leurs regrets. Mais ils ne ſe contentoient pas de rendre en paſſant cet honneur ſur la foſſe : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-deſſus de la porte du mort le ſymbole de l'eſtime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme eſt le ſymbole naturel de l'amitié

(a) פלוטה *pelitah*, ou plûtôt פלוטה *pelouta*, adouciſſement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce paſſage comme la fin des maux. *Levare functum paupertem laboribus.* Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *beri*, *tranquilitas*, *ſerenitas*, d'où vient βάρις *baris*, la barque de Charon. *Diod. Sic. ibid.* à moins que *baris* ne vienne de *ber*, qui ſignifie la foſſe.

(c) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL POETIQUE. & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient pouſſés ſur la foſſe de leur ami ſuivant l'uſage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois goſiers à la figure du chien. Ainſi cette figure placée auprès du tombeau, & ſur la porte du mort nouvellement enterré, ſignifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pouſſer *ſur la foſſe* de celui qu'ils avoient eſtimé & chéri pour ſes bonnes qualités. Le ſens de ce ſymbole n'eſt plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *cerbere*, c'eſt-à-dire tout ſimplement, *les cris de la foſſe* (a).

Il n'eſt ni facile, ni raiſonnable de vouloir éclaircir tous les ſymboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour ſe convaincre que la plûpart des figures ſingulières & des uſages les plus ſolemnels n'étoient dans leur origine que des ſymboles ſignificatifs ou des cérémonies inſtructives. Il ſuffit que cela ſoit vrai de pluſieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier eſſai d'explication ſur l'écriture ancienne, puiſque l'explication que j'en

(a) De קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même ſens dans notre langue ; & de בר *ber*, le caveau, la foſſe, קרבר *cerber*.

donne

donne eſt ſimple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les beſoins des premiers hommes.

Les cérémonies instructives.

Mais après avoir apperçu dans les ſymboles & dans les cérémonies Orientales les plus diſtinguées autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adreſſées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, ſans que je l'en avertiſſe, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'eſt-il changé en plomb, & par quel paſſage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on liſoit autrefois autant de vérités utiles, ſont-elles devenues des puiſſances redoutées, & des divinités diſperſées dans tout le ciel? Cette queſtion nous conduit à la théogonie ou à la naiſſance des dieux du Paganiſme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE OU LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le Spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle, loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

nations s'y ſont empoiſonnées, en recevant les caractères de cette écriture ſans en recevoir le ſens. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette hiſtoire des égaremens de nos peres préſente au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me ſemble, intéreſſer ſa curioſité : car je n'ai point de connoiſſance qu'aucun mythologue ou hiſtorien ait rapporté la naiſſance de l'idolâtrie à cette origine. D'ailleurs elle intéreſſe encore plus la pieté, en mettant dans un grand jour la ſupériorité infinie des lumières du Chriſtianiſme ſur celles de la Philoſophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge; accumuler de nouvelles erreurs ſur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriſer enſuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette hiſtoire au contraire eſt la gloire du Chriſtianiſme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puiſſance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'aſtrologie, fait tomber les ſuperſtitions inquiétes qui tyraniſoient l'univers, & rectifié la raiſon de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile.

LE CIEL POETIQUE.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies ſymboliques en rendit de jour en jour l'uſage plus fréquent & plus étendu : mais on ſe trouva bientôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inſéparable. Quelque ſoin qu'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractère ou la même clé à une multitude de choſes qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut ou une piéce de la figure ſymbolique (comme la choſe ſe pratique encore dans l'écriture des Chinois) ; on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin preſque impraticable par la quantité des figures, qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. C'eſt encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoiſe qui peint, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée, par une multitude de caractères ou de clés différentes, & par des variétés inombrables dont on charge chaque clé.

L'écriture courante.

Il ſe trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (*a*), puiſque ce

(*a*) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua

fut avant le ſiécle de Job & de Moïſe, un eſprit attentif, un génie heureux, dont l'hiſtoire ne nous a pas conſervé le nom, qui ayant remarqué que les ſons de la voix avec leſquels nous pouvons ſignifier tout ce qu'il nous plaît, ſont en aſſez petit nombre; s'aviſa de repréſenter ce petit nombre de ſons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en repréſentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux ſons & articulations qui ſuffiſent par leur mélange pour former les mots, ou les ſignes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la penſée de toutes les choſes que nous diſtinguons par la diverſité de ces ſons. LA NA SANCE DIEUX.

Cette invention ſi ſimple, & ſi féconde, fit une fortune rapide. Elle paſſa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux, puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de là aux habitans des Iles: elle pénétra juſques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établiſſement eſt antérieur à cette invention, & qui par une

l'uſage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité :

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Brebeuf. Pharſal.

LE CIEL POETIQUE.

foibleſſe commune à tous les peuples ſpirituels, croyent valoir mieux que le reſte des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture ſi commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conſervent encore l'ancienne écriture repréſentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture ſymbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois ſont d'une inſtitution plus arbitraire : au lieu que les ſymboles Egyptiens tenoient aux objets repréſentés par quelque rapport, ſoit de nom, ſoit de reſſemblance. Le ſerpent, par exemple, ou l'anguille ſignifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour ſignifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme ſignifioit la terre par une reſſemblance de fécondité; & une barque ſignifioit la mort, par une reſſemblance de ſervice, puiſque la mort & la barque nous paſſent où nous devons arriver. On ſe trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un très-petit nombre de caractères repréſentatifs des ſons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du ſon la penſée de l'objet, ou du jugement qu'on attachoit à ce ſon.

Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la ſociété, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un ſervice très-expéditif. LA NAIS SANCE DE DIEUX.

L'écriture ſymbolique qui dès ſon commencement tenoit à la religion, à l'aſtronomie, & aux ordonnances qui régloient la ſociété, ſe trouvant comme conſacrée par l'uſage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les inſtrumens deſtinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs diſciples, continua à être miſe en œuvre dans les fêtes, ſur les tombeaux, & ſur les monumens publics. Elle devint l'écriture des ſavans & des prêtres. Elle ſe conſerva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé ſe perpétue ſans qu'il ſoit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut pas devoir effacer les figures de l'ancienne qu'on trouvoit ſur les tables ſacrées, ſur les grands vaſes employés à faire les offrandes, ſur les obéliſques, ſur les tombeaux, & généralement ſur tout ce qui avoit rapport à la piété, à l'inſtruction L'écriture Hieroglyphique.

LE CIEL POETIQUE.

des peuples, & aux bienſéances du ſervice religieux. Les caractères de cette écriture ſe nommèrent *lettres ſacrées* *, ou *ſculptures ſacrées*, pour les diſtinguer des caractères de l'écriture commune.

* ἱερογλύφικα.

Celle-ci par ſon extrême commodité prit tellement le deſſus que l'autre fut négligée dans l'uſage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'en avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de ſoin de l'étudier, & cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout à fait rare. Quelle impreſſion dût faire alors ſur l'eſprit des peuples la vûe d'Oſiris, d'Iſis, & de toutes ces figures d'hommes & d'animaux, dont le culte public & les monumens ſe trouvoient pleins. Nous arrivons à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais eſt-elle donc l'effèt de l'écriture ſymbolique? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain? Non aſſurément. La cupidité ſeule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la juſtice, & qui a le cœur plein de paſſions n'eſt pas un idolâtre : je l'avoue : mais il eſt déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent ſuccéder au premier, Dieu permettant que les

ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terreſtres, la même injuſtice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les genoux devant les figures inſtructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais leur cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs paſſions. L'abondance qu'ils venoient demander plûtôt que la juſtice; la longue vie qu'ils regardoient avec complaiſance comme l'effèt & le prix de leur piété, en étoient auſſi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'eſprit de religion y avoit peu de part: c'eſt parce qu'elles les intéreſſoient par quelque ſymbole particulier à leur pays, & ſur-tout par la figure de l'animal qui faiſoit leur richeſſe, ou qui caractériſoit le tems précis de leur moiſſon. Au lieu de meſurer

LA NA
SANCE I
DIEUX.

(a) *Spargens pœnales cæcitates ſuper illicitas cupiditates.* Auguſtin. Conf.

LE CIEL POETIQUE.

l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, qui ſe renferme dans un cercle de menues pratiques, & ſe perſuade que ſa proſpérité ou ſes petits avantages perſonnels ſont une juſtice que Dieu lui rend, dont il doit être occupé par préférence. Avec des diſpoſitions ſi groſſières il eſt peu étonnant que les premiers hommes ayent aiſément perdu de vûe le Créateur, & la véritable piété. Ce que les ſymboles publics leur enſeignoient les avoit peu touchés, lorſque le ſens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduiſoit pas à en chercher le ſens lorſqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à préſent juger des impreſſions que doivent faire les figures ſymboliques ſur l'eſprit de nos adorateurs Egyptiens. Ceux que leur cupidité a corrompus abuſent de tout : & l'écriture deſtinée à les inſtruire va, par l'effet de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de mépriſe en mépriſe, & devenir pour eux l'occaſion des chutes les plus funeſtes.

Parmi ce peuple qui ſe préſente dans le lieu de l'aſſemblée preſque perſonne ne

ſait lire l'écriture vulgaire : on peut bien aſſûrer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizares, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux, & ſur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du ſoleil. Un homme ou un oiſeau dans ces peintures les faiſoit ſonger à un homme ou à un oiſeau. Ils ſe bornoient ſtupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe, ou à tel autre ſon dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le ſens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'eſt perſonne qui ne preſſente aiſément les étranges ſuites de cette mépriſe.

La naissance des dieux.

I.

Dieu, le ſoleil, & Oſiris confondus.

Les Egyptiens voyoient par-tout, & principalement dans le lieu des aſſemblées religieuſes, un cercle ou la figure du ſoleil.

Comment les idées de Dieu & du ſoleil ſont confondues.

LE CIEL POETIQUE

Cette figure étoit ſouvent au haut de chaque tableau deſtiné à les inſtruire, ſouvent ſur la tête des perſonnages ſymboliques les plus diſtinguées. Comme le ſoleil étoit le corps de ce ſymbole, ils le nommoient le ſoleil : & l'Etre tout-puiſſant étant l'ame ou le ſens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le ſoleil, ils l'appelloient également *l'être*, *l'éternel*, *le pere de la vie*, *le fort*, *le très-haut* (a). C'étoit ſur-tout devant cette figure qu'ils ſe proſternoient dans leurs ſacrifices. Ils adreſſoient leurs remercimens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'eſprit étant toûjours occupés du ſoleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ſes remercimens, & ſon adoration au ſoleil même. Dès que Dieu fut confondu avec ſon ouvrage, une première illuſion ouvrit la porte à mille autres extravagances.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

A côté du ſoleil qu'on préſentoit au peuple ſur la tête des figures ſymboliques, & au haut des peintures ſacrées, ſe voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu eſt l'auteur; tantôt certains feuillages, ſymboles des libéralités dont il eſt le diſtributeur; tantôt

(a) *Jehova, hévoe, el, eloah, hélion.*

des aîles de ſcarabée, ſymbole des changemens de l'air dont Dieu eſt le diſpenſateur. Toutes ces choſes tenant à l'objèt de ſes adorations, il conçut une ſorte de vénération pour l'anguille, ou le ſerpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffrèt mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le ſens ſe perdoit du vûe. Il prit de même une idée avantageuſe du ſcarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora ſans y rien comprendre. On chercha enſuite des raiſons pour autoriſer le rang & l'eſtime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toûjours en ſe multipliant; & bien entendu en empirant.

LA NA
SANCE I
DIEUX.

Le peuple Egyptien après avoir déja pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le ſoleil, qui en étoit le ſigne, prit peu à peu le ſymbole du ſoleil même, l'Oſiris, le modérateur de l'année, ou le *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il préſentoit à l'œil, c'eſt-à-dire, pour un homme. Ils prirent de même Iſis pour une femme; & l'enfant qu'elle nourit avec une tendre affection, ils le prirent pour un enfant, pour le fils d'Oſiris & d'Iſis. C'étoit entiérement pervertir l'uſage de ces figures. Car un homme ſymbolique n'eſt point deſtiné à ſignifier un homme. Iſis n'étoit

Commen
ſoleil fut c
fondu av
un homm
mort.

LE CIEL POETIQUE.

pas une femme ; & Horus ſoit enfant, ſoit homme fait, ſoit qu'il fût armé d'une fléche, ou qu'il portât une cruche de vin, étoit toute autre choſe qu'un enfant, ou un homme fait, ou un chaſſeur, ou un bûveur. Prenant donc ces figures au pié de la lettre, ils les regardèrent comme des monumens de leur hiſtoire nationale. Ils ne délibérèrent pas long tems ſur l'application qu'il en falloit faire. Ils prirent la figure la plus diſtinguée, l'Oſiris, le roi, ou le modérateur des ſaiſons, pour le conducteur & le pere de toutes leurs colonies qui étoit Cham, & qu'ils appelloient Ham, Amoun, Hammon, & Thammus, ſelon les diverſes prononciations des provinces.

Les perſonages ſymboliques pris pour des monumens hiſtoriques.

Oſiris, de lettre ou de perſonnage ſymbolique qu'il étoit auparavant, étant devenu dans l'eſprit des peuples une perſonne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit ſon hiſtoire rélativement aux attributs que portoit la figure. On la mêla de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reſte, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le ſymbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel aſtre par lequel Dieu nous diſtribue les ſecours de la vie.

Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils ſont, nous ont conſervé ces ennuyeuſes légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coups, & lorſqu'on avoit perdu la ſignification du ſymbole, elles ne ſont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce ſont des infamies ſcandaleuſes, & conformes aux inclinations déteſtables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Biblioth. l. 1.*

b *De Iſid. & Oſir.*

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le ſoleil, comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Oſiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troiſième précipice. Ils ſavoient par un ſouvenir confus & par un uſage univerſel que cette figure d'Oſiris avoit rapport au ſoleil, & ce n'étoit en effèt rien autre choſe dans ſa première inſtitution. Ils voyoient de plus le cercle, la marque de Dieu aſſez ſouvent placée ſur le front d'Oſiris. Ils uniſſoient donc perpétuellement l'idée d'Ammon avec celle du ſoleil, & toutes les deux avec celle de Dieu, de l'Etre tout-puiſſant & bien faiſant. Ils n'honorèrent plus ni Dieu, ni le ſoleil ſans chanter en même tems les bienfaits d'Oſiris ou d'Ammon. L'un tenoit toûjours inſéparablement à l'autre:

LE CIEL POETIQUE.

ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Oſiris avoit été tranſporté dans le ſoleil pour y faire ſa réſidence, & que de-là il ne ceſſoit de protéger l'Egypte, ſe plaiſant à répandre une plus riche abondance ſur le pays qu'habitoient ſes deſcendans, que ſur aucune autre contrée de l'univers. Ainſi après avoir peu à peu attribué la divinité & offert leurs adorations à ce roi repréſentatif des fonctions du ſoleil; par un nouveau ſurcroît d'abſurdité ils le prirent pour leur premier roi. De-là cet aſſemblage étrange de trois idées incompatibles, je veux dire de Dieu, du ſoleil, & d'un homme mort, qu'il eſt cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

II.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

Cette religion qui flattoit groſſièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aiſément faveur, & s'enracina dans l'eſprit des peuples. Tout le reſte des ſymboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poſeïdon ou le Neptune, c'eſt-à-dire, l'Oſiris marin, ſymbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un dieu qui ſe plaiſoit dans la mer comme Oſiris au ciel. L'Oſiris funébre qui annonçoit

Neptune.

Pluton.

l'anniverſaire des funérailles, eut auſſi ſon hiſtoire: & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être priſes dans leur vrai ſens pour des inſtructions publiques ſur le repos des juſtes après la mort, avoient été peu à peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient ſous terre, on fit du Pluton ou du ſymbole de la délivrance des juſtes, un dieu qui préſidoit au ſéjour des morts. LA NAISSANCE DES DIEUX.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut preſque point connu des Egyptiens qui haïſſoient la mer; & qui étant dans l'abondance de tout, ne ſortoient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux. *Herodot. in Euterp.*

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent, quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire, d'une année. Et ſi l'Auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux,

LE CIEL POETIQUE. n'étoient originairement autre choſe que le ſoleil, on voit ici combien il avoit raiſon de le penſer, puiſque Jupiter, Ammon, Neptune, & Pluton ne ſont dans la vérité que le ſymbole d'une année ſolaire diverſifiée ſelon les circonſtances. On ne perdit pas tout à fait de vûe l'unité de leur origine en les perſonifiant : car on en fit trois freres qui avoient, diſoit-on, partagé entr'eux l'empire du monde. Le ſouvenir du partage de la terre entre Cham & ſes deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la reception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Ammon, la ville de Thèbes où il avoit fait ſon plus long ſéjour, & qu'on nommoit anciennement le *ſejour d'Ammon* *, fut par la ſuite appellée la *ville de Dieu* †.

* *Ammon-no.*

† *Dioſpoli.*

Ce mot Jehov, dans l'uſage primitif, ſignifioit le *pere de la vie*, *l'Etre ſuprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*) ; & les Romains par celui de *Deus* : tous noms dont le ſens eſt le même, ſi ce n'eſt auſſi le même ſon, varié ſelon la prononciation des peuples. Ils y

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de *Zεύς*, qui vient de *Zάω* & *Zαὼ*, *vivre*. C'eſt toûjours le même ſens.

joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit Dioſpiter ou Jov-piter. Les reſpects & les adorations qu'on adreſſoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au ſoleil, & à un homme qu'on ſe figura y avoir été tranſporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de ſtupidité avec Dieu & avec Oſiris ou l'aſtre modérateur des ſaiſons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en poſſeſſion des premiers honneurs, après que les autres ſymboles eurent été convertis de même en autant de perſonnages céleſtes & de divinités puiſſantes. La raiſon de cette prééminence eſt fondée ſur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs ſymboles, je veux dire, à leur Oſiris.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

III.

Iſis, la Reine du ciel.

Après le roi ſymbolique, ou le caractère du ſoleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs aſſemblées que l'Iſis, ſymbole de la terre, ou plûtôt l'affiche des

LE CIEL POETIQUE.

fêtes caractériſées par les productions de la terre dans chaque ſaiſon. Un croiſſant de lune ou une face pleine poſée ſur la tête d'Iſis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaiſon, des ſémailles, de la moiſſon, ou de telle autre partie de l'année, ſelon qu'on y joignoit le ſymbole d'une ſaiſon ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les miniſtres de quelques cantons affectoient d'écrire différemment des autres : & au lieu d'exprimer la néoménie, ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phaſe, ils choiſirent pour ſymbole de cet aſtre l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ſes courſes durant la nuit : c'eſt le chat *. Vû de profil, il marquoit le croiſſant : vû de face il ſignifioit la pleine lune. Cette figure ſe mettoit quelquefois ſur la tête d'Iſis plus communément au haut du ſiſtre, qui étoit un petit cerceau de métal traverſé par des verges de fer, & ſervant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la juſteſſe de la danſe & du chant. Cet inſtrument de joye étoit donc le ſymbole des fêtes, & placé dans la main

* *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

Le chat.

Le ſiſtre.

d'une Iſis qui portoit les marques de telle ou telle ſaiſon, il annonçoit la ſolemnité particulière à cette ſaiſon. LA THÉOGONIE.

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs aſſemblées ces figures d'Iſis qu'on continuoit à montrer cérémonieuſement & par forme, ſans en entendre le ſens, donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre, le ſymbole du ſoleil pour Ammon leur pere commun. Iſis fut regardée comme ſa femme: elle participa aux titres du mari; & étant devenue dans leur eſprit une perſonne réelle, & une puiſſance importante, ils l'invoquèrent avec confiance: ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les inſtrumens & les parures d'Iſis n'étant plus que des décorations d'un ancien uſage dont on avoit négligé le ſens & le juſte arrangement depuis l'invention de l'écriture courante, on les prit pour des monumens hiſtoriques des ſecours qu'Iſis avoit procurées au genre humain. Chaque ſigne, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'hiſtoires, ou plûtôt de contes frivoles.

LE CIEL POETIQUE.

Plutarque ne peut rapporter ces hiſtoriettes ſans perdre patience, ou ſans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuſe, ou une phyſique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui ſéduiſit le plus les Egyptiens, frappés des atours ſinguliers de cette femme toûjours préſente dans leurs aſſemblées, ce fut l'union fréquente d'un croiſſant ou d'un plein de lune, avec les parures de ſa tête. Ils en prirent occaſion de publier que la femme d'Oſiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune pour demeure. Les fêtes du Très-haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle partie du décours, que parce que ces phaſes étoient une indiction naturelle, & un moyen aiſé de raſſembler les peuples en un jour convenu & affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objet de ces fêtes : ils les crurent conſacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient réſidente, & fort attentive à leurs beſoins. Il n'y avoit pas juſqu'aux taches de la lune, qui par une fauſſe apparence de viſage humain ne ſervît à fortifier leur illuſion.

On voit aiſément que comme l'Oſiris

diverſifié ſelon le beſoin des ſignifications a donné lieu à imaginer un homme devenu gouverneur du ſoleil, un autre de la mer, & un troiſième des enfers; de même, l'Iſis diverſement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des ſaiſons, pour diverſifier les annonces des fêtes, donna lieu à imaginer autant de déeſſes, ſoit céleſtes, ſoit terreſtres, ou même infernales, qu'Iſis changeoit de figure & de nom. Avant que d'éclaircir en détail la vérité de ce que j'avance, continuons à indiquer d'abord les ſources générales d'où ſont ſorties les divinités les plus bizarres, & les opinions les plus monſtrueuſes. LA THÉOGONIE.

IV.

Horus, la fête des loix. Ménès.

La troiſième clé uſitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis. Ce ſymbole des différens travaux de l'année, en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produiſit à ſon tour une multitude d'autres dieux. Mais quel eſt l'Egyptien connu dans l'hiſtoire qu'on s'imagina être ce fils chéri du roi & de la reine du ciel? Cham

LE CIEL POETIQUE.

& ſa femme occupent les premières places. Voici une nouvelle apothéoſe à faire, une nouvelle place à donner dans le ciel. Quel ſera celui qu'on en gratifiera ?

V. *Syncell. chroniq. d'Euſebe, & Marſham.*

Les Egyptiens n'ont jamais oublié que Ménès fils de Cham avoit régné parmi eux, & qu'il étoit le premier auteur de leur police & de leurs fêtes. Il ne porta même le nom de Ménès, qui ſignifie *partage, diſtribution* (a), que parce qu'il avoit réglé le partage des terres, le nombre des mois, la diſtribution des fêtes, & l'ordre des travaux communs. Cherchant donc à connoître hiſtoriquement leur Horus ; le rapport que ce ſymbole avoit aux réglemens du labourage & de l'année, les conduiſit à le prendre pour Ménès, l'inſtituteur de tout l'ordre public. Dans la perſuaſion que cette figure ſignificative étoit non-ſeulement un perſonnage réel, mais même un de leurs ancetres, diviniſé & habitant du ciel ; que c'étoit le fils de Cham, leur légiſlateur Ménès ; ils le nommèrent tantôt Chemmis *, tantôt Oſiris le jeune, ou ſimplement Oſiris ; & raſſemblant les noms du pere & du fils en un ſeul, ils le nommoient Manéros & Ménoſiris *, ou par alluſion au Nil, Ménévis & Ménophis †. Enſuite

* *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

* *Ibid.*

† *Supr. regle du débordement.*

(a) De מנה *manah, numerare, ordinare.*

autant

autant il avoit de noms autant en compoſa-t-on d'hiſtoires & de perſonnages. LA THEOGONIE.

C'eſt parce que Menès avoit donné des réglemens aux Egyptiens en leur meſurant l'année & en fixant les enſeignes ou les marques des travaux & des fêtes, que ſon nom s'eſt conſervé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains dans la plûpart des noms qui ont rapport à la ſuite des mois, au cours de la lune, à l'ordre des fêtes, aux images ou repréſentations qu'on y expoſoit, & aux prêtreſſes qui y portoient les figures ou les ſymboles en cérémonie (*a*).

Horus ainſi changé par l'opinion commune en celui de leurs ancêtres qui leur avoit donné des loix, ne fut plus un ſigne borné à annoncer dans les fêtes certains réglemens & les travaux de la ſaiſon. Il devint lui même l'objèt de ces fêtes. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par ex-

(*a*) μὴν *Mènè Luna.* μήνες *Menès Menſes. Menſura.* νεομηνία *Neomenia. Nova luna.* Mana & Manach en Hebreu & en Arabe ſignifient compter, ordonner, ſacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* ſignifioit d'abord les fêtes & les images, c'eſt-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes; enſuite il a ſignifié les convulſions & les extravagances que ces fêtes introduiſirent; parce qu'on en avoit conſervé & ouï-dire les formules, les geſtes, & tout le cérémonial ſans en comprendre le ſens.

LE CIEL POETIQUE.

cellence, *l'enfant auteur de tout bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix, l'inſtituteur des ſacrifices & des fêtes. Et c'eſt parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient la figure d'Iſis & d'Horus avec les réglemens des ſacrifices, des réjouiſſances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des ſolemnités qu'on appelloit par tout la *légiſlation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la ſociété (*a*).

V.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé, dans l'abus des figures ſymboliques priſes pour des objets reéls, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il ſe trouve encore que les dieux des autres nations, & les autres ſuperſtitions dont nous n'avons point parlé, ſoient une propagation ſenſible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort ſimple, fera voir de nouveau la juſteſſe du principe, quoique dès à préſent il paroiſſe ſuffiſamment démontré.

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux aient été les copiſtes des Egyptiens ? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pouvoient paſſer des étrangers (a), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils recueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modéles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte qui a répandu par tout l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication, nous verrons enſuite les progrès du mal. LA THÉOGONIE.

VI.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toûjours été, & eſt encore, le pays du monde le plus fertile. La recolte preſque certaine & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples

(a) *Terra ſuis contenta bonis, non indiga mercis.* Pharſal. l. 8.

LE CIEL POETIQUE.

amas de blé qui étoient la reſſource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années ſtériles. Les voyageurs que le beſoin ou la curioſité y conduiſoit, mais ſur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus ſûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paiſible des habitans, de l'air myſterieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuſe dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la ſource demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroiſſoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faiſoit dire que Dieu lui-même verſoit ſur l'Egypte ces eaux bienfaiſantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'eſt-à-dire par un ſoleil, de la bouche duquel il ſort un fleuve (*b*), & les étran-

(*a*) Διίπετης ποταμὸς, *fluvius à Deo miſſus* Odyſſ. 4. ℣. 581.

(*b*) C'eſt la raiſon pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au ſoleil entr'autres titres celui de פחאוב *phoob phabus* ou Φοῖβος qui ſignifie la *bouche de Ob*, c'eſt-à-dire, la *ſource du débordement*, des deux mots פח *phoh*

gers comme les Egyptiens, publioient par-tout qu'une félicité ſi ſingulière étoit la récompenſe de la pieté des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens & mis en uſage parmi eux l'écriture ſymbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence ſans en ſupprimer les figures : en ſorte que ces ſymboles étant toûjours de cérémonie & expoſés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'hiſtoire qui lui parut la plus vraiſemblable. L'Egypte fut ainſi la coupe où étoit le poiſon de l'idolâtrie ; & les Phéniciens ſont ceux qui, en voyageant par tout, ont préſenté cette coupe funeſte à la plûpart des nations de l'univers. C'eſt même la raiſon pourquoi les noms des dieux & les termes uſités dans les fêtes payennes ont un rapport ſi ſenſible à la langue Phénicienne. Aſſurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan * ; & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverſes

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

* *Pſal.* 80. 5.

os, la bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement, c'eſt l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil ſorti de ſes bords : comme nous le montrerons dans les fables d'Andromède & de Niobé.

LE CIEL POÉTIQUE.

preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaisons & dans leurs tours, que ne le sont les langues Espagnole, Françoise, & Italienne dont le fond est le même. Mais les Phéniciens en transportant sur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur langue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un sens conforme à l'intention des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la société. Au contraire le sens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des deesses. Nous sommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur séjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroissoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles & des pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois symboles que les Egyptiens honoroient comme des puissances bienfaisantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

(E'O-
E.

L'armée des Cieux.

Gravé par J.P. Le Bas rue de la Harpe a paris vis a vis la rue Percée

1. La source du Nil. pour la page 148. 2, Les trois Clés de l'écriture antique à la manière des Egyptiens. 3, Les cinq principales Clés de l'écriture antique à la manière des Grecs; sçavoir un roi, une mère féconde, un enfant cheri, un messager Symbole de la Canicule. et un épervier Symbole du vent étésien.

Le gouverneur, la femme, & l'enfant, paroiſſant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent ſur-tout à ces trois objets les plus diſtingués de tout le culte: & les Phéniciens qu'un beſoin perpétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le ſoleil accompagné de ſerpens ou de feuillages ou de grandes aîles pour peindre l'eſprit moteur de toutes choſes, maître de l'air, diſpenſateur des ſaiſons & des recoltes; quoique toûjours placé au deſſus des plus beaux ſymboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverſes parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniſer l'idée de Dieu, ſi cela ſe peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres ſemblables à nous. LA THE'OGONIE.

VII.

Le roi, la reine du ciel, & l'armée des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes ſur la vie & les geſtes de cet

LE CIEL POETIQUE.

Ammon que le peuple Egyptien confond avec Oſiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'eſprit en voyant cet homme, ſymbole du ſoleil, eſt qu'il étoit le roi, le maître du ciel, le pere de tout bien. Et ſi ce ſymbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'eſt pas ſurprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples ſans aucun rapport à Oſiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Iſis qui étoit ſouvent à côté du grand roi, pour ſignifier les fêtes de chaque ſaiſon, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverſes couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de perſonnages qui étoient à la ſuite du roi, & lui faiſoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, ſuivis de leur nombreuſe cour. Les rois marchoient ainſi, toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une ſuite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle eſt l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre

lequel toute la loi de Moyſe & les pro- Loi Theo
phetes avertiſſent ſi ſouvent les Hébreux GONL.
de ſe précautionner. Cette armée des cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; ſi même elle n'eſt devenue celle de toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

VIII.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plûtôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (*c*), tous noms qui ſigni-

(*a*) צבא *tsêba*, *exercitus*. Voyez l'hiſtoire du Sabianiſme. *Maimonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac*, ou *melec*.

(*c*) Voyez le nom de *hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſes, dans Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des

LE CIEL OETIQUE.

fient *le ſeigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *ſol, l'unique ;* d'autres enfin Baalshamaim ou Beelſamen (*b*), *le ſeigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le ſoleil que ces figures de roi, & ces noms ſignifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puiſſant, que ces peuples perdoient de vûe ou confondoient avec le ſoleil. Ainſi l'attribution qu'ils faiſoient au ſoleil du gouvernement du monde & d'une fécondité univerſelle, étoit un culte plein d'injuſtice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture.

Honneurs rendus à Moloch.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puiſſance de cet aſtre métamorphoſé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ſes feux les enfans qu'on vouloit lui conſacrer par une eſpèce de purification imaginaire qu'on croioit utile à leur ſanté. C'eſt dans cette vûe qu'on les faiſoit paſſer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la

hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître ; & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précedent.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le ſeul. Les anciens rois de Syrie qui ſe diſoient ſes enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voiez Macrob. Saturnal. l.* 1. *c.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum*.

ſuite le culte decette idole avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'uſage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raiſons qu'il ſera tems de déduire quand nous en ſerons à ſon article, le culte de Moloch devint également ſanguinaire ou cruel. On brûloit en ſon honeur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit ſe défaire ſaintement en les conſacrant à leur dieu tutelaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occaſions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévouoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moyſe. Cette pratique abominable a duré longtems chez les Chananéens dans un lieu voiſin de Jéruſalem nommé anciennement *la Gehenne*, c'eſt-à-dire *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit auſſi la valée de Thophet, c'eſt-à-dire la valée du Tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs freres & ſœurs danſoient au ſon du tambour, pour ne pas entendre leurs cris. LA THEOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

IX.

Le char du ſoleil, les équipages des dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Oſiris, à la droite du Jupiter d'Heliopolis qui eſt le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en eſt point différent, faiſoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des aſtres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit rien alors de bas: c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'éxercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du ſoleil, ne ſe contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main: mais au fouèt qui étoit très-ſuffiſant pour ſignifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture; ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu-ſoleil avec une

* *V. l'Iliad. d'Hom.*

* *V. Ovid. Métam. 2.*

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Aſſyrien. Mais Aſſyrien dans cet endroit eſt pour Syrien, comme on en peut juger par ſon nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise ſe trouve dans Virgile & dans Horace.

face rayonnante aſſis ſur un char, & gouvernant, le fouèt dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Oſiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté ſon air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conſerve le caractère de gouverneur ; & au travers de cette pompe on reconnoît Oſiris. Ce n'eſt toûjours que le ſigne du ſoleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puiſſance. Les Phéniciens le nommoient Helion (*a*), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'eſt toûjours le même nom, & le même blaſphème. LA THE'O GONIE.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les ſymboles qu'ils laiſſoient introduire chez eux ſans en comprendre le ſens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près ſemblable, pour leur procurer la facilité des tranſports, & le ſoutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage ſelon la bienſéance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'eſt une folie qui devint univerſelle, étoit non-ſeulement de confondre Dieu avec

(*a*) עליון ἥλιος, *Helios*; Ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

LE CIEL POETIQUE. ce gouverneur des aſtres & de la terre, c'eſt-à-dire, avec le ſoleil; mais même de chercher parmi leurs héros, ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainſi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Aſtérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jehov, parce qu'il avoit une forme humaine, paſſoit pour avoir été roi de tous les pays où ſon culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puiſqu'il n'étoit que le ſigne de la courſe du ſoleil.

X.

Iſis, Balſamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aſéroth, Aſtéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Iſis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Oſiris. De femme repréſentative des productions de la terre ſelon les ſaiſons, & des fêtes que les ſaiſons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bienfaiſante, & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de ſon mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

Ammonia. Il ſe nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belſamen : Iſis fut en conſéquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique;* d'Architis[a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta[b], ou Hera[c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même ſens. Par la même raiſon on l'honoroit des titres de Belſamina, *la reine du ciel*, ou tout ſimplement du beau nom de Malchet & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homére & tous les poëtes donnent pour épouſe à Jupiter, & qui fit ſi mauvais ménage avec lui.

LA THE'O-GONIE.

a *Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21.*

b *Plutarch. de Iſid.*

c Ἥρα.

C'étoit anciennement un uſage univerſel de faire les ſacrifices & les prières publiques ſur des éminences, & ſpécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du ſoleil. Quand l'Iſis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faiſoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eût été regardée comme la diſpenſatrice des biens de la terre dont elle portoit toûjours les marques ; ſes figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devenant les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule ſur cet article ; le faux ſens qu'on donnoit à ces figu-

LE CIEL POETIQUE.

res les accrédita comme le plus ſûr moyen d'obtenir d'amples moiſſons. Ces ſimulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, ſans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faiſoit pas moins d'impreſſion ſur les aſſiſtans, que les parures de la déeſſe ; & au lieu de l'appeller la Reine du ciel, ils la nommoient ſouvent *la Reine des bois* (*a*), ce qui ſe trouve pluſieurs fois dans l'écriture : & c'eſt parce que la coûtume de s'aſſembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occaſion d'idolâtrie, que la loi de Moïſe défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & univerſelle, parce qu'on ne s'y aſſembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profeſſion publique d'idolâtrie, lorſque le ſymbole des fêtes y eût été honoré comme une

Lucine, de *lucus*, grand bois.

(*a*) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. 2. Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec ἄσκρα, *lucus*, bois ſacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui ſignifie exactement la *préſidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire, le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme ſi elle ſe méloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno lucina fer opem*. Terent.

reine bienfaiſante, & dont le pouvoir ſe faiſoit ſentir dans le ciel, & ſur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déeſſes, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois. LA THE'GONIE.

La faucille, les cornes du taureau ou du capricorne, la queue de poiſſon, & les autres ſymboles caractériſtiques des ſaiſons dont elle étoit parée, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les eſprits à l'attente de la proſpérité des troupeaux, à la richeſſe des moiſſons, ou de la pêche. C'eſt ce qu'elle ſembloit promettre, & c'étoit là l'objèt des ſouhaits des peuples: elle devint donc la reine des troupeaux (Aſteroth (*a*), le grand poiſſon, ou *la reine des poiſſons* (Adirdagat (*b*) & ſurtout *la reine des blés*, *Amalthea Apphe-* *Aſtarté Atergatis, Aphroditè.*

(*a*) עשתרות *hammalchet-aſteroth.* Judic. 2:13, & 1. Reg. 31:10. Les armes de Saül furent ſuſpendues par les Philiſtins dans le temple de la déeſſe des troupeaux.

(*b*) De אדיר *adir, magnificus*; & de דג *dag, piſcis*, vient אדירדגת *adirdagath*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Dercето. Lucien avoit vû cette figure: & Diodore de Sicile, *Biblioth. lib.* 2, nous la montre de même à Aſcalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς, τὸ δὲ ἀπὸ σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piſcis.*

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.

LE CIEL POETIQUE.

rudoth (a). Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Iſis, que la pompe & la joye des fêtes avoit accréditées. Les Grecs amollirent le ſon de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Aſtarté; la reine des poiſſons devint Atergatis; & la reine des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, *les blés*, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un ſon vuide de ſens. Mais paroiſſant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*), qui ſignifie l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-deſſus la merveilleuſe hiſtoire de la déeſſe engendrée de l'écume de la mer, & ſortant tout à coup du ſein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philoſophes cherchèrent

(*a*) פרדות *pherudoth*, & avec l'article *appherudoth*, *grana*, les blés. *Joël* 1 : 17.

(*b*) ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'eſt-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legib. Dial.* 13. *epinom. pag.* 1012. *edit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du ſoir, qui eſt *aphroditè*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même ſens par le nom de Britomartis, qui vient de ברית *berit*, *cibus*; & de מרת *marat*, *domina*, la reine des blés.

enſuite dans les profondeurs de leurs connoiſſances des moyens d'expliquer le myſtère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une alluſion frivole à un terme de leur langue, qui n'y reſſembloit que par le ſon. Il n'y avoit pas loin d'Appherudoth à Aphrodité : mais entre *le blé* & *l'écume* de la mer, la diſtance étoit grande. Le blé étoit la vraie origine de la déeſſe : & les philoſophes la cherchoient dans l'écume de l'Océan. Ce n'étoit pas le moyen de rencontrer juſte (*a*). LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que les ſculpteurs Grecs ne pouvoient ſouffrir ſur la tête de leurs ſimulacres ces épouvantables cornes du taureau, ou de la chévre ſauvage, c'eſt-à-dire, du capricorne, qui caractériſoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux ſignes du zodiaque, & qui ſervoient de ſupport, tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des ſerpens, ou à des épics, ou à d'autres marques ſymboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de pluſieurs piéces abrégées & raprochées, avoient prétendu

(*a*) Voyez-en un exemple dans le livre intitulé, *Telluris Theoria ſacra, de Thomas Burnet*, qui prétend trouver dans l'écume, dont Venus eſt née, les ſédimens des pouſſières dont il ſe figure à l'origine que la terre s'eſt formée.

LE CIEL POETIQUE.

écrire, ou donner au peuple, des marques pour ſe régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, ſe propoſoient de plaire. Ils firent donc main-baſſe ſur les cornes, & ſur tout l'attirail de cette étrange coeffure. Mais ils ſe gardèrent bien d'ôter à la déeſſe aucun de ſes attributs. C'eût été un ſacrilége d'une dangereuſe conſéquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moiſſons, & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainſi ſans lui faire perdre aucune de ſes parures on prit ſeulement ſoin de les arranger avec plus d'art, & plus de goût.

La corne d'abondance. La chévre amalthée.

Ils peignirent l'Amalcta Aphrodité, la reine des moiſſons, embraſſant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faiſoient ſortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Voilà donc l'origine fort ſimple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit viſiblement le privilége, ne pouvoit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque ſervice important. On imagina que cette chévre avoit nouri Jupiter. Mais il en eſt du dieu comme de la chévre. L'un a auſſi peu vécu que l'autre.

Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes ſont de petits contes fondés ſur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque choſe à dire ſur des figures toûjours préſentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités turélaires. Chacun voulut avoir la ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déeſſe des troupeaux, dont ils firent leur Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mêla par la ſuite de bien d'autres affaires que de la maturité des moiſſons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche ſous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. LA THE'OGONIE.

Les pêcheurs de Crète au lieu de donner comme les Syriens la figure d'un poiſſon à l'Iſis, qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroiſſent lui avoir mis un filèt à la main ; d'où lui a pu venir par la ſuite le nom de Dictynne (*a*). C'eſt ainſi que les figures que le cérémonial avoit attachées inſéparablement à certaines fêtes, devinrent les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres : & l'on

(a) De δίκτυα, filets. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant pourſuivie ſe ſauva ſous un amas de filets.

LE CIEL POETIQUE. ne douta point qu'on ne leur fût ſpécialement redevable des avantages naturels, & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoiſſoit plus.

XI.

Deio, Dioné, Diane, Hecaté, Artémiſe.

C'eſt de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques, & les jeux de mots. Si le changement de figure a ſouvent fait pluſieurs dieux d'un même ſymbole varié, la ſeule diverſité des noms, ou même la différence de prononciation à ſouvent produit une ſemblable multiplicité. L'Iſis priſe pour la reine du ciel, ou pour la lune, ſe nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté, *l'unique*, *l'excellente* (*a*). Chez quelques peuples de Syrie le même ſymbole, par une légère infléxion de nom, fut nommé Achot (*b*), *la ſœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jehov, ou du ſoleil, ou de Jupiter (car juſqu'ici c'eſt la même choſe) devint auſſi ſa ſœur.

.... Ego quæ divûm incedo regina Joviſque
Et ſoror & conjux.....

Encore un peu de patience & nous la

(a) *Inter ignes luna minores.*
(b) אחות *achot, ſoror.*

verrons devenir fille du même Jupiter ; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient ſenſiblement de la diverſité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même ſymbole. LA THÉOGONIE.

Nous avons appris de Diodore de Sicile ; & quand ce ſavant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'eſt une vérité qui ſe fait aiſément appercevoir, que l'Iſis Egyptienne eſt la même que la Céres de Phénicie & de Sicile. C'eſt le ſymbole de la terre, c'eſt la terre elle-même, la nourice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore *Dei*, ou Deio, ou Deioné (*a*), *l'abondance*, ou bien Deimèter, Démèter, & Rhoea (*b*), *la mere de l'abondance, celle qui nous donne la nouriture*. Tels ſont les noms que toute l'Aſie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un ſi beau temple à Ephèſe. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainſi Céres, Deio, & Deioné, ſont la même choſe que Diane, dont la célébre ſtatue d'Ephèſe portoit encore le nom. Or cette ſtatue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles,

(*a*) De די *dei ſufficientia.* Δεία Δημήτηρ.
(*b*) De רעה *rahah, paſcere ; rohé, paſcens.*

LE CIEL & POETIQUE. par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'eſt point différente de l'Iſis Egyptienne. Ce ſont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Iſis qui ont multiplié l'état & les belles hiſtoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane ſa fille.

Il n'eſt point plus difficile de deviner comment la même Diane eſt tantôt une divinité terreſtre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première inſtitution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux ſens qu'on donna au croiſſant, & à la pleine lune qu'elle portoit ſur ſa tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure inviſible *, entre le dernier croiſſant & le retour de la nouvelle phaſe, elle ne laiſſoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le ſéjour d'Adès, ou de l'inviſible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici ſur tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on ſe forma de cette triple Hecate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Sitôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croiſſant de la nouvelle lune, des miniſtres prépoſés l'alloient annoncer dans

dans les carrefours ou dans les places publiques, & la fête de la néoménie ſe célébroit ou ce ſoir-là même, ou le lendemain, ſuivant l'inſtitution des lieux. Quand le ſacrifice ſe devoit faire au ſoir, on plaçoit une Chouëtte à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Iſis ſe nommoit alors *Lilith*, לולית c'eſt-à-dire, la Chouëtte; & voilà l'origine viſible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorſque le ſacrifice ſe devoit faire le matin. Rien de ſi ſimple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Iſis diviniſée eût été regardée comme une femme, ou une reine placée dans la lune, & concourant avec Oſiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une choſe fort ſimple auparavant, prit un air myſtérieux & important. Hécate étoit devenu inviſible depuis pluſieurs jours. On attendoit en cérémonie ſon retour. La déeſſe quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'éxercer, & puiſqu'Hécate viſitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux diſtricts, on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le ſéjour inviſible. D'une autre part on ne ſe pouvoit cacher le rap-

LA THE'OGONIE.

nocturna.

LE CIEL POETIQUE.

port ſenſible qu'elle avoit à la terre, & à ſes productions dont elle portoit toûjours les différentes marques, ou ſur ſa tête, ou dans ſes mains. Elle devint donc la triple Diane, qui eſt tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers.

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Diana.

L'ancienne publication de la nouvelle phaſe qui ſe faiſoit à voix haute, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu à peu en des cris perçans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi devots & ſi méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Artémiſe.

Toute l'antiquité Payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & des fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi

qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune. LA THÉOGONIE.

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel la meſure publique du tems, & la régle ſenſible de tous les travaux. On compte ſans peine par ſon moyen la juſte durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la mépriſe eſt de croire que l'aſtre qui ſert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoiſſance. C'eſt cette mépriſe qui a fait donner à Iſis, regardée comme la lune, le beau nom d'Artémiſe, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoiſſance de l'avenir* (*a*).

(*a*) De חרטום *hartom*, *ſapiens*, *divinus*; & de אישה *iſhah*, *mulier*, חרטמאשה *arthémiſha*, *mulier ſapiens*, *mulier futuri præſaga*. Cela pourroit auſſi être rendu ſelon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris*, ou *reſponſa Iſidis*.

LE CIEL POETIQUE.

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la ſolitude ; à lui donner des mœurs ſi chaſtes ; & à mettre ſous ſa protection les bois & les chaſſeurs ? C'eſt encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Iſis ou de la Diane d'Ephèſe étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chaſſe qui ſe devoit faire, ou ſur la fin de l'autonne, ou lorſque les animaux ſe multiplioient trop dans les forêts voiſines. Peut-être ſignifioit-elle les nourritures de toutes eſpèces, comme le blé qu'elle donne aux hommes, le foin qu'elle donne aux animaux domeſtiques, & les forêts où elle retire les bêtes ſauvages. Cette figure étoit d'ailleurs aſſez communément appellée *Aſeroth* ou Lucine *la déeſſe des forêts*. C'eſt ce qui donna lieu aux poëtes de la peindre comme une divinité récluſe, haïſſant le monde, & ne s'accordant d'autre plaiſir que celui de percer un chevreuil, ou de devancer un cerf à la courſe. Cette beauté ſauvage ne déplût point. Il falloit bien avoir quelque exemple de ſageſſe que l'on pût oppoſer à la conduite ordinaire des dieux & des déeſſes dont les hiſtoires n'étoient pas édifiantes.

C

Cybele, l'ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie. Sous le Signe du Lion.

XII.

Cybéle.

L'Iſis que nous venons de voir, eſt une fille d'une vertu ſévère, & dont la virginité eſt au-deſſus de tout ſoupçon. Paſſons en Phrygie : la même Iſis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y eſt honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité : & les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ſes enfans, & de pouvoir embraſſer cent petits fils (*a*).

Les tours dont elle eſt couronnée nous la font reconnoître pour une Iſis Egyptienne, pour l'ancien ſymbole de la reconnoiſſance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi ſe nourir, ſe couvrir, & ſe loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'aſſemblée qui intéreſſoit tous les peuples différents des Egyptiens, étoit celle qui ſe tenoit en été pour faire l'ouverture de la moiſſon ; on la déſignoit

(*a*) . . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes, Læta deûm partu, centum complexa nepotes.*

LE CIEL POETIQUE.

par une clé & par un lion, ſigne ſous lequel étoit alors le ſoleil. Telle eſt l'origine des tours, des inſtrumens de muſique, de la clé, & des lions qui ſont les marques de Cybéle.

Hinc junctî currum dominæ ſubiere leones.

Atys.

On pourra me demander qui eſt cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne différe d'Oſiris que par le ſon. Les ſavans conviennent que ce mot ſignifioit *ſeigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys eſt appellé le très-haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui montre que cet Atys eſt Oſiris ou le ſoleil, & que Rhœa ou Cybéle qui eſt inſéparable d'Atys, eſt la même qu'Iſis, c'eſt que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Oſiris. Une telle reſſemblance entre les malheurs du mari d'Iſis & de celui de Cybéle, ſuffiroit pour faire voir que l'un eſt une copie de l'autre. Le reſte de leur hiſtoire eſt un tiſſu de fadaiſes & d'infamies, dont la groſſièreté des Phrygiens a pu s'accommoder ; mais qu'on me pardonnera aiſément de paſſer ſous ſilence. Le nom de Cybéle paſſe pour

(*a*) μήτερι τῶν πάντων Ρείη Ἄττιθ' ὕψιστῳ. A Rhœa la mere commune de tous (les dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inſcript. p.* 82 ; 1.

venir des monts Cybéles en Phrygie (*a*), où les fêtes de cette Iſis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'eſt la ſtatue qui a donné ſon nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu ſolemnelles; & que le nom de Cybéle étoit celui que portoit Iſis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit repréſentée toute couverte de mamelles pour annoncer une année heureuſe, & un revenu double de l'ordinaire: car le mot *cepel* ſignifie le double. LA THE'OGONIE.

XIII.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir paſſé par des états ſi différents, Iſis prit une nouvelle forme: elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos theâtres, deux perſonnages fort différens. Tantôt elle eſt Vénus la populaire, la déeſſe des ſens, & la mere des plaiſirs: tantôt elle eſt Venus la céleſte qui n'inſ-

(*a*) Κύβελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybeles matris deorum. Heſychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybele, mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de ſens, ſelon la remarque du P. Catrou. *Æneid* 3.

(*b*) כפל *cepel, duplum, copula.* Couple en provient. *Job*, 41: 4. *ibid.* 11: 6.

LE CIEL POETIQUE.

pire que la ſageſſe, & qui éléve l'eſprit aux plus ſublimes ſpéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraſte ſi bizarre ? Trouverons-nous dans notre Iſis l'origine de deux déeſſes auſſi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'eſt de la terre ? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Iſis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiſeries.

Vénus Uranie.

Iſis porte ſouvent ſur ſa tête des attributs céleſtes, par exemple, un croiſſant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui poutra la ſoupçonner de n'être pas occupée de l'étude des aſtres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes ſciences ? La choſe étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareills attributs, toutes ſes penſées étoient dans le ciel.

Vénus la populaire, πανδήμος

Une autre Iſis portoit des attributs terreſtres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant ſur ſes genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere feconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des ani-

maux & des hommes, il prit cette déeſſe pour la patrone de la fécondité, & pour une puiſſance toute occupée du ſoin de porter tous les animaux aux plaiſirs. Quelques philoſophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terreſtre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'eſt pas concevable combien la cupidité & la philoſophie accumulèrent de fauſſes ſpiritualités & de déſordres honteux dans l'interprétation d'une figure, dont l'emploi dans ſon origine, étoit d'annoncer les ſaiſons & les fêtes de chaque ſaiſon. LA THÉOGONIE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Iſis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où eſt ſorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déeſſe de la fécondité ?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (*a*) proceſſionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans leſquelles on renfermoit les ſymboles du premier état du genre humain, étoient ſpécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moiſſons, à la nourice

(*a*) κανηφόροι, κιςοφόροι.

LE CIEL POETIQUE.

des animaux & des hommes. Elles réſidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit conſacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'aſſemblée, & les ornemens qui ſervoient aux ſacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit auſſi, comme nous l'avons vû dans l'hiſtoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions ſymboliques. On voit par-là que tout tendoit à inſtruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le ſens des ſymboles & des cérémonies fut perdu, tout ſe convertit en myſtères, ou en hiſtoires merveilleuſes : tout fût interprété d'une facon arbitraire : & l'erreur fut ſuivie par tout de cérémonies ſuperſtitieuſes, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les portefe. de corbeilles.

Les Ciſtophores, ou les filles des temples de Vénus la céleſte, faiſoient profeſſion d'une chaſteté parfaite : mais celles qui ſervoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déeſſe. On peut voir dans Herodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infame proſtitution l'ancienne religion ayoit dégénéré.

a *Herod. in clio. num.* 35.
b *Geogr. lib.* 16.
c 6 42.

Depuis que la cupidité autoriſée par la coûtume eût converti les plaiſirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déeſſe de la génération ſe remplirent de filles qui y faiſoient leur réſidence. Ces lieux par cette raiſon furent nommés *les pavillons des filles* (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en diſant Vénos ou Vénus; & entendant ſouvent parler des tentes *de Venos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déeſſe même, ou pour le nom de la génération. LA THÉOGONIE.

C'eſt pour exprimer ce dernier ſens que les Syriens donnoient encore à la même Iſis les noms de Mylitta, ou d'Ilithye (*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *ſuccoth venoth, tabernacula puellarum.* Comme de במות *bamoth, les lieux hauts.* Les Occidentaux ont fait βωμος *bomos*, autel, lieu élevé; de même de ſuccot ou ſuccota Venoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez* 4. *Reg.* 17 : 30. On trouve *Vénus genitrix*, dans une médaille de *Julia Auguſta*, recueil d'Adolphe Occo p. 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota-Vénos : ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam eccleſiaſticam Africæ*, par Guill. de l'Iſle. En ſorte qu'on ne peut raiſonnablement douter de la juſteſſe de cette étymologie que je dois à Selden ſyntagm. *de Dii Syriæ.*

(*b*) De ילד *jeled, generare*, vient *ilidta*, &

LE CIEL POETIQUE.

Quand on lit le poëme ſéculaire d'Horace, on eſt un peu ſurpris que ce poëte, qui connoiſſoit ſi parfaitement toutes les bienſéances, adreſſe à Diane des demandes, dont l'accompliſſement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaſte déeſſe. Il la ſupplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Ilithye *& déeſſe de la génération, genitalis diva* : il lui recommande ſur tout de faire proſpérer par une fécondité heureuſe, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honeur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne préſidoit pas au mariage, & elle paſſoit pour ne pouvoir ſouffrir le nom d'épouſe ni celui de mere. Comment ſe peut-il faire qu'il y ait un ſi grand fond de reſſemblance entre ces déeſſes, qu'on puiſſe adreſſer à l'une les qualités & les fonctions, dont les au-

מוליתה *myliéta.* On diſoit en Grêce Ειλειθυια. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déeſſe de la génération.

Rite maturos aperire partus
Lenis, Ilithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva : *producas ſobolem : patrumque*
Proſperes decreta, ſuper jugandis
Feminis, proliſque novæ feraci
Lege marità.
Horat. carm. ſæcul.

tres ſont le plus jalouſes ? On ne trouve ſans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur aſſigner à chacune leur juſte département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Iſis, concilie aiſément ces démêlés. Elles ſont différentes, parce qu'elles ont changé de pays, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de même diverſifié les hiſtoires, les inclinations, & les emplois, elles ſont au fond la même choſe. La ſévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, & de déeſſe de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainſi les mêmes prétentions ; & leurs conflits de juriſdiction atteſtent ici l'unité de leur origine. Toutes ſont provenues du ſymbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de ſa fécondité. LA THÉOGONIE.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déeſſes que l'Orient à honorés. Il ne ſeroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & pluſieurs autres divinités, tant maſculines que feminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit auſſi bien les ramener à l'Oſiris

LE CIEL POETIQUE. & à l'Iſis des Egyptiens, qu'on y ramène aiſément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure ſon Atys ; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots qui pleure ſon cher Thammus * ou Adonis bleſſé par un monſtre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher l'hiſtoire, & juger d'eux par l'origine des autres.

* *Ezech.* 8:14.

Il ſuffira d'obſerver ici, en paſſant, que pluſieurs de ces ſimulacres que l'antiquité appelloit communément déeſſes, telles que l'Iſis Egyptienne, l'Aſtarté ou la grande déeſſe de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient aſſez indifféremment dieux ou déeſſes (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures ; & qu'une façon ſpéciale de les honorer conſiſtoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'eſt ce qui fait que l'écriture défend ſi ſévèrement * aux Iſraëlites ces ſortes de déguiſemens, leſquels non-ſeulement bleſſoient la bienſéance, & pouvoient aider

* *Deuteronome.* 22 : 5.

(*a*) Ὁσσενόθηλυ εἶναι, *Plutarch. de Iſide. Sive tu deus es, ſive tu dea*, *Arnob. adverſ. gent. l.* 3. *Lunus & luna*, *Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la verſion des LXX. on trouve ſouvent ὁ Βααλ, au lieu de ὁ Βααλ, De même, *Ad Rom. c.* 11 : 4.

le déréglement des mœurs, mais étoient alors un acte d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir ſacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces deſordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la ſignification des ſymboles. On a follement attribué les deux ſexes à Iſis habillée en guerrière. Mais quelle raiſon a-t-on pu avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Iſis, à la femme ſymbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercimens pour les biens de la ſaiſon? Iſis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un ſacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on ſe devoit tenir prêt pour telle lune, & pour tel jour de la lune. LA THE'OGONIE. Origine des Amazones.

XIV.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui eſt la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Iſis Egyptienne. Quel rapport, quelle reſſemblance, vont d'abord dire les ſavans, entre la Pallas Athénienne préſidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins préſidant aux fêtes ruſtiques, & l'Iſis

LE CIEL POETIQUE.

Egyptienne qui eſt la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déeſſe honorée dans les Palilies, ſoient la même choſe ; on en peut juger par la reſſemblance de fonctions, & de noms. Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enſeigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom ſignifie *l'ordre public* (a). Or l'emploi d'Iſis n'étoit autre choſe que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diverſité d'affiches, ou d'attributs particuliers à chaque ſaiſon. D'ailleurs nous ſavons hiſtoriquement, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie ſortie de Saïs, ville de la baſſe Egypte ; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Iſis de Saïs étoit ainſi honorée toute armée.

* *Bibl. orb. l. 1. & Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par pluſieurs ſavans (*b*). La conformité d'occupation n'eſt pas moins facile à prou-

(*a*) פלל *pillel* & *palal* ; régler les citoyens ; *pelilah*, l'ordre public.

(*b*) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut auſſi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, ſur les Loix des Athéniens.

ver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs : à les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, & qui leur avoit enseigné la manière de faire de la toile, comme aussi de planter l'olivier & d'en presſurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (*a*). Nouvelle preuvre de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan. LA THÉOGONIE.

(*a*) זית Zaith ou Saïth olea.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée ? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens ; 1°. les sénateurs qui en Egypte se nommoient les prêtres ; 2°. les laboureurs ; 3°. les artisans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fourniſſoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

LE CIEL POETIQUE. Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'une affiche, c'eſt que les habitans de Saïs uniſſoient ordinairement à la cuiraſſe ou au bouclier de leur Iſis, un autre attribut qui n'étoit encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette ſolemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, ſe célébroit au ſoir, à la pleine lune, après le preſſurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit, & le ſacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de ſortir alors de ſon nid. Ils exprimoient la circonſtance de la pleine lune, en mettant ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du ſacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur ſubſiſtance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face, ou cette lune, de pluſieurs ſerpens, ſymboles communs de la vie; & il y avoit ſi peu de myſtère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Meduſe*, qui ſignifioit tout ſimplement le *preſſurage des olives* (a).

(a) De דוש *dush*, *triturare*, fouler; מדשה *medusha*, le preſſurage. *Iſai.* 25: 10.

1, Pallas ou Jris armée. 2, Le Symbole de Dieu, ou d'une fête. 3, La marque du Sacrifice du Soir. 4, Il annonce d'une expedition au retour du vent d'Estrien ou aux approches de l'eté. 5, Iris tenant l'Eusible, l'annonce des ouvrages de Tiseranderie.

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui ſervent à écraſer les olives. On l'appelloit Golgal (*a*) ou Gorgo, d'où eſt venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûriſſant inégalement, la cueillette s'en faiſoit à diverſes repriſes, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites à différentes repriſes ſe nommoient les Gorgones. Mais comment une figure deſtinée à ſignifier des choſes ſi ſimples s'eſt-elle convertie en un monſtre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient? Les ſculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la ſignification des ſerpens qui environnoient la Méduſe, ou l'annonce *du preſſurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aſpect des ſerpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On diſoit du preſſurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives ſont en effet une eſpéce de pierre, & en portent le nom dans pluſieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-là ſont venus les contes de la Méduſe, & LA THÉOGONIE.

(*a*) גלגל *galgal*, *rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Iſis, ſurnommée Golgo, & une ville de ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conſervé à la Méduſe le nom d'Algol, qui dans leur langue ſignifie *la roue*.

LE CIEL POETIQUE.

des Gorgones, dont l'aſpect hideux glaçoit d'effroi & convertiſſoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans les doubles ſens des termes Phéniciens qui ſervoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie ſont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve.

Les Athéniens faiſoient grand uſage des habits de lin *, auſſi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'eſt ce qui leur fit conſerver avec reſpect un autre Iſis, qui portoit à la main droite l'enſuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tiſſerands roulent les fils de la chaîne, ou la lice de leur toile. La vûe de cet inſtrument, du métier le plus néceſſaire aux Athéniens, dans la main de la déeſſe imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris ſoin de leur montrer l'uſage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts: & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne ſignifie autre choſe qu'une *enſuble* (b)

* *Thucidid. lib.* 1.

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *phorcoth*, qui ſignifie la fleur des arbres. Les années ou la fleur manque, la cueillette & le preſſurage manquent. L'un eſt la ſuite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורה *manor* & *manevar*, ou *minerva*. *Manevar uregim. Liciatorium texentium* 1. *Reg.* 17 : 7.

dans la langue Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet inſtrument (*a*). LA THE'OGONIE.

Mais ſi Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enſeigné. Comment donc s'eſt-on aviſé de lui mettre en main cette maîtreſſe piéce du métier le plus utile à la ſociété ? Cette Minerve n'eſt qu'une Iſis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débaraſſés de tout autre travail ſe devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faiſoient grand commerce.

Ce qui acheve de rendre cette conjecture très-recevable, c'eſt que le nom d'Athéné qu'Homére donne toûjours à cette déeſſe, & qu'on donna à la ville dont elle paſſoit pour être la patrone, ſignifie préciſément *le fil de lin* qu'on roule ſur le métier autour de l'enſuble pour faire de la toile. L'Ecriture ſainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui ſe fabriquoit en Egypte (*b*) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin juſqu'à la guerre du Péloponeſe. Rien de plus ordinaire dans l'éta-

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les ſoins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *aten* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *linum*, *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

LE CIEL POETIQUE.

bliſſement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objèt auquel elles prenoient un interêt particulier.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déeſſes, auquels les figures d'Oſiris & d'Iſis ont donné naiſſance. Paſſons aux divinités qui doivent leur être à la troiſième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient auſſi Ménès, ou l'inſtituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

XV.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés ſur le modéle d'Horus, le premier que je trouve ſur ma route en ſortant d'Egypte, eſt le Dagon des Philiſtins de la ville d'Azoth. L'Ecriture ſainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, ſans la caractériſer par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques rélatives au labourage, puiſque ſon nom ſignifie *le blé* (a). C'eſt le ſens que Philon de Biblos (b) donne à ce mot, & il pou-

(a) דגון *dagon, frumentum.*
(b) Δαγὰν ὃς ἐστι Σῖτος

voit mieux que perſonne en être inſtruit, étant né ſur la côte voiſine. Euſebe, qui étoit évêque de Céſarée dans le voiſinage de la même ville, nous apprend, que Dagon paſſoit pour être le dieu du labourage (*a*) : & c'eſt ſans aucune preuve ſolide qu'on confond ce dieu avec Atergatis. LATHÉONIE.

XVI.

Minos.

Paſſons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une des premières qui ſe rencontrent au ſortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ſes productions & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte, ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puiſque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte.

Avant que de le prouver rappellons nous que c'étoit un uſage univerſel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes ſur le tombeau des hommes chers à la patrie,

(*a*) ὁ Δαγὰν ἐπειδὴ σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη ζεὺς θέτριος. Dagon pour avoir inventé l'uſage du blé & la charue fut appellé de ce nom, c'eſt-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

LE CIEL POETIQUE.

& de renouveller leur anniverſaire. Nous en trouvons de fréquens exemples dans l'hiſtoire des Patriarches, & dans les auteurs prophanes. La pratique s'en eſt perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens ſi attentifs à éviter toute ſuperſtition, s'aſſembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le ſaint Sacrifice ſur le tombeau des Martyrs. Cet uſage fondé ſur la foi des anciens patriarches, & plus digne des reſpects que des plaintes de nos freres ſeparés, eſt encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte ſe fut prévénue de cette idée ridicule que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui ſervoient à régler la ſociété par leurs ſignifications reſpectives, étoient des monumens de leurs fondateurs; qu'Oſiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré; on fabriqua des hiſtoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Oſiris, on ſe contenta d'un cénotaphe (*a*). Le concours devint grand à ces cercueils ſimulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle ſouvent des fêtes du tombeau d'Oſiris, & nous apprend, que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux

(*a*) Cercueil vuide, & de pure repréſentation.

dont

dont ils montroient le tombeau ; leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés en Egypte ; mais que leurs ames *réſidoient dans les aſtres**. Le grand anniverſaire d'Oſiris ſe célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thebes ou Dioſpolis la grande. On avoit auſſi un tombeau de Jupiter ou d'Oſiris à Dioſpolis la petite. La ville de Buſiris paroît avoir pris ſon nom particuliérement du tombeau d'Oſiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort ſérieuſement que l'intention d'Iſis, en multipliant les tombeaux de ſon mari, qui ne pouvoit être dépoſé que dans un ſeul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faiſoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement repréſentatifs, étoient devenus une partie néceſſaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Oſiris ou de *Jehov*, la fête de leur *dieu* : ils eurent par conſéquent le cercueil vuide qui étoit inſéparable de cette fête. Ils crurent par la ſuite que Jehov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Créte : ſon tombeau qu'ils montroient.

LA THÉOGONIE.

* *De Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

avec complaiſance en étoit la preuve ſenſible : & ils étoient flatés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il eſt vrai qu'on leur reproche quelquefois (*a*) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'a pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embaraſſés que les Egyptiens pour la réponſe : & la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'hiſtoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu ſur la terre, avoit été tranſporté dans le ſoleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Créte, avec le monument hiſtorique de la vérité de leur exiſtence. Auſſi ſe multiplièrent-ils bien ailleurs ſans qu'il y ait un mot de vérité dans l'hiſtoire d'aucun d'eux.

A côté de Jehov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui eſt appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déeſſe des Phrygiens venoient de Créte *, nous apprend que l'Iſis étoit honorée en Créte ; puiſque Cybéle & Iſis ſont évidemment le même ſymbole différemment hiſtorié ſelon le génie des peuples.

* *Æneid.* 3.

(*a*) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce ſujèt les Crétois de menteurs. Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, *Hymn. in Jov. v.* 8.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Iſis, l'Horus, ou le Ménès à qui Jupiter fit part de ſa confiance, & à qui il inſpira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aſpect que le Ménès Egyptien avec ſes révélations, ſes loix, & ſa police, eſt le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Créte? *Jovis arcanis Minos admiſſus* *. Toutes les piéces de l'hiſtoire Egyptienne & de l'hiſtoire Crétoiſe ſont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne différe de l'autre que par le ſon des voyelles qui varient aiſément, & ſont aſſez ſans conſéquence dans les langues Orientales. LATHE'GONIE.

* *Horat. Carm. l. 1. ode* Te maris & terræ.

Les ſavans parlent quelquefois de Minos & de ſes loix, comme ſi le code en avoit été conſervé dans des archives publiques, & comme s'ils ſavoient exactement la généalogie & la vie du légiſlateur. Mais qu'en faut-il penſer à la vûe des circonſtances qui ſe préſentent ici d'elles-mêmes? Un roi adoré après ſa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'aſſemble pour chanter ſes louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le légiſlateur des habitans: joignons à cela l'exacte confor-

LE CIEL POETIQUE.

mité des noms de Ménès & de Minos: une telle reſſemblance à tous égards entre les fêtes Crétoiſes & les fêtes Egyptiennes, nous fait aſſez voir que les premières ſont une copie des autres; & que tous ces perſonnages, dont on y racontoit fort ſérieuſement l'hiſtoire, n'ont jamais exiſté, mais ne ſont que les anciens ſymboles perſonifiés. La ſeule vérité qui ſe ſoit conſervée dans cet obſcurciſſement du ſens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'eſt qu'elles avoient pour but la légiſlation ou les réglemens publics de la ſociété.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'hiſtoire, & le réduiſant, comme tout le ciel Poëtique, à une figure priſe à contre ſens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos ſecond, de qui, dit-on, deſcendoit Idoménée qui régnoit en Créte dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pu ſe faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'eſt pas inutile d'obſerver dans le nom d'Idoménée les reſtes ſenſibles du nom de Ménès qu'on voit par-là être la même choſe que celui de Minos.

Si tous nos ſimulacres Egyptiens portés en Créte y ont pris un tour hiſtorique,

on voit ſans peine combien ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choſes paſſées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour ſur tout ce qui a précédé, il eſt bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonſtances qui achévent d'en démontrer la certitude. LA THÉOGONIE.

C'eſt parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs uſages religieux de l'Egypte qu'ils eurent d'abord un labyrinte ou un palais diſtribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures ſignificatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des myſtères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier ſens. Ce qui eſt ſi vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des inſtructions ſe montroient à découvert à tout le monde (*a*). C'eſt Diodore de Sicile qui nous l'apprend.

(*a*) ἐν Κνωσσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίου ἦν φανερῶς ταῖς τελεταῖς ταύταις πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'uſage dans la ville de Gnoſſus (en Crete) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL POLITIQUE.

C'eſt encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois claſſes ; 1°. les prêtres ; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs ; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & ſur tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minérai abondant, & tout le bois néceſſaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils néceſſaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'eſt-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile * & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'uſage du fer, du feu, & de la forge, eſt uniquement fondé ſur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* *Biblioth. lib. 5. voyez auſſi Marmor. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curé-

(*a*) De דך *dac, pauper* ; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio. Ultima Tulé, ultima migratio.* דכטולים *Dactylim, pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλοι *Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits ſont nos ouvriers

tes (*a*), c'eſt-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raiſon donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractériſoit dans l'antiquité c'étoit le grand nombre de ſes villes. LA THE'O-GONIE.

Centum urbes habitant magnas, uberrima regna. *Æneid. l. 3.*

Le corps ou la claſſe la plus diſtinguée étoit enfin celle des prêtres qui étoient ſpécialement occupés des ſacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danſes ſacrées qui ſe faiſoient au ſon de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*b*), c'eſt-à-dire, *ſacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'adminiſtration des choſes ſacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artiſans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient diſperſés dans les villes ſe nommoient Curétes : car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, ſe donnent aſſez indiſtinctement aux prêtres de Créte, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confuſion eſt peu ſurprenante dans des tems

(*a*) De קרח *Keret*, *civitas*, *oppidum*; קרתים *curetim*, *les habitans des bourgs*.

(*b*) Du mot קרבן *corban*, *oblatio*, *donum*, *ſacrificium*. Levit. 6 : 20. & Marc. 7 : 11.

LE CIEL POETIQUE.

postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*a*).

XVII.

Dionysius, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère ; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & *les réglemens* convenables au peuple.

(*a*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire ; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement *de douleur*, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil*. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante*. Minos & les *manes* se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funebre ou pour la mort. עקה *aaca* signifie la douleur la plus amère ; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément ; & רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

1°. Quand on montroit au peuple les ſignes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* ſymbolique qu'on y mettoit avec un ſerpent ſe nommoit *l'enfant de la repréſentation* (*a*), (*ben ſémélé*). Cette imitation de l'enfance, ou de la foibleſſe du labourage, paſſa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms ches les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *ſémélé*; & prenant cet enfant ſymbolique pour un enfant réel, ils traduiſirent *ben ſémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainſi celui qui étoit déja devenu par la ſtupidité des Egyptiens le fils d'Oſiris & d'Iſis, quoique ſes prétendus pere & mere ne fuſſent que deux lettres, devint encore par la mépriſe des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-ſérieuſement toute la parenté. On ne manquoit pas dans les hymnes qu'on chantoit, en l'honneur de l'illuſtre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jehov, ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*b*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, groſſe de cet enfant, avoit ſouhaité LA THE'OGONIE.

(*a*) בן *ben*, *filius*; סמלה *ſimeleh*, imitation, d'où viennent *ſimilis* & *ſimulacrum*.

(*b*) *Egreſſus è jovis femore*, comme il eſt dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egreſſi ſunt ex femore* Jacobi, Geneſ. 46 : 26.

LE CIEL POETIQUE.

de voir Jupiter dans toute ſa gloire ; mais qu'elle avoit été conſumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans ſon équipage céleſte ; & que par un mouvement de compaſſion Jupiter avoit ſauvé l'enfant encore à tems ; l'avoit couſu dans ſa cuiſſe ; & qu'anfin après le tems d'une groſſeſſe régulière, l'enfant étoit ſorti de la cuiſſe de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaiſanteries au lecteur judicieux ſi elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja obſervé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai ſens des mots Phéniciens, ou le plaiſir que les Phéniciens prenoient à équivoquer ſur les termes qui pouvoient avoir un double ſens, en choiſiſſant toûjours celui des deux ſens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La repréſentation de l'ancien état ne conſiſtoit pas ſeulement en ces ſignes commémoratifs qu'on portoit ou ſur un van, ou dans le cofrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie.

On implotoit ſon ſecours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chaſſe en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main. LA THE'O-GONIE.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient ſimples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant repréſentatif fut devenu un dieu dans l'eſprit des peuples, on lui fit application de tout ce qu'on faiſoit & diſoit à l'honneur de l'Etre ſuprême. C'étoit la coûtume de dire en ſoûpirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou diſterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort:* Jehova, hevan, hevoe, & eloah. On diſoit ſur-tout en Orient : *Dieu eſt le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu : la vie vient de vous :* hu esh : atta esh (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expreſſions de la douleur & de l'adoration ſe tournèrent en autant de titres qu'on donnoit ſans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc

(a) *Hu eſh* הוּא אֵשׁ *ipſe eſt ignis.* Deuteron. 4:24. *Atta eſh* אַתָּה אֵשׁ *tu vita es.* Voyez Strabon l. 10. Suidas, ſur ces mots ἄτλης ou ἄτλις, & ὖης ; ou Bochart, *Chanaan l.* 1, *c.* 17.

LE CIEL POETIQUE.

appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Vès, Attès. On ne ſavoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit ſûr que le dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de les lui livrer, & ces expreſſions de douleur devinrent ainſi des cris de joye, ou des hurlemens inſenſés.

En allant en courſe contre les bêtes qui traverſoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï. *Seigneur, ſoyez mon guide*, io Niſſi, ou avec un accent différent, Dioniſſi. De ces cris de guerre qui ſe répétoient, ſans être entendus, on en fit les noms de Sabaſius & de Dionyſus.

Celui de tous qui fut le plus en uſage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des ſons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionyſus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, donnèrent lieu à autant d'hiſtoires. Ainſi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionyſus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naiſſance à Nyſa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux priſes avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque & lui... Mais ſi nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail

de ces contes. Peu nous importe de ſavoir ce qu'on a imaginé ſur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre. LA THE'OGONIE.

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air comme je le penſe, & qu'il exprimoit au moins un homme célébre qui avoit réellement vécu; puiſque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionyſus aux Indes, & que la durée de ſon expédition étoit atteſtée par l'établiſſement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

* *Trieteria Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais ſeulement me donne lieu de chercher dans l'hiſtoire qui eſt cet homme célébre dont on s'eſt figuré peu à peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Pluſieurs nations ayant cru trouver Cham & ſon épouſe dans l'homme & la femme ſymboliques, qui ſervoient à annoncer l'année ſolaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru apercevoir dans le *liber* (*b*), dans le *fils bien-aimé* deïfié à ſon tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées à Orphée & à Homére; dans les poëmes d'Héſiode & d'Ovide; dans les hymnes de Callimaque; dans les mythologies de Noel le Comte, ou autres.

(*b*) C'eſt la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQUE. de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Les Orientaux paroiſſent avoir fait l'application de cet enfant bienfaiſant, & de ce légiſlateur aimable à Nimbrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conſéquent ſorti de Cham, pere de celui-ci. Il étoit ſorti du Chuſiſtan, province de de-là le Golphe Perſique, qui conſerve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nimbrod. On prit de-là occaſion de confondre Nimbrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chaſſe, & des victoires célébres au-de-là du Tigre, & juſqu'aux Indes. Le rapport de reſſemblance entre Bacchus & Nimbrod, eſt fondé ſur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus ſont des repréſentations des anciennes chaſſes, & que Nimbrod avoit été un puiſſant chaſſeur, qui avoit ſouvent mené la jeuneſſe en courſe contre les bêtes dangereuſes, & avoit délivré le pays en renouvellant ces chaſſes de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture ſainte nous donne de Nimbrod favoriſe cette application. Il étoit, dit-elle, appellé par excellence : *le puiſſant chaſſeur devant le Seigneur*, ou le chaſſeur dont Dieu bénit les entrepriſes. Je ne ſai ſur quoi eſt fondé le déchaînement des interprétes contre

Nimbrod. L'Ecriture n'en parle point d'une manière deſavantageuſe. Les ſuccès de ſes chaſſes, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voiſinage de Babel; & étant ſouvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu ſans raiſon avec les commencemens de la puiſſance Aſſyrienne. LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nimbrod à Horus ne fût pas deſtituée de vrai ſemblance, on ſent combien elle eſt fauſſe. Horus, ou Oſiris le jeune, ou Bacchus tient mal ſon rang dans l'hiſtoire. Comme fils d'Iſis il eſt né en Egypte. Enſuite il vient au monde à Nyſa en Arabie. Une troiſième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il eſt indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit ſans peine que ſes généalogiſtes & ſes hiſtoriens ne ſavent ce qu'ils diſent.

Le cortége de Bacchus.

Paſſons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'eſt qu'un maſque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la repréſentation des anciennes chaſſes, & du premier état des hommes plus reſſemblante, on y paroiſſoit

LE CIEL POETIQUE. avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la diſperſion, ou un peu auparavant, lorſque tout manquoit ; & que l'alternative des ſaiſons jointe au boulverſement univerſel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (*a*), forçoit les hommes par de nouveaux beſoins à chercher des fourrures, à ſe conſtruire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

..... Curis acuens mortalia corda
Ut varias uſus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'uſage de ſe couvrir légèrement d'une ſimple peau de bête, & de ſe garantir des ardeurs du ſoleil ſous des tentes faites avec des peaux couſues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces ſecours depuis le déluge ſe trouvèrent trop foibles contre la pluye pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On ſe couvrit en entier de la peau des animaux dont on ſe nouriſſoit ordinairement, ſur-tout de celle des boucs & des chévres qui eſt plus ſouple que toute autre. La chaſſe fourniſſoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures hono-

* *Jabel. Geneſ.* 4 : 20.

(*a*) Il eſt atteſté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troiſiéme tome du Spectacle de la Nature.

rables. Celui qui paroiſſoit ſous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brebis, & le poil des chévres, à ſe donner des habits plus doux & plus faciles à laver. LA THE'O-GONIE.

Lorſque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux eſſais, le ſouvenir de la groſſièreté des premiers tems, & la comparaiſon des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems poſtérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la repréſentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus eſſentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs, de daims, de tigres ou autres animaux, ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages. On s'y barbouilloit le viſage de ſang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de ſang, on avoit ſouvent recours à une legère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu ſur un viſage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le ſang des bêtes, & embelliſſoit tout autant.

LE CIEL POETIQUE.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit *.

* *Virgil. Eclog.* 6.

Tel eſt le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorſque Virgile le fait paroître ſur la ſcéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes ſe célébroient, étoit miſe en œuvre par les perſonnages qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus; & par les acteurs (*a*) des repréſentations dramatiques qui n'étoient qu'une ſuite ou une extenſion des bacchanales, fêtes dont la nature & l'inſtitution étoient de *repréſenter le paſſé.*

Tout y dégénéra de la ſorte en maſcarades, en courſes inſenſées, en hurlemens, & en fureur: c'étoit à qui feroit le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre; de s'affubler la tête des cornes d'un chévreuil, ou d'un jeune cerf; de ſe couvrir le viſage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du boue, ſans négliger les autres ornemens de la figure (*b*). Peu à peu au lieu d'un enfant de métal

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de art. poetic.

(*b*) *Oraque cortic.bus ſumunt horrenda cavatis.* Georgic. 2.

porté myſtérieuſement dans un coffre, on prit la coûtume de choiſir un gros garçon bien nouri, pour faire le perſonnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char ; & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les aſſiſtans *déguiſés* & *maſqués* de la ſorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faiſoient. On les nommoit ſatyres, mot qui ſignifie des hommes *déguiſés* (a), ou faunes, c'eſt-à-dire des *maſques*. Ces étymologies fort ſimples & etroitement liées avec ce qui précéde, ſe trouvent confirmées par l'uſage où étoient les aſſiſtans des fêtes rurales, de conſacrer à Bacchus, & de ſuſpendre à l'arbre ſous lequel ſe faiſoient la derniere ſtation, le maſque d'écorce ou au-

LA THÉOGONIE.

Origine des ſatyres, des faunes, & de Pan.

(a) סחור *ſatur*, caché, déguiſé ; פנים *panim* ou *phanim*, des maſques, *facies*, *πρόσωπα*, *perſona*, *oſcilla*. Telle eſt l'origine toute ſimple du nom que l'on donna au dieu de Mendès, c'eſt-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philoſophes ont cru trouver une très belle emblême de la nature univerſelle. Ceux qui ſont curieux de ces merveilleuſes conceptions peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Pſellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déiſtes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, ſe ſont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule maſcarade.

LE CIEL POETIQUE.

tre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (*a*). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'évangile : mais on voit ce qu'il en reſte encore parmi nous dans les réjouiſſances de l'hyver. C'eſt la même ſaiſon, le même intérêt, & à peu de choſe près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui ſuivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'eſt-à-dire, de pleureurs & de pleureuſes, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par des invocations fréquentes du ſecours de Dieu.

Les Ménades. Les femmes qui portoient le coffrêt ou les corbeilles ſacrées, ou du moins un tyrſe, c'eſt-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premieres chaſſes, tantôt une torche de bois réſineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver, ſe nommoient Ménades, Tyades, & Baſſarides. On les appelloit Ménades, c'eſt-à dire, *celles qui aſſiſtent à la fête*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures ſacrées qui en étoient inſéparables, ſe nommoient *Manes* en ancien langage ; c'eſt-

(*b*) *Oraque corticibus ſumunt horrenda cavatis*
Et te Bacche vocant per carmina læta, tibique
Oſcilla ex altâ ſuſpendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.

I. Le Sistre. 2. Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques d'écorce ou autres, Suspendus après la fête. 4. Le Capricorne Symbole des approches de l'hyver. 5. Le Cofre de la represen tation. 6. les pins, ou le mémorial des premières torches.

à-dire réglemens : ce que les Grecs ont rendu par *Theſmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui enchériſſoient à l'envi ſur les lamentations, & ſur les geſtes repréſentatifs autoriſés par l'uſage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes ſe nommoient Thyades (*a*), c'eſt-à-dire, *vagabondes*, quand elles ſe diſperſoient ſur les montagnes comme autant de chaſſeuſes. On les nommoit Baſſarides ou vendangeuſes (*b*), parce que ces fêtes ſe célébroient quand on commençoit à pouvoir faire uſage du vin nouveau.

LA THÉOGONIE.

Les Thyades.

Les Baſſarides.

Après les courſes & tout le train paroiſſoit en dernier lieu un vieillard monté ſur un âne (*c*), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeuneſſe fatiguée, & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on ſavoir ce que c'eſt que cette figure qui fait la clôture de la fête ? En jugeant du perſonnage par ſa paiſible monture, par la coupe ou la taſſe qui pend à ſon côté (*d*), par l'exhortation obligeante qu'il faiſoit aux chaſſeurs, & par ſon

Silène.

(*a*) De תעה *thouah*, *vagari* ; de là vient θύειν, ſacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courſes ne tendoient qu'au maſſacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batſar*, *vindemiare*.

(*c*) *Ibat pando Silenus aſello.*

(*d*) *Gravis attritâ pendebat cantharus anſâ.*
Virgil. Eclog. 6.

LE CIEL POÉTIQUE.

nom de *ſilen* ou *ſilvan*, qui ſignifie *ſalut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine ſans peine que la part qu'il prend à la repréſentation, eſt de peindre l'état des vieillards que leur âge diſpenſoit de cette courſe, & la ſécurité qui devenoit la récompenſe des ſoins du labourage, & de la chaſſe donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainſi toutes les parties du tableau avoient une éxacte correſpondance, & rien n'étoit oublié dans la repréſentation. Mais ce perſonnage devint hiſtorique, ainſi que tout le reſte: & comme il invitoit tout le monde à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode, le précepteur de Bacchus : tel diſciple, tel maître. On peut voir dans la ſixième éclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène ils ſont parfaitement d'accord avec la materielle phyſique qu'on lui prête.

Sylvain de Selav ſalut.

Quelquefois ce vieillard eſt appellé Sylvain, ce qui eſt toûjours le même nom & le même ſens. Il tient dans ſes mains un jeune arbre avec ſes racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les ſuccès étoient dûs aux ſoins que la jeuneſſe avoit pris de s'attrouper pour courir ſus aux animaux malfaiſans.

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupreſſum*

Le Bas F.

lene et les Satyres. 2, Latone, pour la Page 221, 3 Anu-
ou Mercure à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tor-
voient rapport à la demeure des Egyptiens au bord
eau après le lever de la Canicule.

2°. Après la repréſentation de l'ancien état du genre humain, dont le ſens fut entièrement perverti par la métamorphoſe qu'on fit de ces perſonnages ſymboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverſes leçons ou les réglemens des travaux annuels dont il étoit important que le peuple ſçût les commencemens & la durée. C'eſt ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit ſa marque & ſon affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il eſt néceſſaire de remarquer ici, c'eſt que le Ménès, ou le ſymbole des réglemens de la ſociété, eſt devenu le docteur du genre humain, le légiſlateur Bacchus (*a*). Horace qui ſe plaiſoit à ſes leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthouſiaſme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons ſérieuſement, on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus : & ceci nous fournit une nouvelle preuve de

LA THE'OGONIE.

Les inſtructions de Bacchus.

(*a*) νομοθέτης, νομεὺς, *legiſlator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite poſteri.* Carm. 2. od. 19.

LE CIEL POETIQUE.

la converſion des ſymboles en autant d'objets réaliſés & traités hiſtoriquement.

C'eſt en effet le labourage & non Bacchus, puiſque celui ci n'eſt qu'un mot, ou une idée; c'eſt le labourage qui fait ſe précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'eſt le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des plus grandes crûes pour garantir les habitans par des terraſſes ſuffiſamment relevées.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui enſeigne aux hommes à faire couler des ruiſſeaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déſerts ou couverts de ronces, & où tout paroiſſoit condamné à une affreuſe ſtérilité.

Fas pervicaces eſt mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapſa cavis iterare mella.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'eſt-à-dire, le vent (*a*) & les déſordres des ſaiſons, en obſervant l'entrée du ſoleil dans le lion, & en

(*a*) רוח *ruach.*

réglant

réglant les opérations champêtres par des expériences certaines. LA THÉOGONIE.

Roechum retorſiſti leonis
unguibus horribilique malâ.

C'eſt le ſymbole du labourage, & non un homme diviniſé après ſa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différens travaux qui devoient être les ſoûtiens de la vie, & les moyens propres à faire ſubſiſter toutes les familles. C'eſt tout ce qu'on vouloit dire en portant un ſerpent dans les bacchanales, & en le jettant tour à tour dans le ſein de tous les aſſiſtans *. On leur faiſoit entendre qu'il n'y avoit point de ſubſiſtance, ou de recolte à eſperer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une ſaiſon à l'autre. Mais ce ſerpent, ſymbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toûjours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui aſſiſtoient à la fête pouvoient le manier ſans riſque. Les Bacchantes s'en ſervoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle ſécurité annonçoit ſans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

* V. *Potter's Antiquity, ſupr.*

LE CIEL POLTIQUE.

Tu ſeparatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Biſtonidum (a) ſine fraude crines.
. . . . *Dulce periculum eſt*
O Lenae ſequi deum *
Cingentem viridi tempora pampyno.

* *Carm.* 3. *od.* 25.

C'eſt le ſymbole du labourage, & non un homme mort, ou ſon idole, qui portoit dans les aſſemblées publiques la corne d'or, ſoit ſimple, ſoit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du ſoleil au capricorne leur ramenoit. Ce ſymbole embelli de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie.

Latitiæ dator.

Virgil. Æneid. 1.

C'eſt la diverſité des circonſtances par leſquelles paſſe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faiſoit peindre Horus, tantôt ſous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ſes travaux, tantôt ſous la forme d'un homme jouiſſant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

(a) Les Biſtones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

Quamquam choreïs aptior & jocis
Ludoque dictus, non ſat idoneus
Pugnæ ferebaris : ſed idem
Pacis eras mediuſque belli.

LA THÉOGONIE.

C'eſt enfin le ſymbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; & en mettant le bout du doit ſur la bouche, faiſoit la plus ſalutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce ſymbole étoit donc très judicieuſement appellé Harpocrate, puiſqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la ſociété. Rappellons-nous que les fêtes où il donnoit cette utile leçon, ſe nommoient les *phamylies*, & que les diverſes portions de la ſociété en ont pris le nom de *familles ;* parce que ſi elles n'y ſont fidelles, elles ſe détruiſent au lieu de ſe ſoûtenir, ou de ſe former.

Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport aſſez ſenſible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduiſons à être l'annonce de quelques inſtructions néceſſaires au peu-

LE CIEL POETIQUE.

ple ; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cerès ſont nommées partout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens* ; parce qu'on ſe ſouvenoit confuſément que l'intention des figures d'Iſis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop ſages, d'enviſager ce qu'Horus porte ſur ſa tête à la ſolemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objets capables de plaire, paroiſſoient trois grandes cruches de vin. C'étoit-là le beau du cérémonial : & ſi la fête venoit à mal-tourner, on voit aiſément que ce n'étoit pas faute vin.

XVIII.

Appollon, Belenus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Iſis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie. Le propre de ces animaux eſt de ſe mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur ſont également néceſſaires, & de ſe loger ſur un terrain plus élevé à meſure que l'eau monte. Un lézard de cette eſpéce placé dans la main d'Iſis, ou une figure moitié femme & moitié lézard,

avertiſſoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire proviſion d'olives, de figues ſéches, & d'autres nourritures de garde pour ſe délivrer du débordement. J'ai d'abord ſoupçonné que c'étoit là le ſymbole que portoit l'Iſis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *léto* (*a*), ou latone qui eſt le nom du lézard amphibie. Mon ſoupçon s'eſt changé en une eſpéce de certitude, lorſque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Iſis, ayant la tête & les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *. LA THE'O-GONIE.

Quand l'eau du Nil ſe retiroit aſſez tôt de deſſus les plaines pour les laiſſer libres un mois avant l'entrée du ſoleil au ſagittaire, le laboureur Egyptien étoit ſûr de pouvoir à loiſir reconnoître par l'arpentage les limites de ſes champs, & de ſemer avant l'hyver ſans avoir aucun ſujèt d'inquiétude juſqu'à la moiſſon. C'étoit maîtriſer le Nil. C'étoit remporter une victoire complette ſur l'ennemi. On exprimoit cette particularité ſi flatteuſe pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire ſur le monſtre

* V. *l'Antiq. expl. tom.* 2. *pl.* CXXVII. *fig.* 5.

(*a*) לטא *leto*, λήτως & לטאה *letoa*, *lacerta*. Leviric. 11 : 30.

LE CIEL POETIQUE.

Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Hores *le conquerant*, *le deſtructeur* (*a*). Iſis prenoit de ſon côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en ſa main la figure d'une caille, dont le nom ſignifie auſſi *ſalut*, *ſécurité* (*b*) : on ne pouvoit peindre la *ſécurité*, mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la penſée.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naiſſance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la pourſuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan ; qu'heureuſement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau ; qu'elle s'y étoit ſauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés ; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio ; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Phyton (*c*) ; que

(*a*) חרס *hores, diſperdens, deſtructor.* Ἀπόλλων *idem.*

(*b*) שלו *ſelav.* Les mots Latins, *ſalus* & *ſalvus*, en viennent. Il ſignifie auſſi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Iſis, pour ſignifier une entière ſécurité.

(*c*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient

pour cette raiſon il avoit été nommé *Apollon* (*a*) le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx *, c'eſt-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*b*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même choſe ailleurs. Les Ephéſiens avoient auſſi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient ſoulagé Latone dans ſes peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils ſoûtinrent le plus ſérieuſement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naiſſance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

LA THÉOGONIE.

* ὀρτυξ.

* *Tacit. Annal.* 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'hiſtoires, particulières à chacun de ces lieux. Iſis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naiſſance d'Apollon &

nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arroſe une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon. עין *in, fons*; & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(*a*) *Diſperdens*. C'eſt la même choſe qu'hores.

(*b*) Iles du midi de l'Archipel.

LE CIEL POETIQUE. de Diane dans cette île, & à Ephèſe. La victoire d'Horus, ou du laboureur ſur le monſtre ennemi, par lequel il étoit traverſé, donnoit occaſion en Egypte à des réjouiſſances raiſonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme ſi cette victoire eût été particulière au pays. On ſolemniſa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne ſçai ſi on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible ſerpent, le monument irréfragable du ſervice qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on danſoit: on donnoit des ſpectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit aſſez pour les faire obſerver religieuſement.

Le monſtre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait diſparoître quelque tems Oſiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le deſſus. On confondit en Gréce Oſiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Oſiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Oſiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées ſe confondirent par-tout,

& même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Oſiris étoit le ſoleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Oſiris le premier vainqueur de Python, devint auſſi le ſoleil, ſans ceſſer d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une ſuite néceſſaire, eut un autre département. On lui laiſſa le ſceptre & l'empire du ciel & de la terre. On aſſigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De là vient qu'on retrouve ſi communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année ruſtique, ou à l'ordre des travaux, fut aiſément pris pour le ſoleil qui gouverne tout, & devint ainſi la même choſe que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, eſt le fils de Jupiter : mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *liber*, n'eſt autre choſe qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionyſus. Voilà donc Oſiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a aſſez bien démontré. Virgile lui-même ne diſtingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

Cérès ou Iſis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . *Vos ô clariſſima mundi*
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber & alma Ceres *.

Georgic. 1.

On ſentoit, mais confuſément, le rapport de ces ſignes avec l'année, dont en effet ils caractériſoient chacun à part les diverſes parties : & malgré le cahos d'hiſtoires mal aſſorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les veſtiges ſenſibles de leur commune origine.

Les Egyptiens ſont de toutes les nations celle qui, en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images ſignificatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent juſqu'au déluge, dont ils avoient en main la repréſentation dans la fête d'Oſiris diſparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne ſavoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, ſemer, & moiſſonner, malgré les traverſes du débordement. En hiſtoriant ces ſymboles, ou en les convertiſſant en autant d'hiſtoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changè-

a ἀφανισμος.

b Εὕρησις. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

rent le ſens de leurs cérémonies & de leur écriture ſacrée, en rapportant le tout à leurs folles hiſtoires : en ſorte qu'il eſt totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Iſiaque, & par ces monumens ſans nombre qui nous reſtent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que ſelon les idées d'une philoſophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laiſſé périr la ſignification primitive des ſymboles. C'eſt donc peine perdue que de courir après l'intelligence de ce ſecond uſage de l'écriture ſymbolique : & il nous ſuffit de voir en général quelle en fut la première deſtination, & le premier ſens. LA THÉOGONIE.

Quoique les Grecs & les Orientaux tînſſent leur mythologie des Egyptiens, ils conſervèrent mieux que les Egyptiens le ſouvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-ſenſible. Les anciens Mythologues grecs & latins regardoient la victoire d'Apollon ſur Python comme une emblême de la victoire du ſoleil ſur la fange que l'eau du déluge laiſſa par toute la terre ; & après

LE CIEL POETIQUE.

avoir conté l'hiſtoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de ſuite la défaite de Python *.

* V. *Ovid. Metamorph.* 1.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganiſme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raiſon pourquoi les idées des Egyptiens ſont ſi bizarres & ſi contraires à la vérité de l'hiſtoire; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aiſément l'un pour l'autre; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de penſées & d'objets ſi mal liés, il ſe trouve des traces de vérités, & une conformité ſenſible avec le fond de l'hiſtoire Sainte.

XIX.

Mars. Hezus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus diſtingués: & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il eſt impoſſible de juſtifier, rappellons-les avec le plus de vraiſemblance qu'il nous ſera poſſible, à autant de ſignes & d'inſtructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir beſoin, ſelon les diffé-

rentes circonſtances où elles ſe trouvoient. Ce qui précéde nous autoriſe à ſuivre cette méthode. LA THÉOGONIE.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien ſe partageoit en trois claſſes; ſavoir, les prêtres, les laboureurs, & les artiſans, & que cette diviſion s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale claſſe des Egyptiens, ou la plus nombreuſe, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échanges, & de la défenſe de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particuliérement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de ſoldats parmi les artiſans: ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de diſtinction à celui des laboureurs qui fourniſſoient ſeuls les gardes, ou les milices toûjours ſubſiſtantes, & les levées extraordinaires. Horus & Iſis étant les clés qui annonçoient les aſſemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, ſelon l'éxigence des cas. Nous avons déja une Iſis habillée en guerriére pour annoncer les ſacrifices qui devoient préceder une expédition.

LE CIEL POETIQUE.

Horus de même prenoit le caſque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'eſt-à-dire, *le fort*, *le redoutable*. Les Syriens adouciſſoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*) : d'autres le prononçoient ſans aſpiration, & diſoient Arès; d'autres avec une aſpiration très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il eſt évidemment l'Aſis des habitans d'Edeſſe, l'Hezus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Watts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, ſur-tout les Traces, en firent leur divinité favorite : & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis ſon apothéoſe, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en uſer honêtement avec ſes compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

(*a*) עריץ *harits*, *violentus*. Job. 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edeſſe (ville de Méſopotamie), donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Diſcours de l'empereur Julien ſur le ſoleil.*

On retrouve le même mot *hazis* ou *héſus* pris pour

XX.

Hercule.

Quand les animaux malfaiſans ſe multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtingués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui ſe préſentoient ſans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une maſſue, & placé dans l'aſſemblée publique, réuniſſoit promtement à un certain jour, les plus diſtingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du ſymbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'eſt-à-dire, *les illuſtres dans la guerre*, les enfans diſtingués, ou plus éxactement encore *les gens d'armes (a)*.

ſignifier, *le terrible dans la guerre.* Pſ. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit auſſi en Syrie אב גרות *ab gueroth*, *ab garus*, *le pere des combats.* D'où eſt venu le *gradivus* ou *gradivus pater.* Æneid. 3.

(a) De חרים *herim.* Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem. 6 : 17. *Illuſtres*, *liberi*, *les enfans diſtingués*; & de כלי *Keli*, *clava*, *armatura.* הרי־כלי *heracli*

LE CIEL POETIQUE. Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun diſoit en voyant l'Horus armé en courſe, devint le nom de ce ſymbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enſeigne, devint, comme les autres, un dieu tout occupé de la deſtruction des monſtres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un ſecond en Créte, & un troiſiéme en Phénicie, lequel alla juſqu'aux colonnes qui portent ſon nom, & dont le culte fut long-tems célébre à Cadix. Les Grecs ſe ſont auſſi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en ſoit d'Hercule comme des autres ſymboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant ſouvent parmi les inſtrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait ſon hiſtoire propre. Que ſi on vient à rapprocher, & à réunir en un corps d'hiſtoire, les travaux & les merveilleuſes ex-

* *De nat. Deor.*

ou *heraeli*, *les gens d'armes*, *les plus diſtingués dans les armes*. C'eſt de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *héros*. La ville de Héroopolis, ſituée à l'extrémité de la mer Rouge, étoit très-vraiſemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce paſſage important, & pour courir ſus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'iſthme où étoit cette ville.

pédition de tous ces Hercules locaux, je laiſſe à penſer quel roman il en réſultera. LA THÉOGONIE.

Je ne diſconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiſeur de forts, un grand aſſommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à pluſieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une poſtérité qui s'eſt établie à diverſes repriſes au Péloponnèſe. Mais il en eſt de la plûpart de ſes exploits, comme de ſa généalogie, qui n'eſt qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraiſemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son hiſtoire eſt pleine de traits dont toute la merveille ſe réduiſant ſemblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire. Je crois en avoir ſuffiſamment convaincu le lecteur. Sans le char-

(*a*) בן אלקום *ben Alcum. Melec alcum*, eſt un roi indomtable *Proverb* 30: 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre choſe qu'une Iſis armée, ſymbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

LE CIEL POETIQUE.

ger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naiſſance purement imaginaire, du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXI.

Vulcain, Ephaiſtos, Mulciber.

A quel uſage emploierons-nous l'étrange figure qui ſe préſente? C'eſt un marmouſet qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de forgeron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaiſtos, ou de Mulciber. Les Lemniens le diſoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon ſa mere, peu contente de ſa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber juſqu'à terre; & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit caſſé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare induſtrie le dédommageoit de ſa laideur; & qu'il ſe conſoloit de ſon éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Moſycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes ſortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les

habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, auſſi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la préſence de ce dieu, qui avoit choiſi par préférence leur volcan pour en faire ſa boutique. Autant en diſoit-on dans les forges du mont Ida en Créte, & dans celles de l'Ida de Phrygie. LA THE'O-GONIE.

Quelle raiſon peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (*a*), ou de ſurintendant des forgerons à cette figure groteſque. Diodore nous ouvre une voye aiſée pour arriver à l'origine de cette étrange apothéoſe. Il nous apprend que les forgerons, ou les artiſans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'éxaminer dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la claſſe des artiſans. Changeant d'attributs & d'inſtrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une eſpèce d'outils dans un tems, & d'une autre ſorte de proviſions de ménage dans

(*a*) Ζεὺς μιχίος. *Deus machinator.* Euſeb. Præp. Evang. lib. 1.

LE CIEL POETIQUE.

un autre. Cette figure placée à côté d'Iſis dans les aſſemblées, en étoit apparemment ôtée, lorſque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroiſſoit alors à côté d'Iſis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des aſſiſtans. Ces plaiſanteries ſe convertirent en hiſtoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déeſſe de la beauté, eut à ſe plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultére de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la claſſe des artiſans, ou de ceux qui manioient les métaux, ſe trouve confirmé par le ſens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate. Quand il étoit armé d'une maſſue pour aller en courſe contre des bêtes furieuſes ou contre des brigands, on le nommoit Hercule, c'eſt-à-dire, *la marche des jeunes gens ;* ou Melicerte, *la défenſe des villes*. Quand il eſt habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la claſſe des ar-

tiſans. On le nomme Mulciber (*a*) *le gouvernement des forges ;* aſſez ſouvent Hephaiſtos (*b*) *le pere du feu :* & pour rendre les artiſans moins mépriſables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui ſignifioit que le labourage eſt boiteux ſans l'aide des artiſans ; mais que par leur ſecours, *l'ouvrage* eſt extrêmement *diligenté.* Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu ſur la terre, mais un mot compoſé de deux autres qui ſignifient *l'ouvrage diligenté* (*c*). LA THÉOGONIE.

XXII.

Atlas.

Y auroit-il un ſymbole particulier pour l'ordre des prêtres, comme nous venons d'en voir de deſtinés pour les laboureurs, & pour les forgerons ? Ce ſymbole propre

(*a*) De מלך *malac, regere ;* & de בר *ber,* ou באר *beer, antrum, ſubterranea.* מלבר *Mulciber,* le roi des mines, *ou* la régle des forges.

(*b*) De אב *aph* ou *eph*, le pere ; & de אשתא *eſto* ou *veſta*, le feu. אבאשתא *ephaiſto*, le pere du feu.

(*c*) De עלל *wall, operari ;* & de כון *coun*, ou כנן *canan, expedire, maturare*, vient עלכן *wolcan, opus maturatum.*

LE CIEL POETIQUE. à régler les prêtres n'étoit pas exposé apparemment dans les assemblées publiques, mais dans la tour, dans le labyrinte. S'il se trouve encore un Horus qui ait ce caractère, ou qui soit sensiblement propre à l'instruction de l'ordre sacerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout.

On sait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crues du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclypses, l'aspect des planétes & des étoiles, la geométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas ſignifie (*a*) *les peines, les grands travaux.* LA THÉOGONIE.

2°. Mais quels ſont ces travaux ſi pénibles, ces fatigues ſi difficiles à ſoûtenir? Elles ſont éxprimées par l'attitude ingénieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes eléves; ou ſelon l'actuelle diſpoſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occaſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très ſavant (*b*) qui connoiſſoit toutes les

(*a*) תלאה *telaah*, & avec emphaſe, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. C'eſt de-là que vient l'ἄθλος, *athlos*, des Grecs, qui ſignifie, *grandes difficultés, rudes combats*; & l'*attlare laborem*, des Latins, *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*b*) Ἄτλαντος δυσάτηρ ὀλοόφρονος ὅστε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδεν. *Odyſſ. l.* 1.

LE CIEL POETIQUE.

courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit acquiſe des phaſes de la lune, des éclypſes du ſoleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Enſuite le nom d'Atlas ſignifiant également (*b*) une *ſuſpenſion*, un *ſupport*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier ſens, qui étoit auſſi aidé par l'attitude: & le nommant *le ſoûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnerent lieu d'imaginer la métamorphoſe du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voute du ciel de ſa cime, & l'empêche de tomber ſur la terre (*c*).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarſis, c'eſt-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer Rouge & en faiſant le commerce de toutes

(*a*) .....*Citarâ crinitus Iopas*
Perſonat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, ſolisque labores, &c.
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תָּלָה *telah*, *ſuſpendere*. Job 26: 7. אַטְלָה *atlah*, ſoûtien, appui; στήλη, *ſtèlè*, *colonne*.

(*c*) .... ἔχει δ' τε κίονας αὐτὸς
μακρὰς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
Odyſſ. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalouſie, midi de l'Eſpagne.

les

côtes d'Afrique (*a*), voyoient ſouvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime eſt toûjours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de Colone, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le diſoient roi de Mauritanie, grand aſtrologue, & grand géographe, enfin changé par les dieux en une montagne (*b*) qui va de la terre au ciel. LA THÉOGONIE.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles forment dans le front du taureau céleſte, & les Pleïades qui ſont ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, ſont de toutes les conſtellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles ſervoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux diſciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'eſt-à-dire, d'un Horus por- Les Hyades & les Pleïades.

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire de la Phyſique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature*, t. 4. *part.* 2. *Entr.* 2.

(*b*) *Oceani finem juxtà ſolemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus eſt, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet ſtellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . . *Latera ardua cernit*
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit:
Atlantis cinctum aſſidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulſatur & imbri.
Nix humeros infuſa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant ſenis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

tant une ſphère céleſte. Atlas humaniſé, devint le pere des Hyades & des Pleïades. Orion qui ſe léve immédiatement après elles, paſſa aiſément dans l'imagination des fabuliſtes pour un libertin qui ne ceſſe de les pourſuivre.

Les pourſuites d'Orion.

Le jardin des Heſpérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loiſir d'imaginer dans leurs courſes, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, ſans doute, ſont celles du jardin des Heſpérides, & celle d'Atlas ſoulagé par Hercule du fardeau du globe céleſte. Quel peut-être l'origine de la première? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtreſſes de diſpoſer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour en empêcher l'uſage & l'accès à tout autre; une chévre ſauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, ſoit au pié de l'arbre, ſoit dans la main d'une des trois nymphes: voilà la repréſentation du jardin des Heſperides.

Cette peinture fabuleuſe en apparence, n'eſt que l'ancien ſymbole des richeſſes de Tarſis. Les trois nymphes paroiſſent être les trois Iſis, ou les annonces des trois mois, où il faiſoit bon s'embarquer pour le commerce de l'Heſperie ou de

l'Eſpagne. Les pommes d'or ſont les oranges, les citrons, ou plûtôt encore les riches métaux, & les commodités de toute eſpéce que les Phéniciens tiroient ſans fin de ces provinces Occidentales*. Le ſerpent eſt le ſymbole de la vie, & des ſecours qui leur revenoient du voyage de la Bétique. Le capricorne ou la corne de chévre marquoit le tems du départ pour la fin de l'autonne, quand ils prenoient par la Mer Rouge: ce qu'ils faiſoient ſouvent pour commercer à profit le long des côtes d'Afrique, où les échanges avec des barbares, dépourvus de tout, étoient infiniment avantageux. En plaçant ainſi leur départ dans le tems que les pluyes ſont affreuſes vers le tropique méridional où eſt alors le ſoleil, ils y arrivoient dans la belle ſaiſon, & adouciſſoient par cette prudence les incommodités de la route.

LA THÉ-GONIE.

* V. *Diod. Strabon, ou Spectacle de Nature t. part. 2. Ent*

Quant à la fable d'Hercule qui ſoulage Atlas; ſi nous connoiſſons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un ſur les épaules de l'autre. Atlas ſignifie l'*étude pénible*, ou les leçons d'aſtronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeuneſſe armée* en courſe. C'eſt le nom que conſerva cette jeuneſſe de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce

Atlas déchargé.

LE CIEL POETIQUE.

nom y fut pris par la ſuite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établiſſement, ſi éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & ſouvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* ſe chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau ſur ſes propres épaules.

XXIII.

Eros, l'Amour, & l'Hymenée.

Perſonne n'ignore que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité d'aller, le jour des nôces audevant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux: les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la raviſſante deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs de jeunes gens

s'écrioient en prenant leurs lampes : *voilà la fête, voilà l'époux*. De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, & en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée, qui ſignifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient*. LA THÉOGONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'uſage des annonces gayes ou lugubres par la diverſe parure des portes a paſſé de la plus haute antiquité juſqu'à nous. Les niches deſtinées à recevoir certains ſymboles où les marques d'une fête, ſoit au coin des carrefours, ſoit au deſſus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre uſage : mais on les retrouve encore. Nous avons encore retenu quel-

(a) De הוא *hu, ipſe eſt, ecce* ; & de מנה *menéh, feſtum, ſacrificium.* הואמנה *hu menéh : ipſum eſt feſtum. Feſtivitas inſtat. Ecce ſponſus venit.*

LE CIEL POETIQUE.

ques reſtes de la même coûtume qu'avoient les anciens (a) de mettre des couronnes & des feuillages ſur la porte des maiſons où l'on étoit dans la joye, & de varier ces couronnes à la naiſſance d'un enfant mâle ou d'une fille; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part: & nous verrons dans l'article des animaux, honorés en Egypte, que la veille ou le ſoir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient ſur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du ſang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le ſavons, que les dieux n'étoient originairement que des ſignes, nous pouvons ſans héſiter ramener l'Hymen avec ſa lampe ou ſon flambeau à une affiche toute ſimple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Iſis étant devenue dans l'opinion des peuples une déeſſe puiſſante, & la mere des plaiſirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea

(a) Voyez *Meurſii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia*; & *Athenée* au mot *corona*.

les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles hiſtoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conſéquence Eros ou l'amour. Il eſt croyable que pour ne point multiplier inutilement les figures, on ſe contentoit de mettre dans les affiches un flambeau nuptial à côté des Horus qui étoient propres à chaque ſaiſon. Horus prenoit alors le nom d'Eros ou d'Hymenée. De cette ſorte l'amour paroiſſoit tantôt avec les aîles du vent Etéſien, tantôt avec la maſſue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du ſagittaire, ou bien aſſis ſur un lion, ou conduiſant un taureau, un bélier, une chévre, ou deux poiſſons. Ces figures donnèrent lieu à autant d'hiſtoires. L'empire d'Eros embraſſa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât juſqu'au fond de l'humide élément. Les marques des travaux de chaque ſaiſon, jointes au flambeau nuptial paſſèrent pour les monumens de ſes victoires. Il avoit deſarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ſes mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philoſophes, mille fois plus ridicules là-deſſus que les poëtes.

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. Cette coûtume de tranſporter des figures ſymboliques, & de les placer ſur les portes, & dans les lieux où ſe devoient célébrer certaines fêtes, a fait regarder par la ſuite l'arrivée des figures portatives comme une viſite des dieux. De-là les invitations à Céres de viſiter la grange; à Pan de venir jetter un regard favorable ſur les petits des troupeaux, ou de s'en aller ſans leur nuire; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne, de ſe tranſporter dans telle ou telle maiſon.

O Venus regina . . . . . .
. . . . . vocantis
Thure te multo Glycera decoram
Transfer in ædem.
Fervidus tecum puer.

XXIV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faiſoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il ſe changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaiſoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce

de l'échange des fruits de l'Egypte contre des eſclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandiſes que les vaiſſeaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien acceſſible. Ces vaiſſeaux prenoient là leur proviſion de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaiſſeaux aux extrémités de l'Egypte, étoit annoncé par un Oſiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïſſoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conſervèrent ſon nom qui ſignifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'eſt Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les courſiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne ſignifie autre choſe que *l'abondance des fruits*, ou *les productions* de la terre (*a*).

LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah*, *pario* ; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *facunditas*, *copia fructuum*. Geneſ. 49 : 22.

LE CIEL POETIQUE.

Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce ſont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des tranſports d'une côte à l'autre. Et ſi l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faiſoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverſes figures, c'eſt parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les proviſions néceſſaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandiſes, en quoi conſiſtoit le commerce des anciens. On peut croire auſſi que cette fable eut ſon fondement dans la figure, tantôt d'un eſclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant miſe dans les aſſemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de conſidérable ; & qui par cette raiſon, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXV.

La canicule, Toth, Annubis, Mercure.

Voilà un aſſez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me ſemble, acquis le droit de rayer dans l'hiſtoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la datte, ni la généa-

1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année. 4, L'ouverture des échanges, ou des ventes de betail concourant anciennement avec l'ouverture de l'Année.

logie, puiſque nous avons prouvé qu'ils ne ſont tous rien de plus que l'Oſiris, l'Iſis, & l'Horus Egyptiens; c'eſt-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les ſymboles de l'année ſolaire, de l'année civile, & de l'année ruſtique. LA THÉOGONIE.

Nous connoiſſons une quatrième clé qui eſt le Toth, ou Taaut, c'eſt-à-dire, le chien. De là ſont encore ſortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertiſſoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue, vouloit dire chien, & qui eſt encore celui que la Vénerie conſerve pour animer ou pour rappeller les chiens. Tayaut.

Les Egyptiens des tems poſtérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été tranſporté dans ce bel aſtre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Oſiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres ſymboliques. Ils en font le conſeiller de Ménès, & diſent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle hiſtoire eſt uniquement fondée ſur ce qu'on diſoit anciennement en Egypte Athotes ou Taaut.

LE CIEL POETIQUE.

que c'étoit Toth qui régloit les manes, le renouvellement des indictions. Il ouvroit l'année en effet, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'eſt que par ſuperſtition que les Egyptiens s'abſtinrent de compter éxactement l'année ſacrée ou civile, lorſqu'ils eurent la connoiſſance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faiſoient un jour au bout de quatre ans: & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop-tôt, & en rétrogradant, s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainſi l'ouverture de l'année ſacrée parcouroit ſucceſſivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par là benir, & faire proſpérer toutes les ſaiſons, en les faiſant jouir tour-à-tour de la fête d'Iſis qui ſe célébroit conjointement avec celle de la canicule; quoiqu'elle fût ſouvent fort éloignée du lever de cette

conſtellation : & c'eſt par un effet de l'an- LA THÉO-
cienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, GONIE.
ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans qui précédoient toûjours le char d'Iſis (*a*): circonſtance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils ſe plaiſoient ainſi dans les tems poſtérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du myſtérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choſes extrêmement ſimples. Ils les prirent par la ſuite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres aſtres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs aſtronomiques fondés ſur différentes ſuppoſitions & ſur différentes combinaiſons des aſtres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régiſtres des ſavans les plus laborieux, paſsèrent pour être la durée de la vie terreſtre des dieux qu'on logeoit dans ces aſtres. Voilà réellement

(*a*) τοῖς ἰσιάσις προπορεύεσθαι τὸν κύνα, καὶ τὰ τοιαῦτα. *Diod. l.* 1.

LE CIEL POETIQUE. l'origine de cette antiquité de l'hiſtoire des Egyptiens qu'on faiſoit remonter ſi haut. Leurs anciens rois ne ſont que les noms des aſtres, & la durée de leur vie n'eſt qu'une ſupputation du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuſer auſſi groſſièrement de leurs calculs aſtronomiques, que de leur écriture; & il eſt ſenſible après cela que ſi on retranche de la ſageſſe des Egyptiens un peu d'aſtronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur ſageſſe tombe & dégénère en extravagance. Qu'on vienne après cela oppoſer à la nouveauté du monde, telle que la ſainte Ecriture nous la repréſente, conformément à tous les monumens hiſtoriques qui ſont ſur la terre, cette longue ſuite de rois & d'années ſans évenemens, ſans monumens, & qui remontent par vingt & trente mille ans au-deſſus de la chronologie de Moïſe; on voit le cas qu'il faut faire de toute cette ancienne hiſtoire d'Egypte. Elle eſt encore plus fauſſe que les fables des Grecs, où il y a, après tout, quelques perſonnages réels.

Le Phénix. A l'occaſion de la rétrogradation de la fête d'Iſis, & du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460

ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices*. C'eſt parce que cet évènement ſi rare & ſi important, ſelon eux, concouroit avec le ſouffle déſiré des vents Etéſiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiſeau d'une ſingulière beauté qui ſe faiſoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir paſſé 1461 ans * ſans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiſeau y venoit mourir ſur l'autel du Soleil, & que de ſes cendres il naiſſoit un vermiſſeau qui redonnoit la vie à un oiſeau ſemblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui ſignifie ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuſe* (a). Voilà donc encore une figure emblématique convertie en une fable : autant en faut-il dire de l'homme à tête de chien. LA THÉOGONIE. * *Tacit. Annal. 6.*

Que Taaut, le chien, ou l'aboyeur Anubis (*b*), car c'eſt toûjours la même choſe, ſoit un perſonnage idéal, & un roi purement imaginaire, en voici une Anubis.

(*a*) פנך *phonek, delicatè nutriens.* Prov. 29 : 21.
(*b*) חנבז *hannobeazh.* Voyez Iſai 56 : 10. ἀστροχύων, *Stella-canis.*

LE CIEL POETIQUE.

preuve complette. Au lieu de l'appeller l'aboyeur, le moniteur, ou l'aſtre-chien, on l'appelloit encore Eſculape (*a*), c'eſt-à-dire, *l'homme-chien*, parce qu'il réuniſſoit le corps d'un homme à la tête d'un chien. Cette figure ſymbolique de l'avertiſſement que donnoit le lever de la canicule, ayant ſauvé la vie aux anciens habitans de l'Egypte, ils accompagnoient toûjours l'Anubis ou l'Eſculape de la figure d'un ſerpent, c'eſt-à-dire, du ſymbole de la vie. De là vient qu'Anubis & Eſculape paſſent pour inventeurs de la médecine, & les conſervateurs de la vie.

Eſculape.

Dans les catalogues des anciens rois d'Egypte tirés de Manéton, d'Eratoſtene, & du Syncelle, & recueillis avec ſoin dans la régle des tems de Marsham, on trouve l'invention d'écrire également attribuée à Thotes & à Eſculape. Marsham s'en fâche, & il rectifie ces mépriſes du mieux qu'il peut, dans la perſuaſion où il eſt que Thotes & Eſculape ſont deux rois fort différens. Mais falloit-il traiter ſérieuſement une hiſtoire où il eſt évident qu'on fait deux hommes l'un régnant à Thebes, l'autre à Memphis, de deux noms qui ſignifient tous deux la canicule, & qui n'ont jamais été donnés à homme qui ait vécu.

(*a*) אוש כלב *esh caleph*, *vir canis*.

Là canicule nous a déja donné deux divinités, l'une réſidante dans la belle étoile voiſine du cancer, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la ſurintendance de la ſanté. Après Anubis & Eſculape, voyons préſentement éclore de la même figure le Camille des Etruſques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-ſeulement l'obſervation de la canicule avoit mérité d'être deſignée par la figure du ſerpent, ſymbole de la vie qu'elle avoit aſſurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une ſurabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs proviſions; la figure d'Anubis fut ſouvent accompagnée d'une bourſe pleine, dont la vûe réjouiſſoit les peuples; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui ſignifie *le négociant* ou *l'intrigant* (a).

LA THÉOGONIE.

Camille, Janus, Hermès, & Mercure.

(a) De רכל *racal*, *negociari*, *detrahere doloſè*, *latenter ſurripere*, vient מרכל *marcol* ou *marcor*; & מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 27: 24. *Dolus*, *detractio*. Levit. 19: 16. La réunion de ces ſens a fait donner à Mercure le privilége de ſoûtber auſſi-bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit joco ſo
Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne ſi édifiante qu'il adreſſe à Mer-

LE CIEL POETIQUE.

Une nouvelle preuve que Mercure n'eſt que le ſymbole de la canicule, ou de l'avertiſſement de la retraite, & non un homme qui ait rien enſeigné, ni inventé, c'eſt qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertiſſoient de prévenir le débordement par une promte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croiſée : cela eſt fort ſimple : & le ſerpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il ſignifioit par-tout, la vie, la ſubſiſtance. Etant double il annonçoit une ſubſiſtance très-abondante, qui peut ſuffire aux Egyptiens & aux Etrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; ſymbole du vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces ſignifications furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea ſon nom d'Anubis l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Le bâton qui étoit dans ſa main facilita cette métamorphoſe. On le prit pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambaſſadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur

cure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ſes vols en plaiſanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleſte.

de bonne nouvelle, & tant d'autres ſemblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'hiſtoire des dieux de Giraldi*. De-là l'uſage de mettre les chemins ſous ſa protection, & de placer ſa ſtatue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle eſt l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure ? LA THÉOGONIE.

* *Syntagm. 9.*

En Orient toute perſonne conſtituée en dignité portoit un ſceptre (*a*), ou un bâton d'honneur, & quelquefois une lame

(*a*) La preuve de cette coûtume ſe trouve fréquemment dans l'Ecriture ſainte. Lorſque la prophéteſſe Débora félicite dans ſon cantique les capitaines, ou les chefs de la demi-tribu de Manaſſé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au ſecours du peuple de Dieu contre l'ennemi : elle nous les repréſente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le ſacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter leur ſceptre au tabernacle. Celui de Lévi que portoit Aaron, ſe trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur ſceptre, ou leur bâton de commandement. Cette diſtinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du ſceptre auquel elle eſt ſubordonnée. Ainſi les douze ſceptres de Jacob, ſignifient les douze tribus des Iſraélites ; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le ſceptre de Lévi, le bâton de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'eſpère, une digreſſion que je crois lui devoir être utile. C'eſt de lui faire obſerver, à l'occaſion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obſcurci la célébre prophétie de Jacob, en prenant le ſceptre dont il y eſt parlé pour un ſceptre royal : au lieu qu'en jugeant du ſceptre par celui qui le doit porter,

Le Ciel d'or ſur le front, qu'on appelloit Cadosh ou Caducée, & qui ſignifioit *un homme ſaint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton, ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la perſonne étoit inviolable. Telle eſt l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainſi le guide des voyageurs,

Poetique.

c'eſt-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il eſt parlé auſſitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'eſt promis qu'à la tribu de Juda de conſerver ſes chefs, & ſon bâton d'honneur, juſqu'à la venue du Meſſie. Les autres tribus pourront être diſperſées, ou preſque oubliées & perdues, comme les dix qui compoſeront le royaume d'Iſraël; ou preſque détruites comme celle de Benjamin. La ſeule tribu de Juda aura les aſſurances de conſerver ſes généalogies en bon ordre ſous l'inſpection de ſes chefs, & ſera toûjours diſtinctement connue *juſqu'à ce que le Sauveur vienne & que les nations lui obéiſſent*: afin que par-là ſa naiſſance ſoit conſtatée publiquement, & qu'on connoiſſe qu'il eſt fils de David, de Juda, de Jacob, d'Iſaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accompliſſement eſt auſſi ſimple que la promeſſe. Dès que les nations viennent au fils de Marie, & que le deſcendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès lors a acquité ſa deſtination. Auſſi eſt ce auſſitôt après la converſion des Gentils au Chriſtianiſme que la tribu de Juda tombe en déſolation. Elle eſt chaſſée de la terre promiſe, & diſperſée partout. Les reſtes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs parens ont rejetté, ſont aujourd'hui ſans ſceptre, ſans chef, ſans regiſtre, & hors d'état de juſtifier la deſcendance du Meſſie qu'ils attendent, & de faire voir par des regiſtres autentiques, qu'il eſt fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh, ſanctus, ſeparatus.*

l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on ſavoit confuſément que la fonction étoit d'avertir de ſe mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue meſure avec le Nil, on la convertit par-tout en un bâton d'ambaſſadeur, pour mettre quelque liaiſon entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit. LA THÉOGONIE. * Eρμης.

Souvent au lieu de la meſure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux viſages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un ſerpent qui ſe mordoit la queue. Le ſerpent, ſymbole de la vie ou du tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des aſtres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'eſt que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du ſoleil marquoit la nouvelle année ſolaire. Je dis ſolaire, ou naturelle, parce que l'année ſacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement

LE CIEL POETIQUE. de l'année ſacrée parcouroit toutes les ſaiſons. Mais on y obſervoit toûjours la coûtume de faire précéder la pompe d'Iſis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus aſtronomique qu'hiſtorique. Voilà ſans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec ſa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un inſtant que l'Egypte, & non le Latium, n'ait été la patrie de l'un & de l'autre.

Janus.

Anubis étoit réellement, comme ſigne, la régle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures ſymboliques qu'on montroit ſucceſſivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonateur. Or ces fêtes ſe nommoient les manes, parce que les figures qu'on y préſentoit aux aſſiſtans étant originairement deſtinées à régler les travaux du peuple, ſe nommoient *les manes*, c'eſt-à-dire, *les réglemens*, *les ſignes*, *les enſeignes*. On en fit là la plus belle fonction d'Anubis, & c'eſt relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Iſis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néomé-

nies de chaque ſaiſon, & les fêtes particulières qui prévenoient ou ſuivoient chaque recolte ayant des noms propres qui les diſtinguoient, le nom général de *manes*, d'enſeignes, ou d'images, demeura aux aſſemblées funébres, qui revenoient fréquemment ; & les noms de manes, d'images, de ſimulacres, & de morts ſe confondirent. Mercure qui *faiſoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainſi le conducteur des morts. Il conduiſoit les ames la baguette haute. Roi ou berger, il falloit ſuivre la troupe : il leur ouvroit le triſte ſéjour, le fermoit ſans miſéricorde, & tiroit la clé ſans permettre à perſonne de ſortir (*b*). C'eſt encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*c*). Ce mot ſignifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, & qui *finit pour toûjours* la durée de la vie. LA THE'OGONIE.

La perſuaſion où l'on étoit qu'il avoit inventé la muſique, la lyre, la lute, &

(*a*) Ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

(*b*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco.* Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*c*) כליון *cillaion, ultima conſummatio.* Iſai 10:22. Item, *clauſura, coercitio*, de la *Cyllenius ales, Cyllenia proles.* Æneid 4.

Ερμῆς ϑ' ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλέιτο.
Mercurius Cyllenius animas evocabat. Odyſſ. ω.

LE CIEL POETIQUE.

tous les éxercices qui forment le corps (*a*), eſt fondée ſur ce que toutes ces choſes étant inſéparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduiſoit toutes les ſuites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il eſt fils de la belle Maïa, & petit fils d'Atlas. Maïa eſt la Pleiade ou le peloton d'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux les nommoient Mæah (*b*), c'eſt-à-dire, *la centaine, la multitude.* Les Grecs tantôt leur conſervoient leur premier nom, & les nommoient Maïa ; tantôt traduiſoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui ſignifient de même *la multitude.* Ces étoiles ſi remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attiraſſent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainſi le ſigne avantcoureur, étoient avec les Hyades les premieres qu'on prenoit ſoin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la ſphère d'Atlas. Ce

(*a*) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formaſti catus, & decoræ
More Palæſtræ. Horat. idid.

(*b*) מאה *mæa.*

ſymbole

ſymbole devenu dieu, on hiſtoria comme lui toutes ſes leçons. Les étoiles qui ſervoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil lorſqu'il étoit dans les gémeaux, c'eſt-à-dire, au mois de May, auquel elle paroît avoir donné ſon nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, eſt la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere, parce que l'étoile d'Anubis lui ſuccédoit la première. LA THÉOGONIE.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raiſon de l'uſage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc ſauvage à côté de Mercure, ſur-tout quand ils lui mettoient en main une bourſe pleine. Il eſt indubitable à la vérité, qu'ils arrangeoient ces piéces ſelon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules hiſtoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici eſt autre choſe. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'eſt à la premiere ſignification des ſymboles que nous voudrions parvenir.

La canicule ſe levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tan-

LE CIEL POETIQUE.

tôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les obſervations pour l'Egypte, avoit à plus forte raiſon ſon caractère abrégé, & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'Anubis. Le ſymbole des richeſſes qu'il procure à l'Egypte, c'eſt-à-dire, la bourſe pleine qu'on lui mèt à la main, eſt ſouvent accompagnée dans les monumens d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort ſimplement l'échéance des payemens après toutes les recoltes, & après la vente des biens recueillis, c'eſt-à-dire, à l'entrée du ſoleil ſous le capricorne, ou au mois de Décembre. Lorſqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces ſymboles ſi ſimples ſe changèrent en autant d'hiſtoires, de ſuperſtitions, ou d'allégories également miſérables. On les trouve par-tout, voiez là deſſus, ſi vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari.

XXVI.

Dédale & Icare.

Lorſque les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable,

ces figures qu'ils n'entendoient plus, cha- LA THÉO-
que canton eut la ſienne par prédilection. GONIE.
Tel dieu guériſſoit de telle maladie en tel endroit. Telle déeſſe un peu plus loin étoit de reſſource pour tel autre beſoin. Enfin toute l'Egypte ſe trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Iſis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte ſe trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, commodes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les beſoins des habitans. Les ſymboles avoient ſubi le même ſort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances ſe répandirent avec les Phéniciens ſur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles paſsèrent pour autant de traits de l'hiſtoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles ſelon le génie & le tour d'eſprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, ſoit par des figures ſymboliques, ſoit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis ſe montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'eſt-à-dire, avec un vent bien ſoûtenu, l'eau ſeroit *ſuffiſamment haute*, & qu'Erigone ſe réjouiroit, ou que la moiſſon ſeroit abondante. Alors ils don-

LE CIEL POETIQUE.

noient à Anubis le nom de Dédale qui ſignifie *hauteur ſuffiſante* (*a*), ou ſuffiſance de profondeur. Mais ſi Anubis, ſi la canicule laiſſoit tomber ſes plumes, c'eſt-à-dire, ſi le vent Etéſien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le nom de Mérat-icar (*b*), c'eſt-à-dire, *le déſeſpoir du laboureur, ou triſte nouvelle pour le laboureur.* Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconſolable, qu'elle mouroit de faim & perdoit toute eſpérance. Ces idées & ces images portées en Créte & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux hiſtoires.

En Créte, le Dédale ou l'Anubis dont le vol ſe ſoûtient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le ſujèt de la merveilleuſe hiſtoire, ſelon laquelle Dédale ſe fit & à ſon fils Icare, des aîles qui ſauvèrent l'un & ne purent ſervir à l'autre. Si Dédale, dans la ſuite de la fable, ſe ſauve de Créte en Sicile;

(*a*) De די *dai, ſufficientia, ſatis.* Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah, attollere, exaltare.* Pſ. 30:2. Hébraïc. ou de דל *dal, altitudo,* vient דידל *Daidal,* Δαίδαλος ou Δαίδαλα, *ſufficiens altitudo.*

(*b*) De מרה *marah, amertume, angoiſſe.* Ruth. 1:20. ou *déſeſpoir.* 2. Sam. 2 : 26. & de איכר *Iccar, laboureur.* Jerem. 51 : 23. & Iſai. 61 : 6.

ſi Minos roi de Créte qui étoit, dit-on, offenſé contre lui, le pourſuit juſques dans cette île ; ſi pour ſes menus plaiſirs il s'amuſe à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa ; ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du paſſage de Minos qui n'eſt qu'un être de raiſon non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes ſymboles ſe retrouvant en Sicile & en Créte, on tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles hiſtoires qui ont fait long-tems l'amuſement, & enſuite la grande ſcience des Grecs. On connoiſſoit en Sicile comme en Créte, les manes ou les fêtes & les réglemens. On y tenoit les mêmes diſcours dans les fêtes ſans en entendre le ſens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms ſe trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choſes entiérement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoiſſoit Icare : mais c'étoit ſous des idées différentes de la créance de Créte. On ſe ſouvenoit dans ces îles

LE CIEL POETIQUE. qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuſe du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etéſiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone ;* c'eſt-à-dire, de la perte de la moiſſon, quand le vent Etéſien n'enflöit point le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'entendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces piéces tant bien que mal.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Mera* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de déſeſpoir. *Mera* inconſolable, mourut à ſon tour auprès du corps d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule : il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des*

epics, & ſon pere Icare ſous le *nom de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſouſloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents de Nord*, ou le ſouffle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule, & qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance. LA THÉOGONIE.

On me dira peut-être que cette hiſtoire, malgré les idées fabuleuſes qu'on y a mêlées aux objets qui intéreſſoient l'Egypte, confirme ſi nettement tout ce que j'ai avancé ſur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient ſuſpecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette ſur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, ſe trouvent dans les recueils des mythologues les plus anciens (*a*).

(a) Voyez *Hygini fabulæ*, c. 130. & *Hygini aſtronomic. lib. 2. voce Arctophylax. Arati phanomena Germanico Cæſare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le paſſage des aſtronomiques d'Hygin qui peut ſuffire. *Non nulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter juſtitiam & pietatem exiſtimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidiſſe, ut oſtenderet hominibus quomodo ſereretur & quid ex eo naſceretur, & cum eſſet natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum ſeviſſet vitem & .... vinum accepiſſet, ſtatim*

LE CIEL POETIQUE.

Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique, puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que leurs avantures.

atres plenos in plauſtrum impoſſuiſſe : hac re etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines Paſtoribus oſtenderet, Nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti ſomno conſopiuntur. Atque ut alii aliam ſe in partem rejiciunt ut ſemi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum paſtoribus, in puteum dejecerunt. . . . At Erigone *Icarii filia permota deſiderio parentis, cum eum non redire videret ac perſequi eum conaretur*, canis *Icarii*, cui mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem . . . . neque puella timida ſuſpicari debebat niſi patrem interfectum qui tot dies ac menſes abeſſet . . . . . quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine* ac pauperie oppreſſa . . . . . *ſuſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortuæ canis ſpiritu ſuo parentavit . . . quorum cæſum Jupiter miſeratus, in aſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten. *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Proterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . . . quorum rex Ariſtæus, Apollinis, & Cyrenes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis exoriare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret, *qui æſtum caniculæ moderarctur. Quod juſſum Ariſtæus confecit & à Jove impetravit* ut Eteſiæ flarent. On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette penſée, que Dédale ne ſoit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un perſonnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient ſi avides, ne retrouve-t-on pas l'hiſtorique? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte induſtrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équèrre. On ajoûte que c'eſt à lui qu'on eſt redevable de la ſtatuaire, & même on caractériſe la nature des progrès que ce bel art commença à faire ſous lui par des circonſtances qui rendent la choſe extrémément croyable. *Juſqu'à Dédale*, ſelon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*), les ſtatues avoient les yeux fermés, & les « mains collées ſur les côtés. Mais Dédale « apprit à leur donner des yeux ouverts, à « en tenir les jambes ſéparées, & à détacher « les mains du corps. Ce qui le fit admirer « LA THE'O-GONIE.

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνίται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes), τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ τοὺς πόδας κεκολλημένους. πρῶτος δὲ (Δαίδαλος) ὀμματώσας, (oculis ſtatuas inſtruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ τὰς χεῖρας διατεταμένας ποιῶν, εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l.* 4.

LE CIEL POETIQUE. par tout. Quantité d'autres auteurs atteſtent l'ancien uſage de tenir les piés des ſtatues embaraſſés, ou même confondus & réunis en un. Ces commencemens groſſiers perfectionnés par Dédale, ſont en quelque ſorte avérés par pluſieurs ſtatues antiques. On peut citer pour exemple, celle de Ménophis ou Memnon qui rendoit un ſon très-ſenſible, au lever du ſoleil, & une foule d'autres qui ſe trouvent par-tout, dont les piés & les mains ſont en effet engagés & collés comme en une maſſe informe; ce qui ſemble juſtifier l'hiſtoire de ce ſtatuaire.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable pour réaliſer l'hiſtoire de Dédale. Malheureuſement & l'hiſtoire & les ſtatues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne ſont que le compas & la fauſſe équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis ou d'Horus pour avertir les laboureurs quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de ſe tenir prêts à meſurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à ſemer auſſi tôt l'arpentage fini. On le fit ainſi l'inventeur des inſtrumens ſymboliques qu'on lui voyoit en main. Les ſtatues dont les mains

T

Pag 290

3

M

Pag. 284.

J. P. Le Bas F.

1. Horus emmailloté et portant La girouette à tête de Huppe l'Equerre, et le Clairon, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la Suivoit. 2. La Harpye ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3. Les Charites.

& les piés ſont ſouvent emmaillottés, & qui ſe trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux, ne ſont que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire : l'inaction étoit univerſelle. La ceſſation des travaux ruſtiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'uſage de ſes piés par le débordement ; & n'employant ſes bras qu'à montrer la meſure de l'eau, un inſtrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il eſt bon d'obſerver que cette figure étant ſans piés & ſans appui, avoit toûjours à ſon dos un crochèt pour la ſuſpendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'aſſemblée. Ce crochèt avec ſon bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour ſignifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sageſſe divine qui eſt le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en ſommes ici au premier uſage du crochèt. LA THE'O-GONIE.

Notre Horus immobile & ſans piés, étoit l'enſeigne naturelle de l'inaction où

LE CIEL POLITIQUE.

l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffisante*. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à dire, après qu'Anubis, par le souffle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable statuaire. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en sorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine.

(*a*) Voyez la *Table d'Isis*, & les *Recueils du Pere de Montfaucon*.

Ce ſont toutes niaiſeries qui avoient rapport aux hiſtoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories auſſi imaginaires & auſſi récentes. LA THE'OGONIE.

On ſe plaindroit, avec raiſon, de mon ſilence, ſi je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre ſtatue de Memnon ou de Ménophis, qui ſuivant le rapport de Philoſtrate, avoit les piés réunis en maſſe, & qui parloit ou réſonoit au lever du ſoleil. Qui ne voit que c'eſt une ſtatue d'Horus pris hiſtoriquement pour Ménès ou Ménof, le légiſlateur de l'Egypte. Si l'on a dit que cette figure avoit une ſympathie ſi grande avec le ſoleil, c'eſt parce qu'en effet Horus n'étoit deſtiné à autre choſe, qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il failloit faire ſelon la ſaiſon à chaque lever du ſoleil. On prit de-là occaſion de dire d'abord en plaiſantant, & par la ſuite fort ſérieuſement, que c'étoit une ſtatue parlante, & que ſa voix ſe faiſoit entendre au lever du ſoleil.

LE CIEL POETIQUE.

XXVII.

Les Cabires de Samothrace,

Les trois principales figures du céré-
monial Egyptien, furent portées à Bérite *
en Phénicie, & de-là dans différentes îles
de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint
célébre, ſur-tout à Lemnos (*b*), & dans
l'île de Samothrace (*c*) qui en eſt fort
voiſine. On les y nommoit les Cabires (*d*),
c'eſt-à-dire, *les dieux puiſſants:* & leur
nom de Cabires, qui eſt Phénicien, n'étoit
pas moins en uſage dans l'Egypte que
dans la Phénicie même: ce qui montre
perpétuellement le mélange des termes
Phéniciens dans la langue Egyptienne, ſi
le fond n'en eſt le même.

* V. *Euſeb. Prap. Evang. l.* 1.

Les figures de ces dieux, étant origi-
nairement deſtinées à former certains ſens
par un aſſemblage de piéces qui ne ſe
trouvent guères enſemble, ne pouvoient
manquer d'avoir un air fort ſingulier, ou
même ridicule, quand on n'en compre-
noit pas la ſignification. Ces feuillages, ces
cornes, ces aîles, & ces globes ſi ordi-

(*a*) Aujourd'hui *Archipel.*
(*b*) Aujourd'hui *Stalimène.*
(*c*) Aujourd hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.
(*d*) כבורים *Cabirim*, *potentes.*

naires ſur la tête d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Auſſi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires auſſi bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à rire à Cambiſe, lorſqu'il entra dans leur temple, & dans celui du dieu forgeron. LA THÉOGONIE.

* *In Thalia num.* 77.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en eſt voiſine, étoient au nombre de trois, ſavoir Axieros, Axiocherſa, & Axiocherſos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, ſelon la penſée de quelques auteurs anciens, la déeſſe Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerſos, & Proſerpine dans Axiokerſa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axieros (*a*) ou Aſſuerus, dont le nom ſignifie le modérateur de la terre, eſt le nom même d'Oſiris. Axiokerſos & Axiokerſa, ſignifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement, & conviennent dans le même ſens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Oſirs, d'Iſis, & d'Horus, qui

(*a*) אחזי ארץ *Ochozi eres; Oſiris, dominium terræ.*

(*b*) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokerſos, dominium excidii, frænum diluvii.*

LE CIEL POETIQUE.

enſeignoient au peuple la manière de ſe précautionner contre les ravages de l'eau. Auſſi trouve-t-on ſouvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionyſus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Caſmille, & Camille, qui, chez les Etruſques & au Latium, ſignifioit un miniſtre, ou un meſſager. C'eſt-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne, changées, à cauſe de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puiſſants.*

XXVIII.

Apollon, les Muſes, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les ſignes qui ſervoient à annoncer tout ce qui intéreſſoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les beſoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées ſus ces beſoins. Depuis que le ſens de ces ſignes eût été perverti, juſqu'à changer les figures ſignificatives en autant de dieux qui

n'étoient occupés que de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéreſſoit; chaque canton honoroit d'un culte ſpécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir preſque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ſes fléches & prenant en main ſa lyre, ſe délaſſe de ſes travaux, & ſe félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce ſymbole ſi ſimple des fêtes & du repos, dont le travail jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préſide à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour ſignifier les diverſes circonſtances de chaque ſaiſon furent priſes dans un ſens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Iſis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte eſt *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des ſymboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un maſque, ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on ſonnoit de

LE CIEL POETIQUE. la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chaſſe ; celle où l'on prenoit le maſque pour repréſenter l'ancien état du genre humain ; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures enſeignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On ſe ſouvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues déeſſes, on s'imagina qu'elles préſidoient à la muſique, à la géométrie, à l'aſtronomie, à toutes les ſciences. On les réunit en grand chœur au muſicien Apollon : & au lieu de voir dans les inſtrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques ſpécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muſes, c'eſt-à-dire, les neuf mois *ſauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la juſteſſe ſe trouve démontrée par le nom de Moïſe ou de Moſé, qui ſignifie *ſauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (a). Tel eſt le nom commun qu'on leur conſerva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités ſavantes fut porté, leur donnèrent à

(a) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diverſité de la prononciation & d'autres altérations en fiſſent des langues différentes.

chacune un nom propre. Ces noms qui ſont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclairciſſent rien, & ne méritent point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Iſis qui déſignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroiſſoient auſſi les trois Iſis qui annonçoient les trois mois pendant leſquels l'eau demeuroit ſur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillottées & ne pouvant faire uſage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poiſſon, parce qu'il falloit alors demeurer ſur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les repréſentoit comme trois ſœurs oiſives, ſans aucun attribut, & ſe tenant par la main, parce qu'elles déſignoient l'inaction des trois mois de débordement qui ſe ſuivent ſans interruption : & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chauſſées qu'on y a faites depuis, les trois Iſis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière

LE CIEL POETIQUE.

séparation, se nommoient *Chéritout* (*a*), c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits* ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un courtier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*b*) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit;

(*a*) De כרת *charat*, *abscindere*, vient גרושות *cheritout*; *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50 : 1. & Deut 24 : 1.

(*b*) Γαδειριτῶν .... τὰς μὲν ἐμπόρους μεγάλα τίθεν πλοῖα τὰς ὑ πέντας μικρὰ, ἃ καλοῦν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent*, Strabon, geograph. l. 2. p. 99. edit. Reg.

& que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc ſignifier la figure de Pégaſe, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois Graces, & des neuf Muſes ? Si ces déeſſes préſident à la reconnoiſſance & aux ſciences; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais ſi nos Charites ſont les trois mois de ſéparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégaſe vient ici au ſecours : & ſi les neuf Muſes ſont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte eſt délivrée de l'eau; la figure du cheval aîlé eſt alors le ſymbole de la navigation, & elle avertiſſoit de ſe pourvoir de la commodité d'une barque pour le tems de l'inondation. C'eſt pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégaſe, qui ſignifie *la commodité d'un courſier* (a) : c'eſt-à-dire ſuivant le ſtyle du

LA THÉOGONIE.

(a) De פּגע *péga*, *occurſus*, *aditus*; & de סוּס *ſus*, *equus*, *navis*, vient פּגעסוּס *Pegaſus*, *itus navicularum*. La tête d'un courſier platée ſur les épaules d'Iſis * avec un poiſſon dans une main, & une colombe dans l'autre, étoit viſiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorſque le ſoleil quittoit le ſigne des poiſſons, & ramenoit les zéphyrs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne ſculpture où l'on voyoit Iſis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâti-

* *Pauſan. in Arcadic.*

E CIEL peuple Phénicien, atteſté par Strabon,
ÉTIQUE. *la commodité de la navigation.*

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de ſa religion, les tranſporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnaſſe & de Delphes. Elles n'y formoient plus de ſens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela eſt vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur préſident comme des divinités bienfaiſantes, & ç'en étoit aſſez pour perpétuer l'uſage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raiſon de tout.

Il n'eſt pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve ſouvent les trois Graces ſous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule eſt ſuivi en Egypte des trois mois d'inondation ;

rent là-deſſus la fable du démêlé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour ſavoir qui des deux ſeroit un plus beau préſent à la nouvelle Ville, & mériteroit par-là de lui donner ſon nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déeſſe étoit demeurée victorieuſe. Mais le ſens de cette ſculpture étoit tout ſimple. Elle ſignifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour ſubſiſter ; ſavoir l'agriculture & la navigation : ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture ſur la navigation. Deux ou trois traits de cette eſpéce peuvent éclaircir ſuffiſamment toutes ces anciennes figures que Pauſanias nous détaille, dans ſa deſcription de la Gréce, avec les fables qui en furent les ſuites.

& les neuf Muſes ſous la conduite d'Horus-Apollon, parce qu'Horus ou le travail mèt à profit les neuf mois ſuivans. LA THE'OGONIE.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il des oracles, & annonçoit-il l'avenir? C'étoit là ſa première deſtination. Horus ne ſervoit qu'à apprendre par ſes attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre ſelon les vents & ſelon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures ſervoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des ſignes commodes par leſquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoiſſoient l'avenir, & le leur annonçoient. Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part*. L'oracle de Delphes.

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé, de Caſtalie, de Parnaſſe, d'Hélicon, & autres ſemblables, n'ont rapport qu'aux particularités & aux agrémens de la Phocide: l'explication en ſeroit étrangère à mon ſujèt.

* V. *le tome ſuivant.*

LE CIEL POETIQUE.

XXIX.

Les furies, les Parques, les Harpyes.

La diſtribution que nous venons de voir des douze Iſis en trois Charites, ou trois nymphes deſœuvrées, qui ſont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agiſſantes qui ſont conduites par Horus, ſe trouve confirmée par une autre diſtribution, qui toute différente qu'elle eſt, a un rapport juſte avec la précédente. C'eſt celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette ſeconde douzaine de figures ſi étranges n'eſt encore que la ſuite des mois d'Egypte, caractériſés ſelon les ſaiſons.

Les Charites ſont, comme nous le venons de voir, les Iſis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre.

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de ſerpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare: & c'eſt l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en faſſent ſortir pour venir inſpirer quelque mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables ſont fondées ſur leur figure:

1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2. La Sirène, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3, L'Eumenide, ou la furie, annonce du pressurage. 4, Les Serpens Symboles de Subsistance. 5, La torche Symbole d'un Sacrifice. 6, Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance, ce qui acheve de fixer le sens de cette Figure.

figure : mais l'intention de l'inſtituteur eſt toute différente. Ces figures ſont les mêmes que les gorgones ou la méduſe, & ne ſignifioient rien autre choſe que les trois lunes d'autonne qui ſont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on braſſoit alors, que par le *preſſurage* des raiſins, des olives, & des pommes. On connoît la ſignification des Serpens. Les torches marquoient les proviſions qu'on avertiſſoit de faire de bois réſineux & autres, pour prévenir le retour du froid, & pour éclairer le travail des veilles. Quant aux noms des trois lunes de cette ſaiſon, ils avoient rapport aux boiſſons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) ſignifioit *les preſſoirs*, & celui *d'eumenides* (*b*) ſignifioit *les nourices*. LA THÉOGONIE.

Les Parques ſont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce ſont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'enſuble, la quenouille, le fuſeau, des ciſeaux, ou tels autres inſtrumens qui ont rapport à la fa-

(*a*) De פור *fur, torcular.* פורים *furim, torcularia.* D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman, nutrire.* אמנות *omenoth, nutrices.* Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs ont tiré de-là le mot Ευμενιδες *les Euménides, les bien intentionnées.* Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent.

LE CIEL POETIQUE.

brique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel ſignifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaiſſeau* (a).

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déeſſes, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper ſans miſéricorde, le fil de celui d'entre nous dont le billèt eſt tiré de l'urne fatale où nos noms ſont jettés, & ſans ceſſe agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus ſpirituel ſur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de Mai, & de Juin, ſur-tout les deux dernières, étant ſujettes à des vents orageux qui renverſoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique des ſauterelles & des hannetons qui ravageoient & ſalliſſoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Iſis qui annonçoient ces trois lunes, un viſage feminin, avec un corps & des ſerres d'oiſeaux carnaciers. Les oiſeaux étoient la clé ordinaire de la ſignification des vents. Et le nom de Harpies qu'ils donnoient à ces vents, étoit ſans myſtére, comme tous les précédens : il

(a) פרך *park*; & פרכת *paroket*, *tela*, *velum*. Exod. 26 : 31.

ſignifioit *les ſauterelles*,(a) ou *les inſectes rongeurs* que ces vents faiſoient éclore. LA THÉOGONIE.

XXX.

Bellérophon, Perſée, Andromede.

Je ne doute point que mon lecteur ne ſoit un peu ſurpris de trouver les Harpies changées en inſectes, de voir les Furies devenues les annonces du preſſurage, & de rencontrer le ſymbole de la navigation ſur les rochers du Parnaſſe : mais la ſingularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe ſoit fauſſement appliqué. Elle montre ſeulement combien l'idolâtrie eſt abſurde ; & que ces figures une fois tirées de leur première ſignification, conduiſirent les hommes d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon & de Perſée, viennent naturellement à la ſuite de Pégaſe, puiſqu'il a ſervi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Perſée, pour voler au ſecours d'Andromède, expoſée à être dévorée par un monſtre.

Ces deux fables ne ſont point comme

(a) De ערב *haroph* ou *harop*, que la Vulgate a rendu par *muſca graviſſima*, l'inſecte le plus mal faiſant. *Exod.* 8 : 24.

LE CIEL POETIQUE.

les précédentes, fondées sur des signes ou affiches converties en autant de dieux; mais sur certains tours du langage populaire, & sur les particularités de certaines contrées. Pour expliquer la chimére qui ravageoit la Lycie, & qui étoit composée d'une tête de lion, d'un corps de chévre sauvage, & d'une queue de serpent, M. Bochart a eu recours à divers passages de Plutarque [a], de Theodoret [b], & d'Eusebe [c], où il trouve que trois princes des solymes, ou trois dieux malfaisants, désoloient le pays voisin du mont Taurus. Leurs noms qu'il trouve altérés & rapportés différemment, étant redressés dans un texte par le secours des deux autres, sont Arsale, Arius, & Trosibis. Arsale signifie une chévre sauvage, Arius un lion, & Rosibis la tête du serpent. Il croit que ce sont trois noms d'hommes qui ont donné lieu à imaginer le monstre qui prit le nom de Chimére (*a*), ou de chévre sauvage, parce qu'on lui donnoit pour corps celui de cet animal. Nous pouvons profiter de cette ouverture, sans rien changer dans le nom de Trosibis, dont M. Bochart retranche la première lettre. Nous pouvons faire du tout un usage fort différent du sien,

[a] *De Orac. Def.*
[b] *Lib. 3. Therapeut.*
[c] *Lib. 3. Prap. Ev.*

(*a*) χιμαίρα, chévre sauvage.

Trosibis (*a*) signifiant *la mauvaise qualité des nourritures*, ou le défaut de vivres, on voit aisément ce qui a donné lieu à la fable. La colonie établie en Lycie avoit pour ennemis des *chaleurs excessives*, ensuite *un froid rude*, causé par le voisinage du Taurus; enfin *de mauvaises nourritures*, & un besoin universel. Ils appelloient les chaleurs *le lion*: c'est le signe qui les caractérise. Ils appelloient l'hyver *la chimere*, ou le capricorne; c'est encore le signe propre à cette saison. Leur troisième ennemi Trosibis *la mauvaise nourriture*, signifiant aussi *la queue du serpent*, ils firent de toutes ces piéces un monstre composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*), & travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne, la datte précise de ses avantures? Bellérophon & son cheval aîlé,

LA THÉOGONIE.

(*a*) De רזה *razah; emaciare, extenuare*, d'où vient תרזה *trzâ, macies, consumtio, & pars tenuissima*; & de הוא *hébi* ou *héwi, vita, vitium, serpens*, anguilla, vient תרזהוא *trzéwi* ou *trzébi*, qui signifie également *tenuitas vitii*, défaut de vivres, ou *pars tenuissima serpentis*, la queue de l'anguille.

(*b*) πρόσθεν λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. *Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homére ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL POETIQUE.

ne ſont qu'une barque, ou le ſecours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchiſſemens, des habits, & des nourritures ſaines. Bellérophon ſignifie, à la lettre, des *nourritures ſaines*, ou des *proviſions pour rétablir la ſanté des habitans* (a).

La fable de Perſée & d'Andromède, n'eſt, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déſerts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou qu'elle renfermoit. C'eſt ainſi que Jéruſalem eſt ſouvent appellée *la fille de Sion*; c'eſt-à-dire, *la fille de la ſéchereſſe*, ou *la fille des collines ſtériles* qu'elle contenoit dans ſon enceinte. La Paleſtine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime compoſée de rochers, & d'une plage ſabloneuſe. Elle étoit bordée de roches, ou de falaiſes eſcarpées, depuis Joppé ou Japha, preſque ſon unique port, juſqu'à

(*a*) De בלול *belil*, *pabulum*, nourriture; & de רפואה *repoah*, *ſanatio*, rétabliſſement; ou רפאן *rophen*, *ſanans* & *ſanitas*, vient בללרפאן *Bellerophon*, *pabulum ſanationis*.

(*b*) *Geogr. l.* 18. *p.* 759. *edit. Reg.*

J. P. Le Bas F. M

Bellerophon et la Chimère.

On pouroit croire conformement à cette antique, que la Chimère est provenue du Symbole des secours que la Navigation procure aux hommes par les transports de blé, laine, et betail après la tonte et la moisson qui se font sous le Signe du Lion.

Gaza. Le reſte en retournant ſur le bord de l'Arabie Petrée, juſqu'au lac Sirbonide, & au mont Caſſius, n'étoit, ſelon le même Strabon, qu'un bord ſtérile & couvert de ſable (*a*), où ſe terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces ſables. De-là vient qu'on diſoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (*b*) & de Caſſiobé (*c*). Chacun ſait que Cepha ſignifie une pierre. Le mont Caſſius, juſqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-deſſus de l'ancienne Peluſe, ou de la moderne *Damiette*, a pris ſon nom d'un mot qui ſignifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'eſt parce que le lac Sirbonide qui en eſt voiſin, demeuroit encore plein des reſtes de l'inondation, lorſque l'Egypte étoit à ſec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même ſi plein de bitume & de matières huileuſes ou combuſtibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui avoit LA THÉOGONIE.

(*a*) Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. *Ibid.*

(*b*) כּוֹפָא *cepha, petra.*

(*c*) De קָצִי *caſſi, terminus*; & de אוֹב *ob, hoſtis*, pyton, ou débordement. קְצִיאוֹב *caſſieb, terminus pytonis.*

LE CIEL POETIQUE. rempli de ſouffre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte ſabloneuſe, voiſine du tombeau de Typhon & du mont Caſſius, ſe nommoit Caſſiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là, juſqu'au-deſſus de Joppé, n'étoit qu'une *grande liſière* ſans largeur. Or ſi on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande liſière*, on diroit Andromède (*a*). Pour juſtifier cette ſituation étroite des Philiſtins, on peut ſe rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays ; & qu'après l'expulſion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient juſqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Aſcalon, & Gaza, qui étoient voiſines de la grande mer. Comment les Philiſtins pouvoient-ils donc tirer leur ſubſiſtance des ſables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient expoſés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Paleſtine étoit perdue ſans le ſecours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des légumes, & des proviſions de toutes eſ-

(*a*). De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, meſure, liſière, on a fait אדרמד *Adromad*, la longue côte.

péces. Nous avons vû qu'une barque ſe nommoit en langue vulgaire *un cheval*: nous pouvons ajoûter, ſans crainte, qu'un pilote ſe nommoit *Perſée* (*a*), c'eſt-à-dire, un coureur, *un cavalier*: & pour caractériſer les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs proviſions, les lieux qui étoient l'unique reſſource aſſurée de la Paleſtine; on ne ſe contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faiſoit ſur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval ailé, marque naturelle de la navigation, paroiſſoit un cavalier qui portoit le ſymbole particulier, & pour ainſi dire, les armes de la ville de Saïs: c'étoit *la méduſe*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à préſent on entend ce que ſignifie Andromède fille de Céphée & de Caſſiobé, expoſée ſur les roches de Joppé à un monſtre cruel, & délivrée par un cavalier volant, à qui la déeſſe de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduſe pour pétrifier de peur tous ſes ennemis. Quoique le merveilleux fût un peu outté dans cette- LA THÉOGONIE.

(*a*) פרש *parash* ou *péresh*, *equet.*

(*b*) Ἃ καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν τοῖς πρῴροις ἐπισημείων. *Quas* (*naves*) *equos appellent à prora inſignibus.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

fable, on la prenoit pour une hiſtoire très-réelle : & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les reſtes des chaînes qui avoient ſervi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Caſſiopée avoit oſé ſe préférer.

XXXI.

Nyobée.

Nyobée, diſent les poëtes, inſulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ſes fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuſe de ſa fécondité. Elle en devint inconſolable, & les dieux par compaſſion la changèrent en rocher. Nous connoiſſons Latone *. Nyobée n'eſt pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, ſignifie la retraite des Egyptiens ſur les terrains élevés. Nyobée ſignifie le *ſéjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé ſur la plaine. L'inſulte que Nyobée fait à Latone, eſt la contrainte & la néceſſité où elle mèt les Egyptiens de ſe ſauver comme des animaux amphibies ſur

* V. *ci-deſſus article* 18.

(*a*) Voyez *Joſeph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hiſt. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוּחַ *nuah*, *habitare*, ſéjourner ; & de אוֹב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נוֹיאוֹב *Nyob. mora exundationis.*

des terraſſes environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée ſont les quatorze coudées qui marquent les crues du Nil *. Ces quatorze coudées ſe voient encore repréſentées par quatorze enfans diſpoſés par étage ſur les piés & ſur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, eſt le travail qui devenoit victorieux de ces obſtacles en ſemant paiſiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire ſous le ſigne du ſagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage, juſqu'à la moiſſon qui ſe faiſoit en Avril. Enfin Nyobée eſt changée en pierre. Voici l'équivoque. Le ſéjour de l'ennemi devient *le ſalut* de l'Egypte, *ſelav*. Mais le même mot déguiſé par une legère altération en celui de *ſelaw* (a), ſignifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere des quatorze enfans changée en ſalut, ou devenue le ſalut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ſes yeux en deux fontaines, qui continuent à répandre des larmes ſur la mort de ſa chere famille. Cela étoit bien plus touchant.

LA THÉOGONIE.

* *Strabon, Geogr. l. 17.*

(a) שלו *shélav, ſalus.* שלע *shélaw, ſilex.*

LE CIEL POETIQUE.

XXXII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Preſque tous les auteurs nous en aſſurent (*a*), & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote *, dans divers traits d'une reſſemblance qu'il étoit impoſſible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conſervé l'uſage de la circonciſion que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion; mais, ſuivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur ſanté. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joſeph, & lorſque ſa famille leur étoit agréable par le ſouvenir encore récent du ſalut dont l'Egypte lui étoit redevable. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes uſages que les Egyptiens, & en particulier, ils s'appliquoient comme eux à travailler le lin. Strabon (*b*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue: & il ajoûte

* *In Euterp.* num. 36.

(*a*) *Herodot. lib.* 2. *Dionyſ. Perieget. verſ.* 689. *Valer. Flacc. Argonaut. l.* 5. *v.* 420. &c.

(*b*) *Geogr. lib.* 2. *pag.* 498. *edit. Reg.*

un point que nous avons ſur-tout interêt de remarquer, qui eſt que (*a*) leur pays produiſoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuſe, & qu'on tranſportoit leurs toiles de tout côté. Perſonne n'ignore d'ailleurs que le Phaſis qui traverſoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir ſur ſes bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il ſe pratique encore, parce que les paillettes s'embaraſſent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raiſon de la célébre fable des Argonautes. LA THE'O-GONIE.

Puiſque les Colques avoient les mêmes uſages que les Egyptiens, ils annonçoient ſans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraiſſoit pas les campagnes, comme le Nil faiſoit en Egypte. Mais en certaines ſaiſons, il amenoit ſur ſes bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichiſſoit les habitans, & contribuoit à leur *ſubſi-*

(*a*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα . . . λίνου τε πολὺ καὶ κανάβεως, καὶ κηροῦ, καὶ πίσσης. ἡδὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQUE.

ſtance. Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand interêt de ne pas laiſſer emporter cette matière précieuſe juſqu'à la mer : il falloit donc ſe diſperſer à propos ſur les bords du Phaſis, & ſe hâter d'étendre autour des rochers, ſous les racines des grands arbres, & dans toutes les anſes de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail ſi important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendart étoit une toiſon accompagnée d'un ſerpent. On montroit une toiſon : rien n'étoit plus naturel que ce ſigne en pareil cas. On la nommoit la toiſon d'or : chacun en voit la raiſon. On l'accompagnoit d'une figure de ſerpent, ſymbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la ſubſiſtance ou à la proſpérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus néceſſaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles, on changeoit d'affiche. L'Iſis qui annonçoit une des dernieres néoménies d'autonne, avoit à côté d'elle l'inſecte qui fabrique une toile : ou bien elle portoit dans ſes mains une quenouille, ou

un fuſeau, ou une navette, ou tel autre attribut, pour marquer tout enſemble la fête du nouveau mois, & le tems de *veiller*. Cette Iſis ſe nommoit Argonetoun ou Aragnathené (*a*), *la fabrique du fil*, ou Argoni, & Argonioth, *le travail des navettes* (b). Le nom d'Aragnathené, & la vûe de l'araignée auprès de la prétendue déeſſe, donnèrent lieu à la fable du démêlé d'Athené ou Pallas avec Arachné, qui fut changée en araignée, pour avoir comparé ſon fil & ſa toile aux ouvrages de Minerve. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ſon autre nom, ils diſoient *Argonaus*, qui dans leur langue, ſignifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Iſis; car en effet, la navette des tiſſerands a la figure auſſi bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque ſervoit à régler le peuple; que chacun la conſultoit, &

LA THÉOGONIE.

(*a*) De ארג *arag*, *texere*, travailler; & de אטון *étoun*, *funis*, *linum*, *filum*, on a fait ארגנאטון *argonétoun*, la fabrique du fil.

(*b*) De ארג *arag*; & de אנו *oni*, *navis*, on a fait ארגנאנות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

LE CIEL POETIQUE.

qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du vaiſſeau *Argo*, qui rendoit des réponſes à tous ceux qui le venoient conſulter. Mais qui montera le vaiſſeau, & à quoi l'emploira-t-on ? Le reſte de la fable ſe trouve dans le ſtyle ordinaire des habitans de la Colchide. Ils diſoient ſans doute que la toiſon d'or & le ſerpent ſon gardien, étoient emportés par l'arrivée des *veilles* & du ſommeil mis en régle. C'eſt-à-dire qu'on négligeoit la recherche des paillettes quand le tems venoit de veiller bien avant dans la nuit pour avancer la fabrique du fil & de la toile. Il falloit pour cela *régler le ſommeil*, & en preſcrire la *meſure*. Il n'étoit plus permis de dormir quand on vouloit. Tout le monde étoit aſſujetti à une *meſure*, à une certaine heure, à une *régle*. Cette *meſure du ſommeil* etoit alors la grande affaire du peuple, & on ne parloit d'autre choſe. Les Grecs entendant ſans ceſſe les mots de Jaſon (*a*) qui ſignifie le *ſommeil*, & de *Mad* ou de Mideh, qui ſignifie la *régle* ; entendant dire de plus que *Jaſon*, conduit par *Mideh*, emportoit la toiſon d'or ; ils imaginèrent le voyage du vaiſ-

(*a*) De ישון *Jaſhon, dormire* ; & de מד *mad*, ou מדה *mideh ; menſura, norma communis.*

ſeau Argo des côtes de Gréce aux bouches du Phaſis, & la conquête de la toiſon d'or avec la défaite du terrible dragon qui la gardoit, par *Jaſon* qui avoit ſçû plaire à la princeſſe *Médée*, & ſe mettre ſous ſa conduite, pour mieux parvenir à ſes fins. Il nous ſuffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs deſœuvrés, ne ſont plus de notre ſujèt. LA THE'O-GONIE.

XXXIII.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſon mari, lui enleva la belle Iſis : & l'ayant changée en geniſſe, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la geniſſe des mains d'Argus, endormit en chantant tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, ſi je ne me trompe.

LE CIEL POETIQUE.

La tiſſéranderie étoit célébre à Athenes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide, auſſi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des canaux, de la fénaiſon, de la moiſſon, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athenes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour abbattre le foin, & faire enſuite la moiſſon.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens, Iſis, le ſymbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres ſolemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériſer l'eſpèce de travail qui duroit ſix mois de ſuite. Cette figure étoit donc toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui ſe fait particulièrement à la veille : & c'eſt

(*a*) Iſle de la mer Egée, auſſi appellée de אם *am*, *mater* ; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים la Mere des Tiſſérans.

parce que cet Horus marquoit le beſoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut dire, *la tiſſéranderie* (*a*). L'Iſis, après avoir quitté les cornes de la chévre ſauvage par leſquelles elles marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems, celles d'une geniſſe, parce que c'eſt proprement le paſſage du ſoleil ſous le ſigne du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette ſaiſon. L'Iſis printanière, la belle geniſſe, demeuroit ainſi pluſieurs mois de ſuite ſous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, juſqu'à ce que celui-ci fût ſupprimé, & la geniſſe emmenée par Mercure, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les veilles, le filage, & la fabrique des toiles fuſſent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant ſur ces figures, compoſa la fable d'Iſis changée en vache, de ſon gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut ſurnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient auſſi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou

LA THÉOGONIE.

L'oiſeau de Junon.

(*a*) ארגות *argoth* ou *argot*, *opus textrinum*, la tiſſéranderie. C'eſt de-là que viennent les mots ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργάτις, *&c.* qu'on donne généralement à toute ſorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE.

d'Iſis ; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiſeau qu'on lui avoit conſacré. Ce Paon placé auprès d'Iſis, n'eſt qu'un attribut propre à déſigner l'ouverture des veilles, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé, ou plûtôt d'une multitude d'yeux toûjours ouverts. Le nom d'Argus, c'eſt-à-dire de *tiſſeranderie*, qu'il portoit alors, en eſt la preuve, & montre l'intention de l'enſeigne.

XXXIV.

Circé.

La même Iſis portée en Italie avec ſes divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un tout autre caractère. Elle y devint l'enchantereſſe Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en ſerpents, en oiſeaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagine-t-on de pareils contes ? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raiſonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces

fictions. Circé n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne, qui tantôt avec une meſure du Nil, tantôt avec une enſuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroiſſoit toûjours d'une façon diſtinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toûjours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & ſouvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient ſubordonnées. On la retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & ſous ſa baguette, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un ſerpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant ſur un corps de ſerpent, & ſucceſſivement les animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour des divers travaux ruſtiques. En un mot elle convertiſſoit tout ce qui ſe trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Iſis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que ſignifie Circé (*a*)? *L'enveloppe, l'énigme.* LA THÉOGONIE.

Allons plus loin. Iſis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cauſe

(*a*) כרך *circa, involutrum.*

LE CIEL POETIQUE.

du *circ*, ou cercle ſolaire qu'elle portoit ordinairement ſur ſa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre ſuprême dont Iſis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce ſoleil étoit-il appellé *circ, l'énigme*? C'eſt parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le diſque ſolaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Iſis, avec ſon cercle ſur ſa tête, fut anciennement apportée & honorée, ſe nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains ſacrifices qui ſe célébroient peut-être le ſoir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorſqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de l'aurore, on poſoit ſur la tête d'Iſis au lieu du diſque du ſoleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croiſſant, ou une lune pleine. Ces figures & les priéres qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ſes enchantemens, ou par des paroles myſtérieuſes, avoit le pouvoir de faire deſcendre les étoiles & la lune ſur la terre. Il n'eſt pas moins ſenſible que les divers feuillages qu'elle portoit dans ſa main, ou ſur ſa tête à côté de la figure

de la lune ou d'une autre planéte, faiſoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable ; & que c'étoit par la connoiſſance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à ſoûmettre le ciel & la terre à ſon pouvoir. La figure ſembloit le dire ; & on le crut. Par la ſuite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun : & le peuple eſt encore très-perſuadé que les enchantereſſes diſpoſent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enſeigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puiſſance de déplacer les aſtres, a un rapport très-ſenſible avec les attributs enigmatiques d'Iſis, qui étoient un ſoleil, la lune, des étoiles, certaines plantes ſingulières, & des animaux ſouvent monſtrueux. Le reſte de la fable par ſa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la juſteſſe. Circé ou Iſis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre ſaiſons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapiſſe la terre de fleurs & de verdure, elle por- LE CIEL POETIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

toit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourit, elle portoit en main un panier & du pain. Pour annoncer l'autonne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son áppui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homere *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands paniers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

* *Odyss. x. v.* 350.

Je n'ai qu'une conjecture incertaine sur l'origine du conte d'Homére sur la vertu de la plante Moly. On peut la risquer sans faire tort à ce qui précéde. Ulysse ayant à se défendre du pouvoir de Circé, trouve heureusement la plante Moly, espèce d'ail qui avoit, disent les Grecs, la force de rendre inutiles les venins & les enchantemens. Mais tout ce merveilleux est fondé sur l'équivoque, ou sur la ressemblance du mot Moly qui signifie une certaine plante, avec Mollim qui signifie *ceux qui parlent*. Les Occidentaux ne se sont jamais accommodés de cette terminaison nasale: au lieu de Mollim,

é, ou Isis avec le Circentre deux cornets de Lotus et
feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Sym-
bun vent, La mesure du Nil en main, et ayant sous son
la Canicule. 2, Isis à tête de Cigogne. 3. Osiris à
Loup, pour la Page 346.

Mollim, ils prononçoient Moli. On di- LA THÉ-
ſoit avec beaucoup de vérité que ceux qui GONIE.
parloient, ceux qui pouvoient ſe faire entendre par des paroles, Molim, n'étoient pas aſſujettis à Circé, c'eſt-à-dire, n'avoient pas beſoin de figures énigmatiques pour être entendus. Ainſi Iſis ou Circé n'avoit de puiſſance qu'au défaut de Moli. La parole rend l'écriture inutile. D'un proverbe très-ſenſé on a fait une fable pitoyable.

XXXV.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie ſe ſont remplies peu à peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le ſens en Egypte même, juſqu'à prendre Oſiris & Iſis pour des dieux, ſe défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorſqu'une ſeule partie de la religion Egyptienne s'introduiſoit quelque part, elle s'obſcurciſſoit de plus en plus faute de tenir aux autres pratiques qui ſervoient à former un tout. Les trois Iſis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être préſentées à des habitans qui ſembloient devenir amphibies par leur long ſéjour au bord de l'eau, étoient

LE CIEL POETIQUE. quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poiſſons. Une d'entr'elles avoit en main un inſtrument arondi par le haut, qu'on appelloit un ſiſtre, & qui étoit le ſymbole des hymnes, des danſes, & de la joye qui éclattoit par tout quand le Nil avoit la crûe déſirée. On chantoit alors & l'on danſoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que ſa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Syrènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près ; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier &

(*a*) De שיר *ſhir*, *hymnus* ; & de רנן *ranan*, *cantare*.

marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter, quand ils s'y expoſoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maiſons eſt pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir ; & que chacun ſe ſauve ſur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il eſt donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes. LA THÉOGONIE.

XXXVI.

Les Métamorphoſes & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egyptiennes, en partie des diſcours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occaſionnoit, nous avons acquis le droit d'aſſûrer généralement que de la même ſource ſont provenues les Métamorphoſes, les Phantômes, & les Oracles. Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux ; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & ſur-tout Latone, ſelon le rapport d'Herodote*, rendoient des

* *In Euterp. num.* 52.

LE CIEL POETIQUE.

oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Iſis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juſte hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus conſultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette meſure. Chaque jour & à toute heure on s'adreſſoit à Latone. Quand on en eut fait une déeſſe, le peuple qui la conſultoit ſe perſuada qu'elle ſavoit tout. Mais nous traiterons ce ſujèt à part, parce qu'il n'y a rien ſurquoi il ſoit plus difficile de faire revenir les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

La même ſource d'où ſont venus les oracles a donné naiſſance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués érant pour la plûpart des figures monſtrueuſes, & la crainte des maux qu'on les croioit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la juſtice ; les eſprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puiſſances qu'ils redoutoient, que ſous des figures hériſſées de ſerpents, armées de griffes ou de cornes, ſouvent la gueule béante, & avec un aſpect qui ne pouvoit

manquer d'altérer l'imagination & la raiſon des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie. LA THÉOGONIE.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoſes. L'Egypte en eſt évidemment la ſource. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poiſſon; un enfant qui a un corps de ſerpent, & telles autres figures inventées pour les beſoins que nous avons expoſés, n'étant plus entendues; on imagina autant de fables & de changemens prodigieux qu'il y avoit de figures compoſées. Ce goût pour les récits ſurprenans devint univerſel en Phénicie, puis en Gréce & par-tout. La moindre équivoque, les traits hiſtoriques abrégés, les expreſſions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuſes.

Ce ſeroit ici le lieu propre à expliquer toute la ſuite des Métamorphoſes & à les rappeller ſéparément à leur origine particulière. J'entrevois l'explication de pluſieurs d'une façon qui me paroît fort ſimple. Mais c'eſt aſſez de ſavoir comment ce goût ſingulier a pris pié en Gréce & ail-

LE CIEL POETIQUE.

leurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes lecteurs: & bien loin de les embaraſſer d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fuſſe indiſpenſablement obligé d'y avoir recours. Il en eſt des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on eſt dans la néceſſité d'en faire uſage. Mais il eſt ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun beſoin, pour avoir occaſion de mettre en œuvre ou l'érudition, ou la géométrie.

XXXVII.

La généalogie des dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands myſtères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'hiſtoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus ſotte de toutes les nations; on ne peut leur refuſer la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit néceſſaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laiſſé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des ſignes publics, à la vûe deſquels

les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maiſons ou des canaux, ſe commençoient ou ſe finiſſoient par-tout. LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que le trafic & les payemens des grains ſe faiſoient en hyver. C'eſt dans la même ſaiſon que s'annonçoit la foire des ouvrages de ſerrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui ſignifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit auſſi *Acmon*, c'eſt-à-dire, *le chaudronier* (a). * *Supr. art. de Vulcain.*

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui ſe font ſentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maiſons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraiſſe ſuffiſamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui ſentoit l'altération ou la *moiſiſſure*: & de crainte que ces amas n'infectaſſent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale

(a) De אגם *agam*, étang, vient אגמון *Agmon* & *acmon*. Job 41 : 11. L'étang de cuivre, la mer d'airain, c'eſt-à-dire, les chaudières, les grands baſſins. On donnoit à Vulcain le nom de l'inſtrument dont il annonçoit la vente.

LE CIEL étoit annoncée par une Iſis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la ſaiſon. L'Horus s'appelloit Our (*a*) ou Ourim, *le feu, les brandons ;* & l'Iſis ſe nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moiſiſſure.* Ces purifications portées de côte en côte ſont encore d'uſage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux ſur le ſoir, à certains jours du printems déterminés pour cela, eſt encore l'amuſement de la jeuneſſe dans une infinité de villes & de villages où l'on eſt toûjours fidéle à la vieille rubrique ſans en ſavoir la raiſon. En Egypte même où les fêtes ſolemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, ſe trouvoient dans des ſaiſons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'inſtitution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile rendoit cette ſolemnité plus brillante, en fit ſa fête particulière, & c'eſt apparemment pour cela

POETIQUE.

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient auſſi leur *februa*, c'eſt-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris ſon nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putreſcere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*. אבשן פרדות *obſin pherudot*, les blés ſe gâtent. *Joel* 1 : 17.

que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le ſoir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Auſſi-tôt que les villes voiſines l'appercevoient, elles allumoient de ſemblables feux. On en faiſoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

LA THÉO-GONIE.

* *Herodot. in Euterp. n. 50.*

La lune de Février, outre la viſite des maiſons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conſéquence. L'une conſiſtoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve eſt le plus bas qu'il puiſſe être, & pour ainſi dire à ſec, en creuſant dans les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement.

La ſeconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faiſoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moiſſons, étoit la déciſion des procès, ou l'aſſemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroiſſoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils ſortoient au printems, c'eſt-à-dire en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires des

LE CIEL POETIQUE.

particuliers, afin que ceux-ci puſſent enſuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinte, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaiſon; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* *Herod. in Euterp. n. 46.*

L'écurement (*a*) des foſſés & des canaux étoit annoncé dans l'aſſemblée de la néoménie par une Iſis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'eſt-à-dire *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'aſſemblée des prêtres pour juger les peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Iſis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Iſis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'aſſemblée des vieillards. La faulx dans ſa main annonçoit la fénaiſon & la moiſſon qui ſuivoient immédiatement les aſſiſes. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*c*),

(*a*) Ce terme que j'ai riſqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(*b*) טיט *tit*, *cænum*, *lutum*.

(*c*) צדיק ou *ſudec*, *juſtitia*, *juſtus*.

c'eſt-à-dire *le juſte ;* celui de Crone (*a*), c'eſt-à-dire *la gloire, la dignité, la majeſté;* ou *la couronne*, c'eſt-à-dire le cercle des juges ; celui de Chiun ou Chéunna (*b*), qui ſignifie *l'aſſemblée des prêtres* ; enfin celui de Soterin (*c*) ou Setrun, qui ſignifie *les Juges* ou *l'exécution des jugemens.* Quant à l'Iſis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moiſſon, tant des foins que des blés, qui ſe faiſoit en Mars & en Avril, on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme auſſi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom ſignifie fort ſimplement *la nourrice* (*d*), & aucune des Iſis, ou des annonces, ne mériroit mieux ce nom. Après la déciſion des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à ſier & à battre les blés, les Juges continuoient LA THÉOGONIE.

(*a*) קרן *keren*, *ſplendor.* C'eſt le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du viſage de Moïſe après ſon entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*b*) De כהן *cohen*, *ſacerdos*, *politiæ adminiſter*, vient כהנה *kéunnah*, 1. Eſdr. 2 : 62. & *kiun*, *ſacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cœtus judicum.*

(*c*) שטר *ſoter*, *judex* ; *ſoterim* ou *ſotrin*, *judices* & *principes*, Joſue 1 : 10. quelquefois *executores*, *ſatellites.*

(*d*) רעה *rahah*, *paſcere* ; *roheah*, *paſcens*, *nutrix.*

LE CIEL POETIQUE.

à tenir leurs ſéances pour pourvoir à tous les beſoins de l'état par des réglemens généraux, & c'eſt parce qu'ils demeuroient aſſemblés le reſte de l'année juſqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillet, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, juſqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Oſiris, un nouveau ſoleil, c'eſt-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonſtance donna lieu.

On perdit peu à peu l'intelligence de ces figures ſi ſimples, & de ces noms qui étoient en uſage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le ſens: & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne pas compter exactement l'année ſacrée, mais d'en reculer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de ſorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems ſe trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainſi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choſes vouloient dire. Toutes ces figures étant priſes pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéoſe, on leur aſſigna une généalogie conforme

à l'ordre de leurs fêtes. Oſiris & Iſis qui commençoient l'année furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit deſcendre les dieux & les déeſſes du ſecond ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui deſcendront Oſiris & Iſis, c'eſt-à-dire, Jupiter & ſa femme? Ils ſont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems ſur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillèt reparoiſſoit un nouvel Oſiris & une nouvelle Iſis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems poſtérieurs toutes ces figures ſe ſuccedoient, à la vérité, de la même façon; mais dans des ſaiſons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juſte rapport. Ainſi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Iſis. Saturne, Rhoea, Tétis, & Titan furent leurs ayeux: les Titans, furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane*, & d'*Ops*. Pluſieurs généalogiſtes s'en tiennent là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent juſqu'à Vulcain. Or Acmon, le Chaudronier, & Vulcain ſont la même choſe. LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

Ainſi tous ces grands perſonnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays ſe flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité; ces grands conquérans dont nos ſavans remanient les hiſtoires, juſqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faiſoient agir, ſe trouvent être comme l'écreviſſe & le capricorne, comme la balance ou la ſphinx; des enſeignes, des marques, des écriteaux qui ſervoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

XXXVIII.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre tout naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx pour marquer que les ſéances des juges doivent ſe tenir au tems de la moiſſon & de la fénaiſon, on le trouve quelquefois repréſenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres ſont fermés; & quatre aîles, dont deux ſont étendues, deux ſont

(a) *Sanchoniaton dans Euſeb. prep. Evangel.*

abbaiſſées : ce qui marquoit la pénétra- LA THÉO-
tion & la continuité du travail des juges GONIE.
qui ſe relayoient ou ſe ſuccédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état ſans faire languir perſonne par des retardemens ruineux (*a*).

Une nouvelle preuve que Saturne eſt un juge ou le ſymbole de la juſtice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'eſt que les poëtes, & ſur-tout Homere, l'appelle tout communément le pénétrant, le ruſé, le clairvoyant (*b*) Saturne. C'eſt encore parce que Saturne ſignifioit dans ſon origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on diſoit

(*a*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de pluſieurs aîles & toute couverte d'yeux, eſt le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expreſſion ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à ſignifier des eſprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur miniſtère. Mais quoi ! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours partout : & c'eſt pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*elementa mundi*. C'étoit les *leçons qu'on donnoit* autrefois *aux hommes*. Elles ont pu ſervir juſqu'au tems de la grace, juſqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces inſtructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis. Mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réſervée à la grace du Sauveur, & c'eſt pour cela que les inſtructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque ſont nommées des leçons impuiſſantes, *vacua & egena elementa*.

(*b*) κρόνος ἀγκυλομήτης.

LE CIEL POETIQUE.

communément que Saturne emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec une douceur & une integrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

Origine de l'âge d'or.

C'est par une imitation de cet usage

que la juſtice ſe rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'eſt-à-dire, en May. Il reſte encore en une infinité d'endroits un veſtige de cette coûtume dans l'uſage où ſont les admodiateurs des droits & des recettes des ſeigneurs, de planter une ramée ou une ſale de verdure devant le chef-lieu de la ſeigneurie, & où ſe font les exécutions. Cette pratique paſſe pour être, & eſt en effet une reconnoiſſance du droit de haute juſtice du ſeigneur. Mais cet appareil eſt fondé ſur la circonſtance du tems où la juſtice ſe rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette ſale ſe nomme encore le May : & les termes de magiſtrat & de majeſté, ſemblent empruntés du nom du mois où ſe tenoient en Europe ces aſſemblées reſpectables (*a*). LA THÉOGONIE.

C'eſt parce que Saturne étoit le ſymbole des prêtres qui ne ſortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la ſtatue de Saturne, & qu'on rompoit ſes liens aux approches de ſa fête *. Celle-ci ſe célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement Les liens de Saturne.

* *Apollodor, & Macrob. Saturnal. l. 1.*

(*a*) Ce mois a reçu ſon nom de la Pleiade, anciennement appellée Maia, qui ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil, diſtant de trente degrés, & paſſant ſous les gémeaux.

LE CIEL POETIQUE.

de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (*a*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter

(*a*) *Festus, & Lil. Greg. Girald. Syntagm.* 1.

l'uſage de la faulx conformément aux vûes jalouſes & inquiétes de l'uſurpateur. LA THE'O-GONIE.

La même faulx donna lieu à un ſoupçon plus raiſonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils ſe ſouvenoient que c'étoit aux ſoins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'uſage du vin. Ils convertirent ſa faulx tantôt en une faucille pour enſeigner à moiſſonner; tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'Ecriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés; & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

Saturne pris pour Noé.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les Fables.

Des peuples de Syrie parmi

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour Abraham.

Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres ſavans ont reconnu que la coûtume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accommodé aux diſpoſitions ou à l'éducation d'Abraham, lorſqu'en faiſant alliance avec lui il avoit bien voulu paſſer ſenſiblement entre les piéces des victimes diviſées pour ſe conformer humainement à la formule ordinaire des alliances ; de même lorſqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées univerſelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui ſacrifier ſon fils bien-aimé, comme les nations voiſines ſacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (*a*).

* Euſeb. Prap. Evang. l. 4.

* Περὶ Αβράαμ, p. 294.

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand myſtère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Iſaac & le fils bien-aimé qui ſurvit à ſon ſacrifice.

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole a donné lieu. Attendons nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettent au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue *: tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (a): quelquefois ils diſoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité ſimple & ſenſible: c'eſt le dénouement des figures. L'année vieilliſſoit, puis ſe renouvelloit. Il n'y avoit point là de myſtère. Mais ceux qui vouloient du ſingulier, diſoient en les voyant, que Saturne ſe plaiſoit à dévorer des enfans, & même ſes propres fils. Le mot Habben qui ſignifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, juſqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit ſauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de ſon fils. C'eſt de ce ridi-

LA THÉOGONIE.

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

* *Martian. & Girald. ib.*

(a) Voyez *Saturne*, dans l'*Antiq. expliq.*

LE CIEL POETIQUE.

cule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raiſon de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faiſant tous ſortir non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le ſens des figures qu'on prenoit pour des perſonnages diviniſés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs ſe firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone * ſous lequel il leur étoit connu, ſignifioit fort ſimplement la majeſté des aſſemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne ſachant ce que c'étoit que cette figure ni ſa deſtination, & trouvant un rapport de ſon, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*) qui parmi eux ſignifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le ſymbole en ce ſens. La vieilleſſe y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abbattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer en Syrie, ſembloient le caractériſer parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainſi voilà

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne, Χρονὸς, le tems.

le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui ſe réuniſſent bon gré mal gré dans la perſonne de notre Saturne. Il eſt aiſé de ſentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête repoſée; mais qu'une figure fort ingénieuſe qui ſervoit à annoncer & à faire reſpecter la juſtice, n'étant plus entendue, quoique toûjours préſentée à certaines fêtes, fut priſe d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant enſuite à ſe raprocher, il s'en eſt formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni ſens ni liaiſon. LA THE'OGONIE.

XXXIX.

Origine des animaux ſacrés, & de la Metempſycoſe.

Ce qui me perſuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'eſt pas ſeulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple groſſier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures préſentoient à l'œil, & les appeller le roi Oſiris, ou le dieu Ammon, la reine ou

LE CIEL POETIQUE.

la dame, & le fils bien-aimé, ou le légiſlateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaiſon ſenſible qui ſe trouve entre cette première mépriſe & toutes les autres ſingularités du peuple Egyptien. Ses opinions monſtrueuſes & ſes pratiques bizarres ne ſont qu'une ſuite toute ſimple du faux ſens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On diſoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage aſtronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture ſacrée, on diſoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il paſſeroit enſuite dans les chévreaux, dans l'écreviſſe, dans le lion, & ainſi des autres ſignes du zodiaque. Prenant hiſtoriquement cet homme pour leur pere, ils prirent hiſtoriquement ce qu'on diſoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles ſous leſquelles le ſoleil paſſoit, pour conſerver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le ſoleil. Au ſortir de ſon corps mortel, ſon ame, diſoient-ils, entra d'abord dans un bélier : enſuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc, & paſſa de la ſorte d'un animal dans un autre,

* Oſiris, le ſoleil.

autre, juſqu'à ce qu'il eût pris poſſeſſion du ſoleil où il régne, & d'où il jette ſur l'Egypte des regards de complaiſance. LA THÉOGONIE.

Autant en diſoit-on d'Iſis. Comme on mettoit ſouvent ſur ſes épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous ſavez pourquoi; comme on ornoit ſouvent ſa tête des cornes d'une geniſſe, ou avec un ſiſtre ſurmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croiſſant de lune, ſigne encore plus ſimple de la néoménie; on prit de-là occaſion de dire qu'après ſa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une geniſſe, & d'autres animaux, Iſis avoit enfin pris ſa place dans la lune. Le peuple en fit ainſi la reine du ciel, la diſpenſatrice des mois, des ſaiſons, & des fêtes.

Commencement de la Métempſycoſe.

Cette opinion abſurde devint auſſi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occaſion. Ce paſſage des ames d'Oſiris & d'Iſis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les aſtres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une hiſtoire très-ſérieuſe. Elle devint le modéle de la créance commune ſur l'état des ames après la mort. Perſonne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne paſsât au ſortir de ſon corps dans celui d'un autre homme,

LE CIEL POETIQUE.

ou d'une bête, de celle-ci dans une autre, puis dans une troiſième, & en continuant de la ſorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ſes fautes, & dégagée de ſes cupidités, elle paſſoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit aſſignée pour demeure.

Rien de ſi commode, ni de plus ingénieux que le langage aſtronomique, qui caractériſoit tout d'un coup les ſaiſons & les ouvrages qui y ſont propres, en faiſant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maiſons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juſte à ce qui ſe paſſoit ſucceſſivement ſur la terre dans le cours de l'année. Rien de ſi groſſier ni de plus miſérable que le ſens hiſtorique que le peuple attacha par la ſuite à ce langage : & telle eſt viſiblement l'origine du dogme ridicule de la tranſmigration des ames que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaiſes relevées des termes pompeux de Péricycloſe [a], de Palingénéſie [b], & de Métempſycoſe [c] firent fortune parmi les philoſophes. C'eſt encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoiſſons plus d'un ſavant qui ne parlent qu'avec reſpect de la tranſmigration.

* Le Soleil.

[a] Tour, circuit.
[b] Renouvellement.
[c] Paſſage de l'ame d'un corps dans un autre.

XL.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effet naturel de cette opinion fut d'épargner le ſang des animaux, quoique Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous ſervir & pour nous nourir. Il eſt vrai qu'on trouva de bonnes raiſons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui eſt une nouriture abondante & parfaite. Il eſt vrai qu'il y eut une eſpéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire uſage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privé d'un commerce utile, & de trop de ſecours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abſtenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux dont les étoiles portent le nom furent regardés par les Egyptiens avec vénération comme ayant été la premiére retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuſe ceux dans leſquels on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Oſiris & Iſis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le

LE CIEL POETIQUE. taureau, la geniſſe, le bouc, & le lion. L'ancien uſage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines ſaiſons l'animal qui donnoit ſon nom à la maiſon où le ſoleil entroit, diſpoſa les peuples de certains cantons à honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moiſſon. Le bélier devint ainſi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moiſſon finiſſoit vers l'entrée du ſoleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moiſſon finiſſoit à l'entrée du ſoleil au taureau. Ceux de Mendès voiſins de la mer, & dont la recolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du ſoleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération ſpéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin juſqu'à conſerver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne ſai pas ſi le bélier de la fête étoit ſpécialement conſervé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous reſtent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie ſont plus rares & plus obſcurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regar-

* *In Euterp. cap.* 47.

doit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneur ? Voilà tant de ſymboles qui deviennent ſucceſſivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divinités, nous pourrons bien aſſurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial ſymbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objets d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faiſoit marcher devant la pompe d'Iſis au grand jour de ſa fête. La canicule qui faiſoit l'ouverture de l'année avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la ſuite devint l'objet particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal reſpecté & ſacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (*a*). LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les ſymboles celui qui ſe trouva le plus du goût des peuples, c'eſt parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moiſſon dans le canton de l'Egypte le plus diſtingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inſéparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. ſatyr. 15.

LE CIEL POETIQUE. étoit le pere des moiſſons de l'Egypte: & c'eſt la raiſon qui fit peindre ſous la même forme les autres fleuves, qui ſans ſe déborder comme le Nil, ne laiſſent pas de fertiliſer les campagnes qu'ils traverſent (a).

XLI.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croiſſant, ſymboles ſi reſpectés parmi eux; cette ſingularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Oſiris & d'Iſis, empreint ſur l'animal que leurs dieux chériſſoient. Une cervelle hypocondre s'aviſa de croire, & de perſuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une viſite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir ſervi par preférence au céremonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ſes mouvemens furent trouvé

(a) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, ſon offrande à la main. On lui donna le beau nom d'*Apis*, qui ſignifie le Fort (*a*), le Dieu puiſſant. LA THE'O-GONIE.

Après ſa mort on eut grand ſoin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques déſirées n'étoient pas nettes & préciſes, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de ſa mort naturelle, en le conduiſant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & ſe nommoit avec emphaſe *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la ſuite à Pluton, à l'Oſiris infernal. Après l'enterrement

(*a*) C'eſt encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voiſins. Apis eſt le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le ſavons par le témoignage du prophète Jeremie, c. 46 : 15, où il ſe mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'eſt devenu leur Apis, en hébreu *leur Abir*. מדוע נסחף אבירך *maddouaw niſtaph abireca, quare ablatus eſt abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἄπις, ὁ μόχθος, *virulus*, & expliqué enſuite par ὁ σκληρός σου. Διατὶ ἔφυσε ἀπὸ σοῦ ὁ Ἄπις, ὁ μόχθος, ὁ σκληρός σου. Qu'eſt devenu votre Apis, votre puiſſant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *ſur*, *recedere*, סר אביר *ſur abir, receſſit Apis.* V. Judic. 16 : 20.

LE CIEL POÉTIQUE.

d'Apis on lui cherchoit un ſucceſſeur (a). Ainſi ſe perpétua cette étonnante dévotion. Un puiſſant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnevis.

Les habitans d'Heliopolis qui faiſoient une dynaſtie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, ſe croyoient aſſez bien avec le ſoleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ſes viſites ou à celles de ſon fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf ſacré auſſi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Menavis ou Mnevis, qui eſt la même choſe que *Menès le fort*, ou le même que * Menophis : & en lui choiſiſſant un nom diſtingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-deſſus, p. 144.*

Du moment que l'Egypte eut oublié le ſeul Etre qui ſoit adorable & le culte ſpi-

(a) *Bos Apis in ſepto quodam alitur & . . . . pro deo habetur : albus frontem & quaſdam partes corporis partes, cætera vero niger : quibus ſignis judicant qui ſit ad ſucceſſionem idoneus, alio defuncto. Ante id ſeptum, &c.* Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillet dans ſa deſcription de l'Egypte, lettre 7. a cru que Strabon vouloit dire, qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoiſſoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi ſucceſſeur, & avoient trouvé par là un moyen de ſe rendre maîtres de la ſucceſſion à la couronne. Mais il s'agit viſiblement dans cet endroit non du ſucceſſeur du roi, mais du ſucceſſeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau ſe décidoit par ſes mouchetures.

rituel qu'il demande pour honorer un vil animal qui broute l'herbe des champs (a), tous les animaux qui paroiſſoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ſes reſpects. L'Egypte & la Lybie ſe proſternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint univerſel. Les boucs qui donnoient leur nom au troiſième ſigne (b) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre ſauvage, les poiſſons (c), le loup, tous noms de conſtellations différentes; le ſerpent ſi ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies; l'hypopotame & le crocodile, quoiqu'ils fuſſent des ſymboles odieux & n'inſpiraſſent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués: & ſi ces animaux euſſent été plus traitables, ils auroient fait une auſſi belle fortune que le bélier, le veau, & le boue, divinités naturellement fort acceſſibles. LA THE'O GONIE.

Il n'eſt pas inutile de remarquer ici que c'eſt encore une figure ſymbolique uſitée dans un canton de la baſſe Egypte Le culte du loup.

(a) *Mutaverunt (Deum) gloriam ſuam in ſimilitudinem vituli comedentis fœnum.* Pſ. 105. 20.

(b) Voyez la Sphère des Barbares dans Hyde, *de Relig. Perſ.*

(c) *Herodot. in Euterp. & Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE. pour exprimer l'année ou la ſucceſſion des douze ſignes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer ſpécialement le loup, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, enſuite à la Lycie, au Lycée, & à pluſieurs lieux de la Grece, ſur-tout en Arcadie. Chacun ſait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'eſt une remarque ordinaire chez les naturaliſtes que les loups en paſſant une rivière ſe ſuivent ſur une ligne, le ſecond mordant la queue du premier le troiſième la queue du ſecond, & ainſi des autres. Cette figure fut choiſie pour ſignifier l'année, parce qu'elle eſt compoſée de douze mois qui ſe ſuivent ſans interruption. Ce qui eſt ſi vrai, que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui ſignifie *la marche des loups*.

λυκὸς, lycos, lupus.

XLII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis diſconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux ſymboliques dont on ne connoiſſoit plus la ſignification, & de plus la coûtume perpétuelle de dire qu'Oſiris ou Horus entroit

dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque n'ayent pu faire naître des travers dans l'eſprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais eſt-il concevable que les Egyptiens aient manqué de ſens juſqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois ſervi de lettres, ou de ſignes inſtructifs, & même juſqu'à encenſer les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le ſens, & pour marquer les différentes ſaiſons? LA THE'O-GONIE.

Je n'entaſſerai pas ici les paſſages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des Auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petiteſſe des Egyptiens proſternés devant un bouc, ou pénétrés de reſpect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture ſainte, dont l'éclairciſſement peut intéreſſer mes Lecteurs, tout en atteſtant la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la ſculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas généralement interdits aux Hébreux, puiſque le fond du tabernacle & le couvercle

LE CIEL POETIQUE.

de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de pluſieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des eſprits céleſtes, ou des ſymboles de l'adoration & de l'obéiſſance dûes à l'Etre ſuprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont penſé certains ſavans, une imitation des divinités Egyptiennes; puiſque Moïſe traite par tout leurs animaux & leurs ſculptures de choſes abominables. Mais c'étoit un uſage innocent & judicieux de l'ancienne écriture ſymbolique : c'étoit enſeigner & parler par ſigne. Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre inviſible, & préſentoient à l'eſprit le modele de l'abaiſſement le plus profond, & de l'obéiſſance la plus agile. Le cas où la ſculpture étoit interdite aux Hébreux, eſt celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui ſervoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des miniſtres prêts à faire le ſacrifice, étoit-elle appuiée ſur la croupe de pluſieurs taureaux de bronze? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Iſraël une occaſion de ſcandale.

Le bœuf étoit ſans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire ſervir de ſupport à la cuve où ſe lavoient les miniſtres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les ſervices, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voiſins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorſqu'à ſon retour d'Egypte, il eſſaia de détourner les Iſraëlites d'aller à Jéruſalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hebreux rendirent dans le déſert à un taureau de fonte, ſinon de l'impreſſion vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnevis avoit faite dès l'enfance ſur leur eſprit, lorſqu'ils étoient dans la terre de Geſſen, voiſine d'Heliopolis & de Memphis ? LA THÉOGONIE.

Que le bélier, & le bouc, l'agneau, & le chévreau, aient été adorés en Egypte auſſi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïſe d'uſer de la permiſſion que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Seigneur, ſans ſortir de l'Egypte, ſans aller, comme faiſoient bien des peuples, ſolemniſer leurs fêtes ſur des montagnes,

LE CIEL ou dans des déſerts éloignés de toute ha-
POETIQUE. bitation. Les Egyptiens, diſent-ils au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod.* 8.

Mais cette preuve eſt encore plus ſenſible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'Agneau paſchal, & tous les ſacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils ſont principalement déſtinés à ſervir à jamais d'inſtructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Moſaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport ſenſible & immédiat aux beſoins préſens du peuple Hébreu, & aux circonſtances où il ſe trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les ſymboles qui y etoient propres, & ſur tout l'animal qui avoit rapport au ſigne où entroit le ſoleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Ce qui ſe trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellenſis*, pag. 7. *Erat dies (Paſchatis) iſte quo ſol ingreſſus eſt primum ſignum arietis; eratque dies ille ſolemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du ſoleil au premier ſigne qui eſt le bé- LA THE'O-
lier. Ils faiſoient les préparatifs de cette GONIE.
fête avant la pleine lune, voiſine de l'équi-
noxe : & le quatorze de cette lune, toute
l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit
des feuillages & des marques de la fête
au-deſſus de ſa porte : on couronnoit de
fleurs le bélier : on portoit en triomphe
l'animal qui étoit propre à cette fête, &
qui étoit devenu l'objet de l'encens & du
reſpect des peuples.

Les Hébreux au contraire eurent ordre
au tems de leur départ, & pour tous les
ans à perpétuité au retour de l'équinoxe
de prendre dans chaque famille un jeune
bélier, un agneau d'un an ; de le tenir
prêt dès le dixième de la lune voiſine de
l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ;
de ſe contenter d'un chévreau au défaut
d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés
des Egyptiens ; de perſévérer juſqu'au qua-
torze dans la volonté de tuer ce qu'ils
avoient vû adorer ; de le rôtir en pré-
ſence de la famille ; de manger enſemble
les chairs de cet animal le ſoir même du
quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier
étoit couronné de fleurs & honoré des
Egyptiens ; de n'en ſéparer aucune partie
pour être miſe en réſerve juſqu'au lende-
demain ; & ſur-tout d'en manger la tête

POETIQUE. Le CIEL auſſi-bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal ; mais qu'ils la maudiſſoient, la conſacroient aux divinités mal-faiſantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain ſur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* *Herod. in Euterp. n.46.*

Une autre circonſtance qui paroît ſingulière dans les réglemens de la pâque judaïque, eſt la défenſe de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel interêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel beſoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur ? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils ſacrifioient à Horus, ou aux heures, c'eſt-à-dire, aux ſaiſons, divinités indubitablement venues d'Egypte ; le rituel de de cet acte d'idolâtrie étoit de *faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir.* On conſerva à Athenes l'uſage Egyptien dans

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες τὸν ὀπτὸν . . . ἑψητὰ κρέα. *Athenæi, lib. 14. c. 20.*

le culte de ces dieux viſiblement Egyptiens : & les Hébreux n'eurent ordre de faire le contraire que pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

La défenſe de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les inteſtins, ſans avoir cuit le tout, étoit fondée ſur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & ſur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes ſans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuſes.

Enfin la dernière cérémonie preſcrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paſchal, étoit de rougir de ſon ſang le deſſus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de feuillages & de figures conformes à la ſolemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre

(*a*) *Illic* (*in Orgiis Bacchi*) *inter ebrias puellas & vinolentos ſenes, cum ſcelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter oſtenſo angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra diſcerpit, &c.*

Julius firmic. de errore profanar. religionum.

Plutarque dans ſon livre de la Ceſſation des Oracles nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en piéces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. ὠμοφαγίαι καὶ διασπάσμοι. Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *Caprorum reclamantium viſcera cruentatis ſtribus diſſipatis.*

LE CIEL POETIQUE.

publiquement & sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puissances célestes, qui les avoient pu séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu créateur, moteur, & conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse toûjours diametralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque, & les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial pour des objets importans, & qui cachoient de grands mistères, ou pour des monumens respectables de la vie, & de l'apothéose de leurs grands hommes.

XLIII.

Python ou Typhon.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, & leurs enfans Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur

colonie dans le monſtre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Oſiris. Ils y crurent trouver les marques diſtinctives du fondateur d'une nation voiſine qu'ils haïſſoient ſouverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Ménès ou de Meſraïm, & auteur des Phyteens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton ſe fût révolté contre ſon pere Cham, & eût troublé le repos de l'établiſſement de Ménès ; ſoit plûtôt encore que tous les Phyteens leur fuſſent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coutumes toutes contraires à celles des Egyptiens*, (*a*) tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zele de religion leur rendit peu à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, univerſellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monſtre ſymbolique qui avoit privé Iſis de ſon cher Oſiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine : & ayant entiérement perdu de vûe l'hiſtoire du ſoleil enlevé à la terre par le deluge, ils publiè-

LA THÉOGONIE. Geneſ. 10.

(*a*) Οὐδὲ νομοῖσι τοῖσι αὐτοῖσι χρεώμενοι. Herodot. in Euterpen.

LE CIEL POETIQUE.

rent, ſuivant leur ſiſtême groſſier, que l'ame de Phyton au ſortir de ſon corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aſpic, ou de tel autre animal nuiſible, & que c'étoit en mémoire de cette tranſmigration dans des animaux malfaiſans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, ſi même il ne continuoit à y réſider.

Origine de la fauſſe doctrine des deux principes.

De même qu'Oſiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte; lorſque Phyton fut devenu le nom du ſymbole qui ſignifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un eſprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverſer & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout déſordre, & ſe déchargeoient ſur lui de tout le mal phyſique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas ſe reprocher à eux mêmes. De-là eſt venue la doctrine des deux principes ennemis, également puiſſans, & toûjours aux priſes l'un avec l'autre, vaincus & victorieux tour-à-tour. Cette doctrine qui paſſa des Egyptiens aux Perſes ſous le nom d'Oroſmaſe & d'Arimane, eſt infiniment différente de la nôtre, ſelon laquelle Dieu em-

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

ployé conformément aux vûes adorables de la providence le ministere des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laissé une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchus. LA THÉOLOGIE DES ESPRITS CONTINUE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'oserent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hebreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (a). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célebres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevu & conserve l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure, en plaçant la défaite de ce serpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de suite la fable des géans qui dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons

Metam. l. 1.

(a) פתן *peten.*

LE CIEL POETIQUE.

vû, qu'un tableau commémoratif des météores ſinguliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du ſoleil. Rien de ſi vanté dans l'antiquité que la victoire du ſoleil. Rien de plus abhorré que Phyton, quand de monſtre en peinture, il fût devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de ſe ſouiller par la ſeule prononciation de ce nom déteſtable, en renverſèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, ſoit entière, ſoit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la meſure. Cette croix qui retenue par un chainon, & arrêtée dans la main d'Oſiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, ſignifioit d'une façon fort ſimple le débordement du Nil réglé par le ſoleil, fortifié par le vent, & aſſujetti à des régles certaines ou maîtriſé par la dexterité du labourage, prit un tout autre tour dans leur eſprit. Cette croix qui dans leur écriture vulgaire, comme auſſi dans l'ancienne hébraïque, dans la greque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit néceſſairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En ſorte que cette figure attachée à un chai-

non, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abregé pour ſignifier Typhon enchaîné ou déſarmé. LA THE'OGONIE.

Que la croix ou le T ſuſpendu à un chainon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même choſe, pour la délivrance du mal, on peut s'en aſſurer en conſultant leurs pratiques. Elles ſont le plus ſûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils ſuſpendoient le Typhon retenu par une boucle, au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient ſur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut ſignifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils ſouhaittent la ſanté ou la vie, ſinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils eſpéroient obtenir par ces pratiques ſuperſtitieuſes ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abregé du nom de leur ennemi, & que la main ou l'attache qui le bridoit leur paroiſſoit être la marque d'une puiſſance ſecourable & attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'uſage étrangement déplacé qu'ils faiſoient de ces figures, qui dans leur première inſtitution, avoient rapport au Nil, au labou-

LE CIEL POETIQUE.

rage, & à des choſes totalement éloignées de l'explication des tems qui ont ſuivi. Voilà très-vraiſemblablement une première clé avec laquelle on pourroit eſſayer d'expliquer quelque partie de la ſignification que les Egyptiens des tems poſtérieurs attachèrent à leur écriture ſacrée. Mais il eſt ſenſible que tout y avoit raport aux fauſſes idées qu'ils avoient priſes de ces anciennes figures : & il y a trop peu à gagner dans de pareilles recherches, pour y employer le moindre travail.

Origine des Amulettes.

Cette coûtume de donner un frein aux puiſſances de l'ennemi, & de ſuſpendre un Typhon captif au cou des enfans, des malades, & des morts, parut ſi ſalutaire & ſi importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans & les malades portoient tout communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puiſſant préſervatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le ſens & l'intention, on ſubſtitua d'autres caractères. Souvent on y mit un ſerpent, un harpocrate, ou l'objèt des dévotions courantes ; quelquefois même des figures ridicules, ou de la dernière indécence. Mais le nom *d'Amulette* * qu'on donnoit à cette bulle, &

* *Amolimentum malorum.*

qui

qui ſignifie, *l'éloignement du mal*, re- LA THEO-
préſente très-naturellement l'intention GONIE.
des Egyptiens de qui cette pratique eſt venue.

XLIV.

Le ſecrèt des myſtères Egyptiens.

Quand on ſe veut inſtruire de ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curioſité par ſon appareil myſtérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Iſis & d'Oſiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres ſavans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment converſé avec des prêtres d'Iſis, les plus myſtérieuſes gens de l'univers. On s'imagine que c'eſt dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures ſymboliques, où qu'on ne la trouvera nulle part. Mais après les avoir lûs, on eſt étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories ſans liaiſon, ſans dignité, ſans utilité; ou enfin une métaphyſique guindée, dans les ſubtilités de laquelle nos déiſtes aiment à s'égarer, mais dont il eſt ridicule de penſer que la ſimple antiquité ait eu la moindre connoiſſance. On

LE CIEL POETIQUE.

regrette une lecture longue, très ennuieuſe, & qui n'eſt rachetée par aucune découverte tant ſoit peu ſatisfaiſante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière préciſe, ce ſont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. Quant à cette ſageſſe profonde qu'on leur attribue, à peine y en trouve-t-on quelque veſtige : & le reproche que les Egyptiens faiſoient aux Grecs *, d'être toûjours enfans dans leur hiſtoire, nous paroît, après cette lecture, pouvoir être fait avec autant & plus de juſtice aux Egyptiens eux-mêmes ; puiſque parmi eux les docteurs comme le peuple avoient l'eſprit plein de puérilités, & ſe trompoient d'autant plus miſérablement qu'ils attachoient des hiſtoires & des traits arbitraires à des figures deſtinées à ſignifier toute autre choſe.

* Plato in Tim.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Iſis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puiſſent rien apprendre du vrai ſens des ſymboles. C'étoit une théologie myſtérieuſe qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par ſerment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas ſouvent, qu'il ne lui eſt pas permis de révéler

les noms ni les honneurs qui étoient af- LA THÉO-
fectés à certaines divinités, ou ce que GONIE.
c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que ces mystères tant vantés, & pénetrons, s'il se peut, dans ces secrèts, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jetro en Arabie ; que celle de Melchisédec en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très haut. On y recommandoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir : & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre,

LE CIEL POETIQUE. & lui inculquer, par une eſpéce de prédication perpétuelle, ſes devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ſes freres, la récompenſe de la juſtice après la mort, & l'ordre ſoit des fêtes, ſoit des opérations dont il falloit que chacun fût inſtruit. Les circonſtances que j'ai raſſemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les caractères les plus diſtingués de l'écriture Egyptienne, ſont ſi nombreuſes, ſi ſimples, & tellement liées, que le hazard ne ſauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénera néceſſairement en un amas d'idées monſtrueuſes, & de myſtères abſurdes, quand le ſens en fut perverti. Il n'eſt pas fort difficile de voir ce qui introduiſit peu à peu à cet égard la religion dû ſecrèt, & des ſermens.

Dès qu'une fois le peuple groſſier, prenant ces figures ſymboliques pour des perſonnages & pour des objets réels, ſe fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ſes propres ancêtres, morts à la vérité, mais tranſportés dans les aſtres (*a*), & toûjours occupés des beſoins

(*a*) Λέγυσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι κατώντα, καὶ θεραπεύειν, τὰς δ' ψυχὰς εἰς ἐρανὸν λάμπειν ἄστρα. Ils diſent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tom-

de l'Egypte ; il ſe forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les ſymboles, & ſe faiſant un grand mérite de les conſerver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient ſans doute en œuvre ſelon le ſens hiſtorique qu'ils y avoient imaginé. Ainſi leurs monumens doivent être indéchiffrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage deſœuvré qu'ils avoient grand ſoin de peindre ſur les morts, parce qu'Horus y paroiſſoit dans un état de mort (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obéliſque de Rameſſès, conſervée en partie dans l'hiſtoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puiſſant des dieux, qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaiſante & affectionnée à Rameſſès ; qu'ainſi le premier ſens des figures hieroglyphiques étant oublié avoit dès-lors fait place à des inter-

LA THÉOGONIE.

beaux, & honorés parmi eux ; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens aſtres. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

(*a*) Voyez *l'Antiquité expliq. ſupplément*, tome 2, *ſuite de la 37. planche.*

LE CIEL POETIQUE.

prétations pleines d'abſurdités. On continua de mettre en œuvre les ſculptures ſacrées : mais ce fut ſuivant le ſens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philoſophie pitoyable, dont on trouve des échantillons dans l'interprétation des ſculptures ſacrées de l'Egypte que nous a laiſſée un grammairien nommé Horappollo, qui enſeignoit à Alexandrie & à Conſtantinople ſur la fin du quatrième ſiécle. Cette écriture qui étoit fort ſenſée quand elle enſeignoit au peuple des choſes très-ſimples & d'un uſage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de paſſer pour ſavant, en cachant ſous des enveloppes myſtérieuſes une multitude de niaiſeries.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le ſens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un uſage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le ſerpent, & l'épervier. Auſſi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième ſiécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore

la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (*a*), & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ſes aîles (*b*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le ſens de l'écriture ſacrée, & pris des figures humaines pour des puiſſances céleſtes, on ne ceſſa d'inventer des hiſtoires, & les prêtres qui conſervèrent cette écriture, la conformèrent à ces hiſtoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris & toute différente de l'ancienne. LA THÉOGONIE.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertiſſoient le peuple de la fauſſeté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conſervèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleuſinienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités, qui faiſoient le principal fond de la religion des patriarches.

(*a*) (Ὄφιν) χρυσῷ περιέντες θεοῖς ἀφιερώσαν. *Se perſeum circum Dei ſuos circumponunt.* Horapoll. 1.

(*b*) Ἱέραξ ἀλεξιπόνηρος ἢ πλεονεξίαν σὺν ἄκρᾳ . . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in acre protenſis ventum ſignificat.* Ibid.

LE CIEL ANTIQUE. Mais il n'auroit pas été ſûr pour les prêtres Egyptiens de vouloir déſabuſer le peuple de la penſée flatteuſe qu'Oſiris & Iſis étoient deux perſonnages réels; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autoritées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit ſans ceſſe des actions d'Oſiris & d'Iſis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits hiſtoriques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer ſans reſſource.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus reſpectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majeſté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer; comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pu ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les hiſtoires bizarres qu'un uſage univerſel ramenoit ſans ceſſe dans leur eſprit à la vûe des perſonnages & des animaux dont les lieux de leurs aſſemblées étoient remplis? Il eſt bien plus naturel de penſer que les prêtres eux-mêmes ſe laiſſèrent aller comme les autres

à la perfection d'être sous la garde de leurs ancêtres transportés dans les astres, & devenus les modérateurs du soleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans son familisme auroit mis en pièces quiconque auroit voulu nier l'histoire d'Osiris & d'Isis. La vérité s'altera donc, & s'obscurcit parmi les prêtres mêmes. Ils se familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & ensuite ils en devinrent eux-mêmes les défenseurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainsi tout ensemble & les histoires populaires, & les explications qui les anéantissoient : ils prirent seulement la précaution d'exiger le silence de ceux qu'ils vouloient instruire plus solidement. LA THE ORIE.

L'instruction prit de cette sorte un air mystérieux & important, sans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit seulement un état plus parfait, & des connoissances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves & des efforts qui ne convenoient pas au commun

LE CIEL POETIQUE.

des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injuſtice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de ſe l'approprier par excluſion.

Une diſpoſition ſi criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoibliſſemens. Tout dégénéra en effet de plus en plus. L'épreuve des diſciples, & le ſerment d'un ſecret inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles ſe perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial ſe ſoûtient ſans peine dans toutes les religions, & il s'embellit ſouvent plûtôt que de tomber, parce qu'il eſt ſans conſéquence pour les paſſions qu'il laiſſe fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'inſtruction comme du cérémonial. Elles ſe défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la ſuperſtition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais ſurtout par leur entêtement pour des rêveries ſyſtématiques par leſquelles les plus ſubtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture ſymbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités ſimples, & trop unies que leurs prédéceſſeurs s'étoient contentés de leur apprendre.

Ainſi le danger & la crainte ont d'abord donné naiſſance au ſecrèt des inſtructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques de la religion publique en autant de myſtères, où l'on ne pouvoit être admis ſans avoir donné des marques d'un profond reſpect pour les objets de la religion, d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables, & d'une taciturnité à toute épreuve. Auſſi ceux qui étoient initiés ſe croyoient-ils d'un ordre ſupérieur au reſte des humains, & leur ſort paroiſſoit digne d'envie. Les prêtres ſûrs de la diſcrétion de leurs diſciples purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la groſſièreté du ſens que le peuple attachoit à ces ſymboles. Mais leur lâche connivence laiſſa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés ſe réduiſit à un pur cérémonial: & le foible reſte de vérités qui ſubſiſtoit encore parmi tant d'hiſtoires fabuleuſes, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & ſans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes ſur les ſuperſtitions populaires: & quoiqu'ils n'euſſent plus à craindre d'offenſer le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies, ils conſervèrent par coûtume & par intérêt les LA THE'O-GONIE.

LE CIEL POETIQUE.

cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres & de leur ſçavoir.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires, au lieu que ces figures, ramenées à leur première interprétation ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir ? Le faux zéle qui eſt naturellement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés ?

Ne jugeons point du motif de leur ſilence par ces myſtères ténébreux que

la ſuperſtition & le libertinage introduiſoient de tems en tems, & où l'on avoit beſoin du ſecrèt uſité dans les aſſemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des ſuperſtitions cruelles. Ces abus du ſilence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magiſtrat les ſupprimoit avec ſoin dès qu'il en étoit informé *. Mais remontons aux myſtères les plus anciens & les plus reſpectés, aux myſtères qui ont été jugé innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux diſciplinées. LA THÉOGONIE.

* V. Tite-Live, l. 39.

Choiſiſſons les myſtères d'Eleuſis (a). Ce ſont les plus célébres & les mieux conſervés de tous, parce qu'ils étoient ſous la direction des premiers magiſtrats d'Athènes. Ils ſont auſſi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a prouvé par une exacte reſſemblance, que ces myſtères étoient venus de la baſſe Egypte;

(a) Ville voiſine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Grecques y envoyoient des proceſſions & les prémices de leurs moiſſons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'Eleuſis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premières inſtructions qui rendent les hommes ſociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῶν παλαιῶν δυστυχιῶν, ἀπόρρητοι δ' εἰσὶ καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν παρ' ἡμῖν ἐπιτελούμεναι. Iſocrat. de Athenienſib. in Panegyrico.*

E CIEL qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Iſis ;
ÉTIQUE. qu'ils venoient de la plus haute antiquité ; & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'eſt-à-dire, dans un ſiécle voiſin de la naiſſance de l'idolâtrie.

Les Romains les plus diſtingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obſcurité, ſouvent qu'abſurdité dans les idées & les diſputes des philoſophes ſur la nature des dieux, ne manquoient guères de ſe faire initier aux myſtères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des myſtères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les ſcandaliſoient. Mais ils étoient fort ſurpris au ſortir de ces myſtères de n'avoir rien appris ſur la nature des dieux, & de voir le ſens des figures qu'on leur préſentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la juſtice qui nous donne droit d'eſpérer une meilleure vie. On ne diſoit pas aux initiés : vos dieux ne ſont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de

(a) ἐποψις ou αὐτοψία.

manière qu'ils devenoient de ſimples marques deſtinées à faire entendre certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Iſocrate & Epictete ſe ſont expliqués là-deſſus aſſez clairement. « Ceux qui ont part aux myſtères, dit le premier (*a*), s'aſſurent de douces eſpérances, auſſi-bien pour le moment de leur mort, que pour toute la durée de leur vie. Tous ces myſtères, ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par les anciens pour régler la vie des hommes, & pour en éloigner les deſordres. » LA THE'O-GONIE.

Mais queſtionnons là-deſſus un homme qui étoit aſſez puiſſant pour ſupprimer ces myſtères s'ils euſſent été abſurdes, & aſſez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils ſignifioient. C'eſt Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curioſité de ſe faire initier à Eleuſis. Adreſſons-nous à lui, & tâchons de ſavoir ce qu'il a vû. Il meſurera ſa réponſe : mais s'il veut ſeulement parler à demi mot, il nous fera aiſément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point*,

(*a*) *In panegyrico.* Τελετὰς εἰμετεχόντες οὐχ ὅπως τὸ τῆς βίου τελευτῆς καὶ τὸ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους ἴσας ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐνὶ παιδεύα καὶ ἐπανορθώσει τὸ βίου κατεσκεύασαν πάντα ἰωσπερ ἀπὸ τῶ παλαιῶ.

LE CIEL POETIQUE.

dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleusis, qui ſont ſi ſaintes & ſi vénérables. Je paſſe auſſi ſous ſilence le culte qui eſt particulier à l'île de Samothrace, & les myſtères qu'on célèbre à Lemnos au cœur d'une vaſte enceinte de forêts. Quand ces myſtères ſont expliqués & ramenés à leur vrai ſens, il ſe trouve que c'eſt moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choſes mêmes, ou des vérités dont nous avons beſoin* (a).

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait aſſez entendre que quand ces uſages ont été établis on ne connoiſſoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là ſur quoi étoit fondée la précaution du ſecrèt. Anciennement tout ſe paſſoit en public *. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus ſûrs pour ſe bien gouverner. Mais par la ſuite on crut devoir tenir l'inſtruction ſecrete, & ne révéler qu'à des perſonnes d'une diſcrétion éprou-

* *Diod. Sic. l. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleuſinam ſanctam illam & auguſtam (religionem), præterea Samothraciam, eaque (myſteria) quæ Lemni . . . . . coluntur ſylveſtribus ſepibus denſa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoſcitur quam deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1, ſub finem.

vée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes. Au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination divinisoit, en les logeant dans différens aſtres. LA THÉOGONIE.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne deſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il encore, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant nôtre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'eſpérance d'un meilleur avenir* (a), récompenſe infaillible de leur vertu.

Ce paſſage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions ſavoir,

(a) *Illis myſteriis . . . . . principia vitæ cognovimus, neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

LE CIEL POLITIQUE. & nous léve non-ſeulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des myſtères. Tout eſt enfin expoſé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci ſont venus plus tard: & elles ne ſont myſtères que parce qu'il faut trouver des perſonnes ſûres à qui l'on puiſſe dire ce que tout cela ſignifioit anciennement. On les cachoit aux autres ſous un ſecrèt inviolable, parce que les figures que le peuple diviniſoit ſignifioient dans ces myſtères toute autre choſe que des dieux; confeſſion qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites.

L'objèt de cette inſtruction ſi ancienne rouloit ſur trois points, qui étoient: 1°. d'apprendre aux hommes, diſperſés & travaillés par mille obſtacles, la façon de ſe nourir & de ſe vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience; en ſecond lieu, de ſe traiter mutuellement avec douceur; & troiſièmement enfin de vivre avec une équité qui leur aſſureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron ſont claires. Mais comme il s'eſt expliqué en peu de mots achevons d'en faire ſentir toute l'étendue & la parfaite conformité, avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens ſymboles,

en ajoûtant ici la traduction litterale de la plûpart des termes qui étoient en uſage dans ces myſtères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le ſens, parce que tous ces mots ſont Phéniciens. Mais s'il ſe trouve que les termes employés dans les fêtes Eleuſiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le ſens que j'ai donné aux piéces les plus uſitées dans les cérémonies & dans l'écriture ſymbolique; il en réſultera ſenſiblement que les figures originairement établies pour inſtruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous ſommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poëtique. LA THÉOGONIE.

La Cérès de Sicile & d'Eleuſis n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichiſſoient en tranſportant les blés de la baſſe Egypte, dans les lieux où la diſette de proviſions les attiroit, & généralement ſur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établiſſemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant ſoit peu différent dans leurs mains. La mere des moiſſons y pleuroit ſa fille, Origine de Cérès.

LE CIEL POETIQUE.

au lieu de pleurer ſon mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triſte changement introduit ſur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à ſe régler.

Si nous écoutons les hiſtoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès déſolée de la perte de ſa chère fille Péréphatta ou Perſéphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proſerpine), courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha ſans relâche la nuit comme le jour. Après bien des peines & bien des courſes, elle trouva proche d'Eleuſis quelques perſonnes qui eſſayèrent de la conſoler dans ſon accablement. Une femme nommée *Banbo* lui apporta des vivres & des rafraîchiſſemens : elle eſſaya de faire rire la déeſſe, & y réuſſit. Célée roi d'Eleuſis, & ſon fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoiſſance, elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoiſſoient pas. Elle leur apprit à ſubſtituer aux glands & aux pavots dont ils fai-

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece*, *tom.* 1.

ſoient uſage ; l'orge & le froment qu'elle leur montra à ſemer & à mettre en œuvre. Célée inſtruit par Cérès, enſeigna (*a*) aux peuples voiſins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres inſtrumens ruſtiques propres à nétoyer & à conſerver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enſeignoit à ouvrir les ſillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Cérès après avoir charmé ſes déplaiſirs par la ſatisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de ſa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de paſſer tous les ans ſix mois à la compagnie de ſa mere, & ſix mois ſous terre. En mémoire de cet évènement, Cerès inſtitua les fêtes nommées Theſmophories, dont les parties principales ſe peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *proceſſions*, & *l'autopſie*, ou la vûe de la vérité. LA THE'OGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meurſius *, avoient pour objet la frugalité, la chaſteté, & l'innocence néceſſaires aux adorateurs. Les proceſſions conſiſtoient dans le tranſport

* *Gracia Feriata.*

(*a*) *Virgea præterea Celei viliſque ſupellex.* Georg. l. 1.
(*b*) *Unciique puer monſtrator aratri.* Ibid.

LE CIEL POETIQUE.

des corbeilles ſacrées où l'on enfermoit un enfant & un ſerpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres ſymboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopſie étoit comme le dernier acte de cette repréſentation. Après une nuit affreuſe, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triſte, la ſérénité qui ſuccédoit enfin, laiſſoit paroître quatre perſonnages magnifiquement vétus, & dont les habits étoient tous myſtérieux. Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit ſpécialement l'*Hierophante*, ou celui *qui révéle les choſes ſaintes*, étoit habillé de manière à repréſenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le ſecond étoit le *porte flambeau*, & avoit rapport au ſoleil. Le troiſième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui ſe tenoit proche d'un autel, repréſentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le ſacré meſſager*, avoit rapport à Mercure (*b*). Ramenons & l'hiſtoire & les cérémonies à la vérité.

(*a*) *Potter's Antiq. tom. 2. pag.* 327. & *S. Clem. Cohort. ad Gent.*

(*b*) Ἐν δὲ τοῖς καὶ Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ εἰσκυκλεῖται· δᾷδοῦχος δὲ εἰς τὸν Ἥλιον· καὶ ὁ μὲν [illegible]ῦς εἰς τὸν σελήνιον· ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ἑρμῆς. *Euſeb. Præp. Ev. l.* 3.

Le voyage de Cérès eſt un tiſſu d'hiſtoriettes inventées pour donner quelque ſens aux termes & aux figures qu'on conſervoit dans les fêtes ſans y rien comprendre; mais qui dans leur première inſtitution, tendoient à repréſenter le bouleverſement des dehors de la terre cauſé par le déluge, les changemens de l'air & des ſaiſons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverſes que le labourage avoit eu à ſurmonter. L'Iſis qui paroiſſoit dans cette fête commémorative du triſte état des hommes après le déluge, repréſentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleverſé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui ſignifie *ruine, fracture, bouleverſement* (a). Cette mere déſolée pleure la perte de ſa chère fille. Elle regrétte l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux ſorties de deſſous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaiſes plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes ſtériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes

LA THÉOGONIE.

Explication de la fable de Cerès.

(a) קרץ *cerets, confractio, excidium*, bouleverſement. Jerem. 46: 20.

LE CIEL POÉTIQUE.

eaux. Ce ſens n'eſt pas équivoque. Perephatta ſignifie *l'abondance perdue* (a), & Perſephone ou Proſerpine ſignifie *le blé caché*, *le blé égarré* (b).

Les torches de Cérès.

Les hommes furent long-tems dans la peine, déſolés par les pluies & par le froid, contraints d'amaſſer des tiges de férules, ou d'autre matières ſéches ou réſineuſes pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues juſqu'alors. De-là les torches inſéparables des ſignes commémoratifs de ce triſte état du genre humain.

Les pavots de Cérès.

Pour vivre, on fit d'abord uſage de graines ou d'huile de ſéſame, ou de glands, de grénades, & d'autres fruits qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les broſſailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques ſemences. Le pavot par ſa promptitude à venir, & par la multitude de ſes graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes ſe voient ſouvent dans la main de Cerès. Une

(a) De פרי *peri*, fruit; & de פחת *patat*, perir, manquer, vient פרפחה *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(b) De *peri*, fruit, blé; & de ספן *ſaphan*, cacher, vient פרספנה *perſephoneh*, le blé égarré.

première

première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'eſpérance & la joie. C'eſt tout ce que veut dire *Bobo* (*a*). On inventa la charue pour diligenter *la rupture des ſillons*, c'eſt le ſens de Triptolème (*b*). Par le ſecours du bois & de l'oſier qui ſe prêtent facilement à tout, on multiplia *les inſtrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conſerver ſa recolte. C'eſt le ſens de *Célée* (*c*), ſens qui ſe trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphoſant en homme, & en le faiſant préſider à la fabrique des *inſtrumens ruſtiques*. LA THE'OGONIE.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec ſuccès. Perſephone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouiſſoit de la compa- Alternative des ſix mois.

(*a*) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'eſt l'uſage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier, ou pour en doubler le ſens. *Saint*, *ſaint* ſignifie Très-ſaint. *Des puits* & *des puits* ſignifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'eſt avoir le cœur double. Bo veut dire, le produit des ſemailles; Bobo, un produit double, une ample recolte.

(*b*) De טרף *tarap*, rompre; & de תלם *telem*, *ſillon*, טרפתלם *triptelem*, l'ouverture des ſillons.

(*c*) כלי *celi*, vaiſſeau, outil.

Virgea pratereà Celei viliſque ſupellex. Georg. l. 1.

LE CIEL POETIQUE.

gnie de ſa fille que durant ſix mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être ſurpris que cette hiſtoire ou cette emblême ait été imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette hiſtoire ſe peignoit par autant de ſymboles qui avoient chacun leur nom ſpécial. L'un étoit Iſis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on repréſentoit devant Cérès la robe pleine de proviſions, & eſſayant de la conſoler. Un troiſiéme étoit Triptolème ou la charue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture ſe nommoit Célée. C'étoit Horus qui réuniſſoit les inſtrumens ruſtiques perfectionnés par l'uſage. Au lieu de s'en tenir à cette ſimplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles ſur chacun de ces termes, & en firent autant de perſonnages qui avoient vécu & régné à Eleuſis ou dans le voiſinage.

Les préparatifs des myſtères.

La fête où l'on conſervoit les ſignes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle paſſa avec tout ſon appareil en Gréce. Mais comme les

traits de la peinture allégorique donnèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de perſonnages & d'avantures diſtinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture; de même les bonnes pratiques uſitées dans la fête donnèrent occaſion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les veſtiges du premier eſprit qui animoit les aſſemblées de religion. LA THÉOGONIE.

Noé & les premiers patriarches recommandoient dans l'aſſemblée des peuples le déſintéreſſement, l'amour du travail, la frugalité, la chaſteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaiſirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des ſacrifies, que des ſentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations ſe conſervèrent dans les grandes fêtes, & ſont parvenues juſqu'à nous. Mais l'eſprit de religion qui les avoit inſpirées, ſe perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques ſans ame. Enſuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le ſont encore parmi nous, ou des effets de la piété, ou

Veſtiges de l'ancienne religion dans les auſteritéſ exceſſives de l'idolâtrie.

LE CIEL POETIQUE.

des moyens de l'animer. On les crut des ſources de mérites : on y mit ſa confiance : on y rafina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à meſure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être ſûr de ſon fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquités, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par là d'avoir la moiſſon ou la vendange déſirée. Ces idées perverſes qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la juſtice & à l'eſprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuſe des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtreſſes de Vénus la céleſte ; à l'uſage continuel de la ciguë, & aux refroidiſſemens meurtriers des prêtres de Cérès (*a*) ; aux macérations ſanguinaires des prêtres de Baal & de la déeſſe de Syrie ; à la mendicité pareſſeuſe des prêtres de Cybéle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, ſuperſtitieuſes, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne ren-

(a) *Hierophantas..... uſque hodie cicuta ſorbitione..... vires eſſe deſinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. 1.

doient ni l'homme meilleur, ni la ſociété plus heureuſe. Cependant au travers de ces excès, on retrouve ſenſiblement la religion primitive dont ils ſont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Iſis, on outroit juſqu'à l'extravagance la forme des geſtes & des ſituations, le récit ſcrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abſtinence, la privation de tout plaiſir, & l'éloignement des diſtractions ; c'eſt parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoiſſoient ni le principe, ni le ſens, ni la deſtination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le ſquelette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & ſans prévention, y reconnoîtra ſans peine les intentions des premiers inſtituteurs qui connoiſſoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en ſont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidele aux exercices que la piété a établis ; & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de chaſteté, & d'eſpérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en eſprit & en vérité ? On

LE CIEL POETIQUE. apperçoit donc le même eſprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jeſus-Chriſt. L'unité de cet Eſprit retrouve encore des témoignages juſques dans les auſtérités inſenſées des fêtes payennes. On ſent qu'elles ne ſont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la juſtice & de la ſainteté, que Noé enſeigna à ſes enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue deſcription de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui rempliſſoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui eſt ſur-tout d'arriver à l'origine de ces établiſſemens. Il en ſera ici de même de la longue proceſſion qui ſe faiſoit d'Athènes à Eleuſis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial ſur les petites avantures qui compoſoient l'admirable hiſtoire du paſſage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Egypte. Tel étoit le coffre & les corbeilles où l'on portoit les ſymboles de l'ancien labourage, de ſes traverſes, & de ſes progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès

à Eleuſis, eſt la même choſe que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Iſis. J'en ai donné le détail d'après S. Clement d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le ſens dans le concours ſingulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la ſociété. Paſſons donc à l'explication de l'autopſie, ou de la manifeſtation de la vérité qui étoit tout le but des myſtères. LA THÉOGONIE.

Nous ne ſavons pas ce que diſoient, après la diſſipation des ténèbres & des tonnères ſimulés, les quatre perſonnages qui révéloient les choſes ſaintes aux aſſiſtans. Mais nous n'en avons aucun beſoin. En réuniſſant ce que Ciceron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre perſonnages, tout devient fort intelligible. L'Autopſie.

Le Démiurgue, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit ſi magnifique, ſi myſtérieux, & ſi vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préſide à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligence, l'eſprit, la ſource de l'être, & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu. Le Démiurgue.

Celui qui venoit enſuite étoit auſſi très-brillant : mais il n'étoit qu'en ſecond. Il rendoit hommage au premier, & ſe Le porte-lumière.

LE CIEL POETIQUE. nommoit le *porte lumiere* (*a*). C'eſt la même choſe que l'Oſiris Egyptien : c'eſt le ſoleil.

L'aſſiſtant de l'Autel. Le troiſième perſonnage qu'on nommoit *l'aſſiſtant de l'autel*, *l'adorateur* (*b*), paſſoit chez les Grecs pour repréſenter la lune, parce qu'il portoit un croiſſant ſur ſa tête. Mais on voit par là que ce perſonnage étoit Iſis. Or nous ſavons qu'Iſis avec ſon croiſſant, ſignifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établiſſement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'eſt pour cela même que ce troiſième perſonnage ſe tenoit auprès d'un autel, & ſe nommoit *l'adorateur*.

L'Hiérocéryce. Le quatrième étoit nommé le *meſſager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis avec ſa tête de chien, & ſa meſure du Nil accompagnée de deux ſerpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la pre-

(*a*) Le *Dadoque*, de δαὰς, flambeau ; & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'aſſiſtant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, de ἱερὸς, ſacré ; & de κήρυξ, interprète.

mière intention de la cérémonie des fêtes rurales, ſe réduiſoit originairement à faire entendre au peuple aſſemblé quatre choſes qu'on n'oſa plus lui dire, quand il eut converti les ſymboles en autant de dieux.

1°. On l'avertiſſoit de glorifier de tout l'Etre ſuprême, l'unique intelligence qui mène à ſon gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du ſoleil, & la circonſtance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'obſerver les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonſtances qui intéreſſoient le labourage ſelon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la ſimplicité de ſon inſtitution. Ciceron en a très-bien compris la fin & l'intention qui étoit d'apprendre aux hommes à ſubſiſter, à régler leur travail, à vivre en paix, & à eſpérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'eſt pas poſſible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, ſelon la penſée de Ciceron, ou ſelon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Theſmophories* (a): en Phénicie, & chez les anciens Latins,

(a) Θεσμοφορία, legiſlatio.

LE CIEL POETIQUE.

on les nommoit les *Palilies* (*a*); c'eſt-à-dire, chez le uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réuniſſons ici ſous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre ſuprême, le pere de la vie; que tous s'aſſembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des ſacrifices de reconnoiſſance; que tous y joignoient l'offrande du pain & du vin, du ſel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été beni par la prière; que ces aſſemblées, quoique principalement deſtinées à louer Dieu, ſervoient auſſi à inſtruire le peuple, ſoit de ce qui intéreſſoit les mœurs, ſoit de ce qui intéreſſoit le labourage & l'ordre public; que tous traitoient honorablement les morts; qu'ils connoiſſoient une juſtice qui feroit un jour le diſcernement des

(*a*) פלילוא *pelilia*, l'ordre public. Iſai. 28 : 7. פלילי *pelili, reipublicæ moderator.* Job 31 : 28.

bons & des méchans ; & qu'enfin ils attendoient une autre vie. LA THEOGONIE.

Ces objets de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle part, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes abſurdes.

Le culte ſpirituel, & l'adoration en eſprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui ſouhaite plus les biens de la terre que la juſtice. L'indifférence & la groſſiéreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des ſignes anciennement établis pour l'inſtruire. La même ignorance lui fit convertir les ſignes du ſoleil, des ſaiſons, & des fêtes, où les hommes & les animaux ſymboliques, en autant de dieux dont ſon imagination peupla le ciel. Une nouvelle mépriſe fit prendre ces prétendus hommes ou femmes céleſtes pour des perſonnes autrefois diſtinguées ſur la terre, & tranſportées dans les aſtres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduiſit la vénération des animaux réels, la perſuaſion de la métempſycoſe, & une vie toute pleine de pratiques ſuperſtitieuſes.

Les magnifiques cérémonies par leſquelles les Egyptiens retraçoient ſans ceſſe

LE CIEL POETIQUE.

aux yeux des aſſiſtans la créance des premiers hommes ſur le jugement de Dieu, & ſur l'eſpérance qui doit tranquilliſer les gens de bien aux approches de la mort, furent priſes pour la peinture du lieu où les ames ſont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout auſſi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition inéfaçable & attachée à des pratiques conſtantes, put conſerver de la doctrine ancienne, ſe trouva ſi peu d'acord avec les idées populaires, que les prêtres ſe crurent obligés d'uſer de beaucoup de circonſpection, & de recourir non-ſeulement à l'épreuve de leurs diſciples, mais encore au ſerment du ſecret. La raiſon des prêtres ſe dérouta elle-même dans ce labyrinthe de ſignes obſcurs & de pratiques myſtérieuſes. Vinrent enſuite les ſiſtêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une phyſique ſuivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philoſophie. Un autre chercha une ſuite de morale & de maximes inſtructives ſous l'écorce des fables les plus ſcandaleuſes. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphyſique : & l'on eſt encore moins bleſſé de la ſimplicité groſſière de

l'Egyptien qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du ſublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades; qui trouve dans une figure d'Iſis préſentée au milieu d'une aſſemblée de laboureurs, le monde archetype, le monde intellectuel, & le monde ſenſible; ou qui cherche le tableau de la nature univerſelle dans les piés d'un bouc; ou qui découvre l'efficacité des impreſſions de ſes génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

C'eſt ainſi que les ſavans, par l'habitude où ils ſont de creuſer & de chercher des explications ſingulières, ont embaraſſé une matière qui étoit fort ſimple. La religion des Egyptiens & tout le paganiſme qui en eſt provenu, ne ſont que la religion des patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il ſuffit de jetter l'œil ſur cet aboyeur qui a ſur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour ſentir que cette figure étoit un avis de ſonger à la retraite. Au ſeul aſpect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit que cet aſſortiment a rapport au paſſage du ſoleil ſous les ſignes du lion & de la Vierge. On juge ſans peine de la deſtination des autres figures par celles-là. Toutes ſervoient

LE CIEL POETIQUE.

évidemment de marques & de caractères. Comment donc ſont-elles devenues des dieux, ſi ce n'eſt parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objets réels, en autant de puiſſances conformes à ſes inclinations : ce qui a produit un culte inſenſé, & un prodigieux amas de fables, puis des ſiſtêmes philoſophiques auſſi riſibles que les fables. A l'exception de quelques aſſemblées réguliè-res, où l'autorité publique maintint avec d'anciens uſages, quelques veſtiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embelliſſemens & des interprétations. Les dieux ſe multiplièrent dans la bouche du peuple comme les ſymboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même ſymbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diverſité de la prononciation, ſouvent la diverſité des habits que la figure portoit, ſouvent le ſimple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Iſis prit de différentes formes ſous leſquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne ſont tous que le même Oſiris.

Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Eſculape, & Janus, ne ſont que la canicule déguiſée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionyſus, Bacchus, Protée, Hercule, ne ſont qu'Horus diverſifié. Souvent on confondit deux ſymboles. La lyre dont Mercure paſſe pour être l'inventeur, ſe trouve auſſi dans les mains d'Apollon, & l'on met encore auprès de celui-ci le ſerpent qui eſt inſéparable d'Eſculape; parce que les ſymboles de la canicule & du labourage avoient un rapport eſſentiel à la celebrité des fêtes, & à la ſubſiſtance de la ſociété. Souvent au contraire un même ſymbole donna naiſſance à pluſieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en paſſant d'une province dans une autre. C'eſt ainſi que l'Eſculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens; quoiqu'ils ne fuſſent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le ſalut & les richeſſes.

LA THÉOGONIE.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choiſir, & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ſes dieux tutélaires, dont on faiſoit l'hiſtoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & ſur leſ-

LE CIEL POETIQUE.

quels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas juſqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit ſe brouiller avec aucune de ces puiſſances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres, & ſouvent des dieux éclos ou ſortis d'un même ſymbole, ſe trouvoient enſemble avec un équipage & des fonctions qui les faiſoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des querelles pour le pas. Leur nobleſſe étant aſſurément fort difficile à débrouiller, puiſqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terreſtres, tout-à-fait imaginaire. Les chroniqueurs Grecs prirent ſoin de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. La cour céleſte n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Oſiris qui éclairoit le monde : en Gréce on déchargea Oſiris ou Jupiter de ce ſoin : on lui laiſſa le ſceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon. Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par tout. On lui donna ainſi des lieutenans avec des diſtricts ſéparés. Tout prit forme : les fonctions & les hiſtoires des dieux s'arrangèrent : & en mettant ſur leur compte ce que chaque

nation en publioit à ſa façon; en y ajoûtant les avantures des miniſtres des temples, & celles des rois qui en avoient favoriſé le culte; mais ſur-tout en excuſant les déſordres des femmes par les prétendus déguiſemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formérent cet amas de mythologie, où il n'eſt pas ſurprenant qu'on ne trouve, ni ſens, ni liaiſon, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raiſon, ou pour les mœurs. Quelque inſenſés que ſoient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems eſſayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai riſqué mes conjectures ſur le même ſujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout ſe pouvoit développer avec autant de bienſéance que de profit. Quant aux menus particularités de ces folies, il n'en eſt plus de même. Aſſurément il n'y a point de matière où il ſoit plus permis de borner ſes connoiſſances. LA THÉOGONIE.

TABLE
DES MATIERES
du Tome Premier.

ACharé ou Hecaté, reine du ciel, *Page* 159, & 166
Acheruſe (lac d') 116
Adonis & Achad, ſous la figure d'Oſiris, 153
Agneau Paſcal. Pourquoi la défenſe d'en manger rien de cru, & d'en faire bouillir les chairs, 352. Pourquoi ſon ſang ſur les portes des Hébreux, 353
Age (l') d'or, 328
Allégories, (origine des) 25
Amazones, (origine des) 69
Ammon, (Jupiter) 138. *& ſuiv.*
Amour, (le dieu d') 244, *& ſuiv.*
Amulettes, (premier uſage des) 360
Andromède, (fable d') 294
Angérone (l') des Romains. Fauſſement priſe pour la déeſſe du ſilence, 96
Animaux ſacrés, 335, & 339.
Animaux vivans ſubſtitués aux ſignes du zodiaque, 112
Année civile, 67
Année ruſtique ou l'ordre des travaux, 73
Anniverſaires, (ſacrifices des) 66
Anubis. L'étoile du chien. Origine de ce nom 36. Figure d'Anubis, 47
Anubis ou Iſis accompagnée d'une tortue ou d'un canard, ou d'un lézard, 220
Aphrodité déeſſe des moiſſons, 165

Apis & Mnévis, 342, *& ſuiv.*
Apollon, (l'Horus) 225, *& ſuiv.*
Apollon & les Muſes, 281, *& ſuiv.*
Arachné & Pallas. Leur démêlé, 303
Argonautes, (expédition des) 300, *& ſuiv.*
Argus (fable d') 305
Armée (l') des cieux, 152, *& 153*
Arthémiſe, 171
Aſſemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 321, *& ſuiv.*
Aſtarté, déeſſe des troupeaux, 165
Atergatis, reine des poiſſons, 165
Atlas; étymologie de ce nom, 237. *& ſuiv.* Déchargé par Hercule, 241
Atlas, montagne, 241
Atys (l') des Phrygiens eſt l'Oſiris d'Egypte, 174
Auſtérités de l'idolâtrie, (origine des) 387

B

Baal ſous la figure d'Oſiris, 153
Bacchanales; leur origine, 22, *& ſuiv.* Raiſons de ce qui s'y pratiquoit, 208, *& ſuiv.*
Bacchantes; pourquoi ſurnommées Menades, Tyades, & Baſſarides, 212
Bacchus, 200, confondu avec Nimbrod, 206, avec Horus, 216, *& ſuiv.*
Bananier, (plante du) ſymbole de la fécondité, ou d'une certaine ſaiſon, 58
Bélénus (le) des Gaulois. Horus, 225
Bélier, (fête du) pourquoi ſi célébre en Egypte, 115
Bélier, bouc, agneau, chévreau, pourquoi immolés chez les Hébreux, 350, *&c.*
Bellérophon, (fable de) 291

C

Cabires (les) de Samothrace, 278
Caducée de Mercure; ſon origine, 259
Camille (le) des Etrſques, 257, *& ſuiv.*
Canicule, ou le lever de l'étoile, appellée Seirius, 47, 250, 255, 265, *& ſuiv.*

Canope ; étymologie de ce nom, & les uſages des canopes, 52, & 53.
Caractères de l'écriture courante ; quand & pourquoi inventés, 125. Leur nombre, leur progrès, *ib.* Rejettés par les Chinois, 126. Prennent le deſſus ſur l'écriture Hiéroglyphique, 128
Caron, (la barque de) 119
Cephée & Caſſiopée, (fable de) 295
Cénotaphe ; cercueil ſimulé, emploié dans les anniverſaires ; ſource de pluſieurs divinités, 192
Cerbère, 119. Ses trois têtes, 120
Cercle (le) du ſoleil, ſymbole de la divi-
Cérémonies ſymboliques emploiées pour conſerver le ſouvenir des grands événémens, 99 & 100
Cérémonies mortuaires, 115
nité ; 135
Cérès, (origine de) 380. Déeſſe des grains, 248. Pavots des Cérès ; 384
Charites (les) ou les graces, 280, 284, & 286
Chimere, (la) 292
Chaſſes générales des anciens peuples ; leur origine, 22, & 101. Sacrifice qui les précede. Repas dont elles ſont ſuivies, 111. Les abus qui s'y gliſſent, *ibid.*
Chouette de Minerve, 321
Ciel poëtique. C'eſt l'écriture ſymbolique dans ſon origine, 3
Cimetiéres des Egyptiens, 116
Circé, (fable de) 309
Colchide, (la) 301
Coribantes, ſacrificateurs de Créte, 199.
Corne (la) d'abondance, 98, & 164
Crétois, (origine des) 197. Leur labyrinthe, *ibid.* Peuple Crétois partagé en trois claſſes, 198
Croix en forme de tau. Inſtrument à meſurer les crûes du Nil, 358
Croiſſant de lune ſur

à la tête d'Iſis annonce les fêtes ou la néoménie, 72
Culte religieux, 6, Comment decerné aux animaux & aux plantes, 132
Curettes, les laboureurs de Créte, 199
Cybéle ou Rhæa. L'Iſis des Phrygiens, 173

D

Dactyles, (les) les forgerons ou artiſans de Créte, 198, & 229
Dagon dieu du labourage. Horus, 190, *& ſuiv.*
Dédale, (origine de) 268
Déguiſement de ſexe. Pourquoi défendu par la loi de Moïſe, 182
Dei, Deio, Deione, mere de l'abondance. Iſis, 167
Delos, pourquoi appellée la retraite de Latone, 222
Delphes, (oracle de) 287
Déluge. Changemens qu'il cauſe dans toute la nature, 101.
Diane ou Deione, ou Iſis, 167. Pourquoi priſe tantôt pour la lune, puis pour la terre, & pour la femme de Pluton, 168
Dieu. L'idée de Dieu confondue avec celle du ſoleil, & d'Oſiris, 131
Dieux (les) des Egyptiens communiqués à l'Aſie & à l'Europe, 147
Dieux, (les noms des) leur rapport avec la langue Phénicienne, 149
Dieux, (généalogie des) 318
Dionyſus, 200
Divination, augures, oracles, &c. *Voyez toute cette matière au commencement du ſecond tome.*

E

Ecriture ſymbolique, (invention de l') 19. Naiſſance de la peinture, 20, & 39. Origine de l'écriture ſymbolique, 25. Suite des ſymboles Egyptiens, 55
Ecriture hiéroglyphique (l') conſervée

dans le culte exterieur & dans les monumens publics, 127
Ecriture Chinoiſe. Ses inconveniens, 124
Egypte, (tems des ſemailles & des moiſſons en) 16. Origine de la fauſſe durée des anciens rois d'Egypte, 251, *& ſuiv.*
Egyptiens, (précautions des) dans leurs ſépultures, 29
Eleuſis, (myſtères d') 373
Eliſées, (origines des champs) 118
Epervier, ſymbole des vents Etéſiens, 43, & 44
Erichthon, (fable d') Horus, 81
Eros, l'amour & ſon flambeau, 244, c'eſt Horus.
Eſculape ou Anubis, 256
Euménides, (les) 288

F

Faunes. (les) Leur origine, 211
Fêtes repréſentatives. Leur établiſſement, 20. Mémoriaux des grands évènemens, 100. Annonce de ces fêtes, 60. Fête en mémoire du déluge, 102
Feu (le) ſymbole de la divinité, 24
Février, (mois de) le plus beau de l'année en Egypte, 328
Fleuves. Pourquoi on les peint avec une tête de taureau, 341
Fouet (le) à la main d'Oſiris. Marque d'autorité & de gouvernement, 156
Furies (les) 288

G

Geants, (allégorie des) 103. Leur tableau, 104. Origine de leurs noms, 105
Gorgones, (les) 187, Iſis.
Graces, (les) 280, 284, & 286.

H

Harpies, (les) 290
Harpocrate, 90. Signification de ce nom, 97. Accompagnemens d'Harpocrate, 97, & 98
Hébreux. Origine de leurs premiers uſages, 5, & 7
Hécaté reine du ciel, 166, Iſis.

Hercule, 23
Héro ou Adonis, 153
Heſperides, (jardin des) 242
Horus, affiche publique qui marquoit les différens travaux de l'année, 75, & 83. Signification de ce nom, *ibid.* Manière de le porter dans les fêtes repréſentatives, 79, *& ſuiv.*
Horus, avec une tête & des griffes de lion, 106, porté dans un van, 110. Emmailloté, ſymbole du labourage encore foible, 109. Honoré & pris pour Ménès fils de Cham, 144. Ses différens noms, 146. Pris pour un enfant, 133
Hyades, (les) 241
Hymenée, (l') 244

I

Janus (le) des Latins, 261. *& ſuiv.*
Jaſon & Médée, 305
Icare, fable & origine d') 268
Idolâtrie, préjugé des ſavans ſur les commencemens de l'idolatrie, 2. Sa véritable ſource, 1, 3. 123, & 128. Ses progrès, 146
Jehov, ſa ſignification dans le premier uſage, 138
Iſis (l') des Egyptiens ſymbole de la terre & des fêtes propres à chaque ſaiſon, 68, 69, & 140
Iſis, reine du ciel. 139. Priſe pour une femme réelle, 158. Ses différens noms. 159, & 161. La même que Cérès de Phénicie, 167, mere des vivans, *ibid.* nommée Lilith, ou la Chouette, 169
Iſiaque (table) ou tableau des anciens Hieroglyphes. Confuſion qui y règne, 227
Jupiter-Hammon, 136 *& ſuiv.*
Jupiter, fils de Saturne, 325

L

Labyrinthe, (origine du) 41
Latone, (fable de) 220, *& ſuiv.*
Lotus, (fleur du) ornement ſur la tête d'I-

ſis ; ce qu'il ſignifioit, 72
Liber ou Bacchus, 206
Horus.
Loup, (le culte du) 345
Lucine, reine des bois, ou Iſis, 160, & 172
Lune (la) ou Iſis, 142. Croiſſant de lune ſur la tête d'Iſis, 72, & 140. Pleine lune, ſa ſignification, *ibid.*

M

Maja mere de Mercure, 264
Mars & Hezus, 228, & 230
Manes, (les) premiere ſignification de ce nom, 262
Médée & Jaſon, 305
Méduſe, affiche du preſſurage des olives, 187, & 289
Memnon, (ſtatue de) 277
Memphis, (fameux temple de) 342
Ménades, (les) femmes qui portoient les ſymboles dans les fêtes repréſentatives, 212
Ménès premier roi de la colonie de Cham en Egypte, 26
Ménoſiris & Ménophis, noms pourquoi donnés à Horus, 144. Ménophis eſt le même que Mnévis, *ibid.*
Mer d'Airain, pourquoi appuiée ſur la croupe des taureaux, 348
Mercure, 250, & *ſuiv.* Pourquoi accompagné d'un bouc & d'un cocq, 266
Métamorphoſes, (ſource des) 317
Métempſycoſe, es commencemens 337
Minerve, origine de ce nom. Affiche du tems propre aux ouvrages de lin, 188
Minos ou Ménès Egyptien, 195. Horus.
Minos ſecond du nom, 196
Mnévis & Apis, 342
Moloch ou Melchom, (honneurs rendus à) 153
Mulciber, 234
Muſes, (les) 280, & *ſuiv.*
Myſtères, (ſecrets des) Egyptiens, 361

N

Navigation, (ſymbole ou affiche de la) 63, &c.

Néoménies,

Néoménies, fêtes des nouvelles lunes; leur origine, 9 & 10
Neptune, pourquoi cru fils de Saturne, 325. Symbole du retour des flottes, 64, & 136
Nil; (le fleuve du) ſes débordemens; leur commencement; leur crûe; leur durée, leurs cauſes, & leurs effets, 33. Signes du débordemens, 34. Manière d'en meſurer les hauteurs, 358
Nil, ſous la figure d'un dieu, 148
Niobé, 298, *& ſuiv.*
Noé, (religion des deſcendans de) 28

O

Oiſeaux, ſymboles des vents, 41
Oracles, (origine des) 315
Orgies; (fêtes des) cérémonies qui s'y pratiquoient; & leur ſignification, 108
Orion, (conſtellation d') 241
Ortigie; origine du nom, 223
Oſiris ſymbole du ſoleil, 61; étymologie du nom; ſes attributs, 62; ſymbole des anniverſaires, 192; confondu avec le ſoleil, 131; pris pour un homme, 133; ſes équipages, 157; ſes noms chez les Grecs, 157

P

Paleſtine (la) propre. Sa ſituation donne lieu à la fable de Perſée & d'Andromède, 294
Pallas (la) des Athéniens ou la Palès des anciens Sabins, l'Iſis des Egyptiens, 183
Palilies, (les) 394
Pamylies; (fêtes des) ſignification de ce terme, 96
Pan; origine de ce nom, 211. Protecteur des troupeaux, 248
Parnaſſe, (le) 286
Parques, (les) 288
Pavots de Cérès, 384
Pegaſe, (le cheval) 284
Perſée & Andromède, 294
Phantomes, (naiſſance des) 316

Phaſis, fleuve à paillettes d'or dans la Colchide, 301
Phéniciens (les) répandent par tout le venin de l'idolâtrie, 149
Phénix; (le) origine de cette fable, 254
Phoques (les) chevaux marins de Prothée, 248
Pleyades, (les) conſtellation, 241, & 264
Pluton, 325, ou l'Oſiris funebre, 337
Principes; (fauſſe doctrine des deux) ſon origine, 356
Proſerpine ou Perſéphone, 380
Prothée & ſes chevaux marins, 258
Pyramides (les) d'Egypte; leur ancienne deſtination, 29
Python, 222, & 354
Python ou Typhon enchaîné, 359
Pythiennes, (origine des fêtes) 224

R

Religion (la) des anciens, la même que celle de Noé, 363
Rhoea, l'Iſis des Phrygiens, 173
Roi du ciel; reine du ciel; origine de ces termes, 151

S

Saïs, ville de l'ancienne Egypte, 321. Feux & brandons de Saïs, 320. Raiſon de ces anciens uſages, *ib.*
Samotrace, (Cabires de) 278
Saturne, 325, *& ſuiv.* Ses liens, 329; on le prend pour Noé, 331; pour Abraham, 332; pour le tems, 334
Satyres; (les) leur origine, 211
Scarabée ſymbole de l'air, 60
Sceptre, (origine du) 258
Sceptre de la tribu de Juda, 259
Sculpture (la) innocente dans ſon origine; pourquoi interdite depuis aux Hébreux, 348
Sémélé, vraie ſignification de ce nom, 201
Serpent (le) ſymbole de la vie, 57, & 367

Silène, précepteur de Bacchus, 214
Sirbonide, (lac) ſon bitume, 295
Sirenes (les) ſont autant d'Iſis, 314
Soleil (le) repréſenté par un cercle, ſymbole de la Divinité. Le ſoleil confondu avec un homme mort, 133. Char du ſoleil, 156
Sphinx, (la) deſcription, origine, & uſage de ce ſymbole, 49; ſon étymologie, 50
Symboles, (premier uſages des) 23
Symboles (détail des) Egyptiens, 41
Symboles des vents, 42

T

Tau, croix en forme de T inſtrument à meſurer les crûes du Nil, 358
Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 138; par qui fondée, 33
Théogonie ou les ſymboles perſonifiés, 122
Theſmophories, 393
Thophèt, vallée abominable par ſes cruels ſacrifices, 155
Titans (les) 322, & *ſuiv.*
Tité ou Téthis, Iſis, 322
Tombeau de Jupiter dans l'île de Créte, 194
Thot, inventeur de l'écriture ſymbolique, 27, & 40; chef de l'ordre ſacerdotal en Egypte, 41
Torches, (premier uſage des) 22
Torches de Cérès, 78, & 384
Trident à la main d'Oſiris, 64
Tyades, les Bacchantes, 213

V

Van; (Horus enfant porté dans un) raiſon de cet uſage, 110
Vénus la céleſte, 175; la populaire, Iſis, *ib.*
Veſta (la) des Romains, 24

Z

Zodiaque, (invention du) 113; origine des noms de ſes douze ſignes, 12, & *ſuiv.*

Fin de la Table du I. Volume.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

IL repréſente Démocrite qui s'eſt retiré dans les tombeaux d'Abdère ſa patrie, & qui renonce aux occupations de la ſociété, pour méditer, ſans diſtraction, ſur la ſtructure du monde qu'il croit s'être formé par la réſidence & par le concours de petites pièces préexiſtentes qu'il lui plaît d'appeller Atomes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philoſophe une ardoiſe ſur laquelle il a écrit ce vers:

ὁ μὲν δημιουργὸν ἄνθρωπον, ἀλλὰ γεωργὸν.

L'homme n'eſt point fait pour conſtruire le terre, mais pour la cultiver.

Les laboureurs & les paſſans, qui liſent ou qui entendent lire cette épigramme, ſe moquent du Philoſophe. L'un hauſſe les épaules: l'autre éclatte de rire : tous ſentent que nous avons reçu aſſez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos ſoins. C'eſt la concluſion de tout cet ouvrage.

Les Noms & l'ordre des Planches ſe trouvent à la fin du Tome II.

De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT.

1

Daniel
Ehrhardt

Ce 5 décembre 5

Vu
Le 27 Janvier 1848